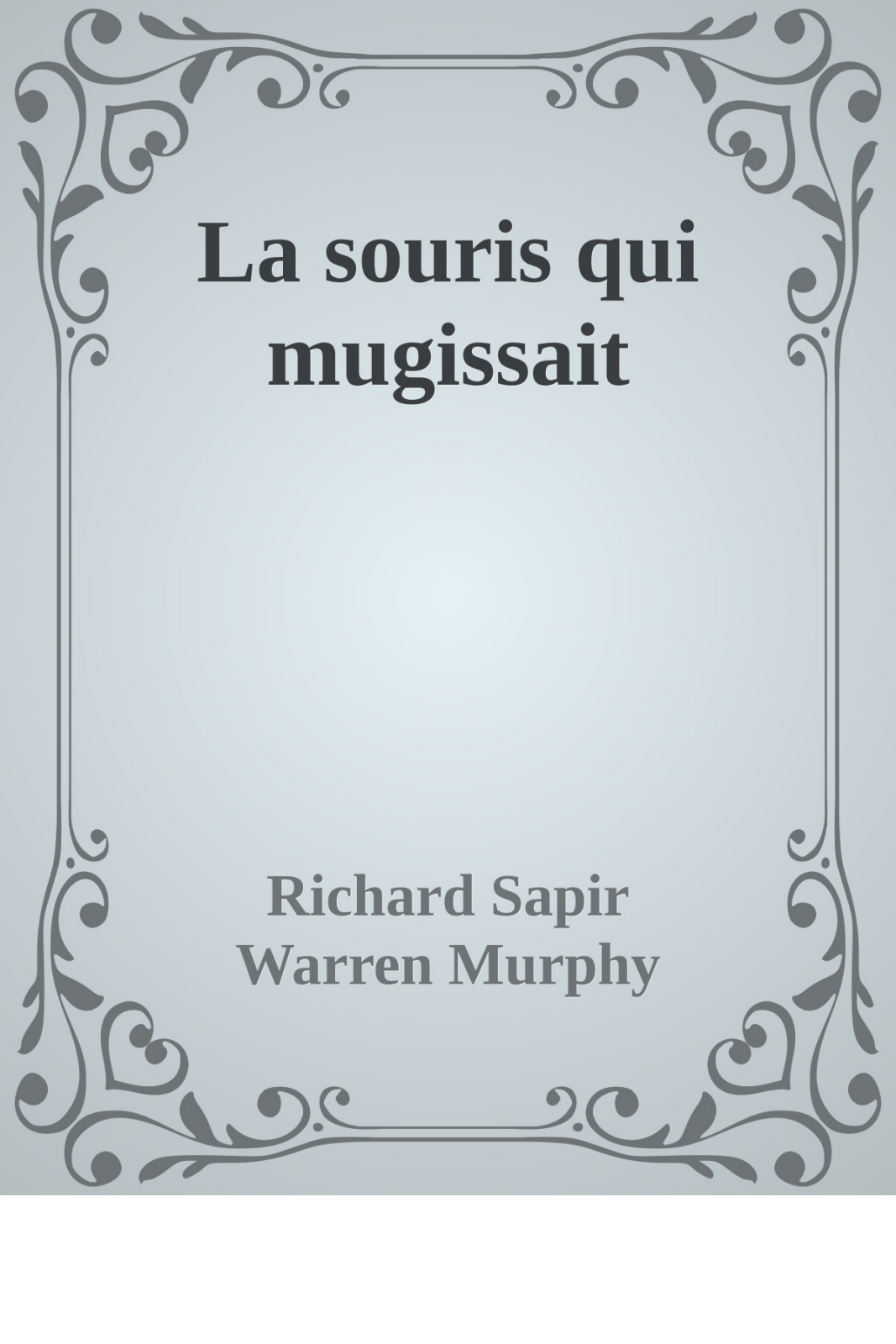


A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns, rendered in a dark gray color, framing the entire page.

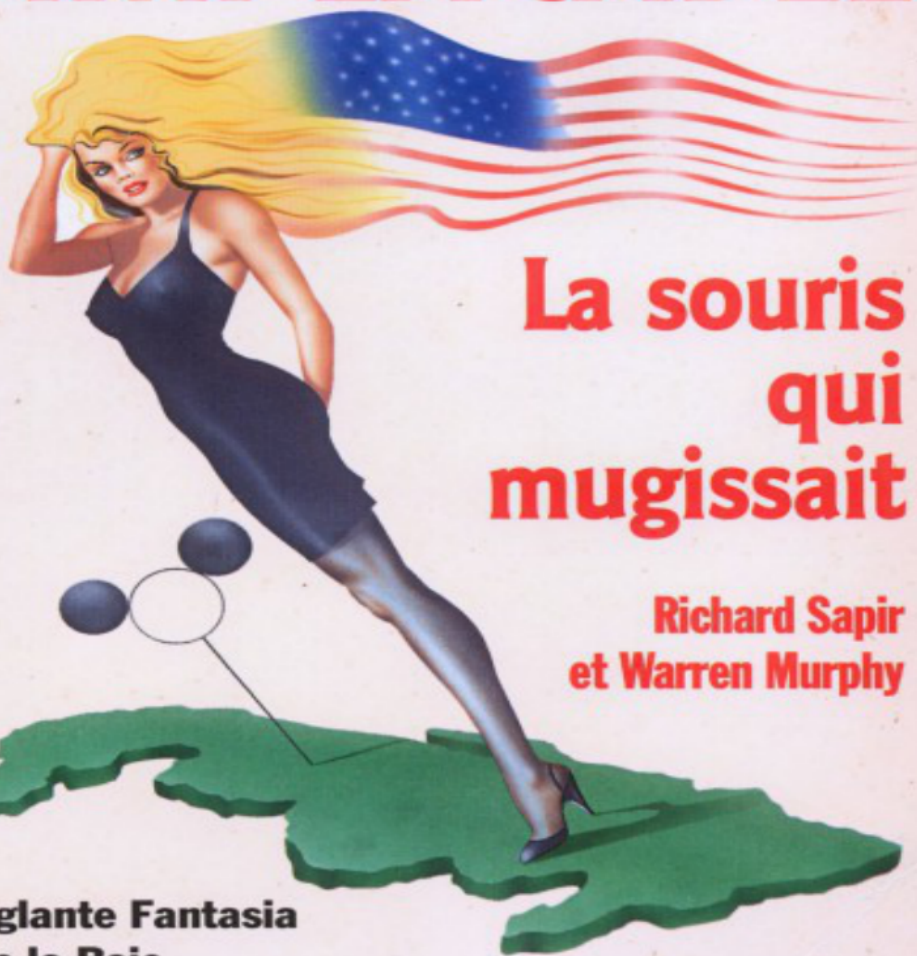
# **La souris qui mugissait**

**Richard Sapir  
Warren Murphy**

VISIT...

LANZAROTE  
*Caliente*.COM

# L'IMPLACABLE



**La souris  
qui  
mugissait**

**Richard Sapor  
et Warren Murphy**

**Sanglante Fantasia  
dans la Baie  
des trois petits Cochons**

# LA SOURIS QUI MUGISSAIT

# SÉRIE L'IMPLACABLE

- 1 IMPLACABLEMENT VÔTRE
- 2 SAVOIR C'EST MOURIR
- 3 PUZZLE CHINOIS
- 4 L'HÉROÏNE DE LA MAFIA
- 5 DOCTEUR SÉISME
- 6 CONDITIONNÉ À MORT
- 7 RUMBA CHEZ LES ROUTIERS
- 8 CONFÉRENCE DE LA MORT
- 9 LES FOUS DE LA JUSTICE
- 10 LE TYPHON DU TIERS-MONDE
- 11 MARCHE OU CRÈVE
- 12 SAFARI HUMAIN
- 13 ROCK'N'DROGUE
- 14 JEUNE CADRE DYNAMIQUE
- 15 CRIMES CLINIQUES
- 16 POUR QUELQUES BARILS DE PLUS
- 17 TOTEM ATOMIQUE
- 18 BIFTONS BIDONS
- 19 DIVINE BÉATITUDE
- 20 FATALE FINALE
- 21 MAUVAISES GRAINES
- 22 CERVELE TRAFIC
- 23 COMPTINE CRUELLE
- 24 CŒURS DE PIERRE
- 25 RÊVE MÉCANIQUE
- 26 BLOODY BORTSCH
- 27 DERNIER HOLOCAUSTE
- 28 CROISIÈRE DE LA MORT
- 29 CULTE SANGlant
- 30 COLÈRE NOIRE
- 31 SECOURS MORTEL
- 32 CHROMOSOMES CANNIBALES
- 33 VAUDOU MACHINE
- 34 RAGE BLANCHE
- 35 TOVARITCH COW-BOY
- 36 PORNO-DOLLARS
- 37 PEUR JAUNE
- 38 MAFIA-CITY

39 KIDNAPPING À LA MAISON-BLANCHE  
40 JEUX DANGEREUX  
41 TORCHES VIVANTES  
42 DOUCE ÉNERGIE  
43 NOIR LINCEUL  
44 BYE BYE L'ESPION  
45 SAINTE APOCALYPSE  
46 BAIN DE SANG  
47 MENACE COSMIQUE  
48 PÉTRO-MASSACRE  
49 PLUS JAMAIS  
50 TOXICO-JOUVENCE  
51 FUREUR AVEUGLE  
52 L'OR DES MAUDITS  
53 MORTEL SACRILÈGE  
54 CITIZEN CAME  
55 ALERTE ROUGE  
56 VISITE SPATIALE  
57 CADEAU MORTEL  
58 ADO CONNECTION  
59 JEU DE VILAIN  
60 TRANS-MORT AIRLINES  
61 MEGAMOUCHE  
62 LA SEPTIÈME PIERRE  
63 TERRE BRÛLÉE  
64 LE DERNIER ALCHEMISTE  
65 LES AVOCATS DU DIABLE  
66 LES ASSASSINS DU TEMPS  
67 QUI VEUT LA PEAU DE RABINOWITZ ?  
68 RAGE DE GUERRE  
69 LES LIENS DU SANG  
70 LA ONZIÈME HEURE  
71 RETOUR DE FLAMME  
72 EXTERMINATION INVISIBLE  
73 L'USURPATEUR  
74 RÉVEIL EN ENFER  
75 CYNIQUE RAILWAY  
76 GOLFE PERSHING  
77 RÈGLEMENT DE COMPTE ET CASH À L'EAU  
78 SOVIET BLUE-DJINN

79 SILENCE, ON TUE !

80 IMPLACABLEMENT MORT

81 AMÉRIQUE À VENDRE

82 AZTÈQUE TARTARE

83 CASSE-TÊTE MONGOL

84 PÉRIL VERT

85 KALI L'IMPLACABLE ÉPOUSE

86 LES PORCS DE L'ANGOISSE

87 MORTS AU PROGRAMME

88 SANG POUR SANG

89 L'OUTSIDER

90 DJINN-TONIC ET VODKGB

**RICHARD SAPIR  
WARREN MURPHY**

# **L'IMPLACABLE**

**LA SOURIS  
QUI MUGISSAIT**

TRADUIT ET ADAPTÉ DE L'AMÉRICAIN

PAR FRANÇOISE DORIS





Titre original :  
COLD WARRIOR

Illustration de couverture : LORIS

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les *copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective*, et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple ou d'illustration, *toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause*, est illicite (alinéa 1<sup>er</sup> de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© by Warren Murphy, 1992

© UGE Poche/GECEP, 1994

pour la traduction française

ISBN 2-265-00288-7

Édition originale :

ISBN 0-451-17326-0

Nal PENGUIN INC.

New York – N.Y. 10014

## PROLOGUE

Quand il revint à lui, ses yeux ne contemplèrent que l'obscurité. Mais son esprit avait repris toute son activité. Son cerveau, émergeant enfin d'un monde de cauchemars informes qui ne lui laissaient aucun répit, et contre lesquels il n'existait aucun refuge, produisait des pensées conscientes.

Il voulut ouvrir les yeux, sans y parvenir. Il percevait clairement l'effort de ses paupières pour se disjoindre, mais elles ne purent se soulever. Sa gorge à vif émit un bruit étranglé, qui l'effraya, et il sentit contre sa langue épaisse et desséchée quelque chose qui avait un goût de plastique.

Puis il perçut des présences. Quelque chose sortit de son oreille droite avec un bruit sec, et il entendit à nouveau. Un bip-bip... Un bourdonnement continu. Un oscilloscope : l'image d'un oscilloscope surgit dans son esprit.

— Doucement, monsieur, fit une voix juvénile.

Il répondit par un grognement inarticulé.

Son oreille gauche se déboucha à son tour et les sons l'environnèrent. Il y avait deux hommes près de lui, un de chaque côté du lit sur lequel il gisait. Du moins il espérait que c'était un lit. Il ne savait pas. On aurait dit plutôt un cercueil capitonné.

Des doigts saisirent son menton et lui écartèrent les mâchoires. Une douleur fulgurante lui tarda le cerveau et il poussa un cri de douleur. Mais l'objet qui lui obstruait la bouche, cette chose au goût de plastique, avait disparu.

— N'essayez pas de parler maintenant, monsieur. Nous ne sommes qu'à la moitié du processus de réanimation.

Son cerveau passa brusquement à la vitesse supérieure. *Réanimation !* Il se força à émettre des sons. Ils lui parurent horribles, sépulcraux.

— Combien de... temps ? coassa-t-il.

— S'il vous plaît, monsieur. Pas tout de suite. Laissez-nous terminer.

Ils se mirent à dérouler les bandages qui protégeaient ses yeux. Les ténèbres firent place à une pénombre grise, puis à une lueur rosâtre

trouée d'étincelles verdâtres.

— Hmm, dit une autre voix, appartenant à un homme plus âgé. On dirait que les paupières sont soudées par les sécrétions.

— Je ne vois rien à ce sujet dans le manuel, répondit la voix juvénile.

— C'est peut-être un phénomène naturel. N'y touchons pas pour le moment. Laissons la rétine se réadapter à la stimulation de la lumière.

Il déglutit. Ce fut aussi pénible que s'il essayait d'avaler une balle de golf.

— Combien de... temps... bordel de... merde !

— L'officier chargé du briefing ne va pas tarder à arriver, monsieur. Nous sommes des médecins.

— Quel est... mon état ?

— Votre nouveau cœur fonctionne normalement. Le département animation a fait du bon boulot. Vingt-six battements par minute, comme une horloge suisse.

— C'était un infarctus, alors ?

— Vous ne vous rappelez pas ? Et nous avons dû procéder à quelques autres... opérations. Certains tissus avaient été endommagés, entraînant des dysfonctionnements.

— Je ne sens rien.

— Techniquement, vos nerfs sont encore endormis. Mais les sensations vont bientôt revenir, et ce sera sans doute un peu désagréable.

Il ne fit aucun commentaire.

À ce moment, une porte s'ouvrit, et il sentit que les médecins se retournaient vers le nouvel arrivant.

— Oh, vous voilà, capitaine. Il est conscient et réagit à nos voix.

— Monsieur le Directeur, je suis le capitaine Maus.

La nouvelle voix était plus virile, plus assurée. Celle d'un homme, il le sentait, à qui on peut faire confiance – pas comme à ces poules mouillées de médecins. Qui diable avait pu les embaucher, ces deux-là ?

— Maus... qu'est-ce que c'est que ce nom ?

— Un nom allemand, monsieur.

— Allez-y, faites-moi votre rapport. Combien de temps suis-je resté... inanimé ?

— Commençons par les bonnes nouvelles, monsieur. Nous possédons actuellement des bases prospères en Floride, en Californie, au Japon et en France. Mis à part certains problèmes d'ordre culturel dans ce dernier pays, notre expansion se poursuit à grands pas.

Il accueillit ces nouvelles avec un mince sourire. L'empire s'agrandissait !

— Au cours des dernières années, reprit le capitaine, le mur de Berlin est tombé, les deux Allemagne se sont réunifiées, l'Union soviétique s'est dissoute en une multitude de petits États autonomes, et toute l'Europe de l'Est est libre.

— Il s'est écoulé tellement de temps ? grogna-t-il.

— Pas mal, monsieur le Directeur.

— Et nos revenus ?

— En baisse, ces derniers trimestres. L'économie mondiale traverse une phase de récession, mais nous demeurons bénéficiaires. Il n'y a pas eu de dégraissage...

— Dégraissage ?

— Un nouveau terme, dans le vocabulaire des affaires. Ça signifie, en gros, compressions de personnel et réduction des coûts.

— Pourquoi ne pas le dire, alors ?

— Les hommes d'affaires ont changé de langage.

— Humm ! Eh bien, puisque le communisme est mort, je ne vois pas pourquoi on devrait se gêner !

— En fait, le communisme n'est pas tout à fait mort, rectifia le capitaine Maus. Les Rouges contrôlent encore la Chine, la Corée du Nord, et d'autres poches ici et là.

— Apportez-moi une carte. Je veux voir ce nouveau monde.

— Vous n'êtes pas encore prêt, intervint un médecin. Le nerf optique est resté dans l'obscurité totale pendant...

— Apportez-moi une carte, répéta-t-il d'un ton autoritaire.

— Voilà, monsieur.

— Que quelqu'un s'occupe de mes yeux.

— Je ne puis le permettre, protesta à nouveau le jeune docteur. Il est impossible d'évaluer le trauma qui pourrait en...

— Vous vous débrouillez pour que je puisse ouvrir les yeux ou je vous vire, espèce de crétin !

— Mais, monsieur, vous ne pouvez pas... je vous admire depuis

mon enfance ! Vous ne pouvez pas penser ce que vous dites, bégaya le jeune médecin, égaré.

— C'est moi qui vous paie. Faites votre boulot !

Les médecins s'exécutèrent. Tandis qu'ils injectaient de la solution saline tiède dans son œil gauche pour dissoudre les croûtes, une question jaillit soudain dans son esprit :

— Et Cuba ?

— Monsieur ? fit le capitaine Maus, sans comprendre.

— Cuba a-t-il été libéré ?

— Hélas, non.

— Qui est au pouvoir ? Quelqu'un que je connais ? reprit-il, avec le vague espoir que quelque chose, dans ce monde, lui semblerait familier.

— Castro, monsieur.

— *Encore ?*

— Il est vieux, grisonnant, la nourriture est rationnée et les Cubains roulent à vélo, mais il continue à s'accrocher au pouvoir.

— Nous pensons que votre œil est prêt, intervint l'autre médecin. Nous vous suggérons de procéder très lentement, de...

— La ferme ! lui intima-t-il.

Et, inspirant profondément, il entrouvrit les paupières.

Un trait de lumière aveuglante lui transperça le nerf optique, projetant son esprit dans un chaos de douleur. Quelque part au loin, il entendit leurs cris de panique et, dominant les autres voix, celle du trop jeune docteur pleurnichant :

— Je vous l'avais dit ! Je vous l'avais dit ! Mais vous n'avez pas voulu m'écouter !

Sa dernière pensée, avant de sombrer à nouveau dans le néant, fut qu'il faudrait en priorité virer cet incapable. Le jeune homme avait eu raison dès le départ. Par conséquent, il aurait dû s'accrocher à son idée et ne pas céder. Il n'y avait pas de place pour les mauviettes dans le nouvel ordre mondial.

## CHAPITRE PREMIER

Par un beau matin de la fin de la trente-troisième année du régime castriste, Xavier Custodio descendit jusqu'à la plage, afin d'y défendre la Révolution pour la dernière fois.

Dans la solitude de son *bohio* en bois et feuilles de palmier, il accomplit les gestes quotidiens, sans savoir qu'il n'aurait plus jamais l'occasion de les répéter. D'abord, il revêtit son treillis déguenillé ; puis il prit sa kalachnikov, qui commençait à rouiller dans l'humidité tropicale, et un seul chargeur de munitions. Il décrocha sa machette, qui, elle, ne rouillerait jamais : elle était de fabrication cubaine et antérieure à la Révolution.

Il s'enfonça dans la mangrove et, avec une dextérité toute machinale, entreprit de couper des branches qu'il glissa dans les trous de son uniforme en haillons. Transformé en buisson ambulante, il s'engagea sur le chemin qui menait à la plage. Le soleil des Caraïbes se levait, annonçant une journée superbe.

Xavier effectuait ce parcours tous les jours, depuis les premiers temps de la Révolution, quand il n'était encore qu'un jeune homme. Aujourd'hui, il était courbé par les ans, et sa barbe était devenue blanche. Ses pensées prirent un tour morose. Il se demanda ce qu'il avait fait de toutes ces années. Et ce qu'on avait fait de la Révolution... Il se rappelait encore la nuit où Batista avait fui, alors que la fête du Nouvel An battait son plein. Xavier était à La Havane, et il avait assisté à l'entrée de Fidel et de ses guérilleros. Le jour s'était levé sur un nouveau Cuba. Un Cuba qui appartiendrait aux Cubains, et pas aux *Americanos* ou aux mafiosi. Mais tout cela était si loin...

Autrefois, c'était pour lui un honneur de se lever à l'aube pour aller sur la plage, malgré la puanteur des crabes en décomposition.

Comme il cheminait, plongé dans ses réflexions, un crabe de terre sortit des broussailles, brandissant de façon menaçante ses pinces écarlates, comme s'il contestait à Xavier le droit de marcher sur son territoire. Sans lui accorder un regard, Xavier l'écrasa sous son pied. Il fit halte près d'un carré de canne à sucre pour couper une tige, qu'il sucrait en route, en guise de petit déjeuner.

Il fut un temps, songea-t-il tristement, où les petits déjeuners étaient plus copieux. Un temps où il se rendait à la plage dans sa DeSoto 1953. Faute de pièces de rechange, il n'avait pas pu la réparer

quand elle était tombée en panne. Il avait alors roulé en scooter, jusqu'à ce que l'essence commence à manquer. Il s'était alors procuré une bicyclette chinoise. Mais l'armée avait réquisitionné les pneus, pour équiper ses camions, qui suçaient déjà tout le carburant disponible de l'île.

À quel moment la Révolution avait-elle mal tourné ? se demanda Xavier. Quand le gouvernement avait instauré les Comités de quartier pour la défense de la Révolution, transformant chaque Cubain en délateur ? Quand, sur l'insistance des Russes, on avait centré l'économie cubaine sur la culture de la canne à sucre ? Ou quand la fine fleur de la jeunesse cubaine avait été expédiée en Afrique, pour participer aux guerres de libération – et revenir dans des cercueils plombés ? Non, se dit Xavier. Les choses avaient commencé à aller de travers après l'affaire de la baie des Cochons.

Il était sur la plage, ce jour-là, en train de creuser des tranchées, en bon milicien qu'il était hier comme aujourd'hui. Les B-26 étaient apparus dans le ciel, arborant les couleurs de la Révolution cubaine. Ils volaient bas, et Xavier avait posé sa pelle pour les saluer à grands gestes. Et il avait alors remarqué un détail auquel la CIA n'avait pas pensé : l'avant des avions était en métal alors que celui des trois B-26 constituant la force aérienne cubaine était en plexiglas. Les faux avions cubains avaient ouvert le feu. Xavier avait échappé à la mort en roulant dans la tranchée qu'il venait de creuser. Les envahisseurs avaient ensuite investi la baie. Xavier avait sonné l'alarme ; il avait guidé le bataillon 111 et ainsi contribué à la capture de près de deux cents mercenaires. Des Américains, croyaient-ils. Mais non : c'étaient des exilés cubains. Pour la bravoure dont il avait fait preuve ce jour-là, Xavier avait été décoré par *el Lider Maximo* qui lui avait accordé l'insigne honneur de surveiller la Playa Giron, à l'entrée de la baie des Cochons. Mais, en fait, personne ne s'attendait à ce que les États-Unis, ou leurs sbires, réitérent leur tentative. En tout cas, pas à l'endroit où ils avaient essuyé leur plus grande humiliation. Pas dans la baie des Cochons.

Oui, c'était bien après ce triomphe que tout avait changé. Fidel s'était alors proclamé marxiste-léniniste. Xavier se rappelait la surprise qu'il avait éprouvée en entendant cette déclaration. Puis il avait haussé les épaules, en murmurant : « Au moins, maintenant, on sait où on en est. » Et, de défenseur de la Révolution, il était devenu défenseur du socialisme. Et aujourd'hui...

Aujourd'hui, le socialisme était déjà mort là où il n'était pas agonisant. Et son agonie était particulièrement longue sur l'île de Cuba.

Le monument élevé à la mémoire des martyrs de la Révolution apparut au tournant de la route. Il était à demi enfoui sous les mauvaises herbes. Plus de trente ans avaient passé. Les jeunes ne savaient rien de la baie des Cochons. C'était bien triste.

Comme il continuait son chemin, les crabes de terre devenaient plus nombreux. Ceux qui étaient morts la veille – souvent à moitié dévorés par leurs semblables – avaient cuit sous le soleil impitoyable. Combien de temps s'écoulera-t-il, pensa Xavier, broyant des carapaces à chaque pas, avant que nous ne soyons réduits à manger ces crabes indigestes ?

Les eaux bleu turquoise s'offrirent enfin à sa vue. Sur le sable, il trouva un exemplaire de *Granma*. Puisqu'il avait pour tâche de veiller à la propreté de la plage, en même temps qu'à sa sécurité, Xavier se baissa pour le ramasser.

Machinalement, il se mit à le feuilleter. Les huit pages du journal ne contenaient pas moins de quinze photos d'*el Lider*. Peut-être était-ce son humeur chagrine, peut-être l'approche de son sixantième anniversaire, mais la vue du leader, avec sa panse qui semblait sur le point de faire éclater son treillis haute couture, fit monter des larmes amères aux yeux du vieux milicien famélique. Il déchira le journal en mille morceaux, qu'il dispersa au vent. Quelle importance, si la plage était jonchée des déchets du socialisme ? Elle était déjà couverte des carcasses fétides des crabes indestructibles.

Il s'assit au pied d'une petite butte et reprit le cours morose de ses pensées. Ses hommes étaient morts pour cette plage, le sable blanc avait bu leur sang... et tout ça, pour rien. Trente ans de lutte, et Xavier Custodio patrouillait toujours la même étendue de plage puante, les idéaux de sa jeunesse réduits à néant. Il laissa échapper un dernier sanglot de sa gorge desséchée... et entendit sur sa droite des craquements caractéristiques. Quelqu'un marchait sur la plage, faisant éclater des carcasses de crabe sous ses pieds. Xavier releva la tête. Ses yeux s'écarrillèrent, derrière les frondes de palmier qui masquaient son visage.

C'étaient des soldats, vêtus de kaki, tout comme lui. Mais leurs uniformes étaient neufs, propres. Ils ne portaient aucun insigne. Mais Xavier savait qu'ils appartenaient à l'armée des États-Unis. Il se tassa sur lui-même, le cœur battant. Ils débarquaient de canots pneumatiques, qu'ils déchiraient aussitôt avec leurs baïonnettes avant de les couler.

Xavier hésita. Devait-il les attaquer ? Ou battre en retraite et donner l'alerte ? Il regarda son AK-47 et son unique chargeur, et son cœur se brisa. Il n'était pas en mesure de se battre. Furtivement, il se



replia vers le marais de Zapata, bordant la plage, puis courut d'une traite jusqu'à sa hutte. Il devait prévenir La Havane. Pas parce qu'il se souciait encore de la Révolution, mais parce qu'il était cubain. Soudain, il s'arrêta en plein élan. Il venait de se rappeler que son téléphone ne marchait plus. Il devrait aller jusqu'au village de Zapata, et le trajet était trop long pour qu'il l'effectue en courant ; il était vieux, et les privations lui avaient ôté depuis longtemps toute son ardeur.

*El Lider Maximo* fit irruption dans la maison des faubourgs de La Havane qui lui servait de QG secret depuis la première invasion de la baie des Cochons.

— Au rapport ! lança-t-il d'un ton sec.

Un capitaine assis devant un émetteur ôta ses écouteurs et déclara :

— Un milicien a aperçu les envahisseurs il y a trois heures.

— Trois heures ! Pourquoi n'ai-je pas été prévenu plus tôt ?

— Il n'a pas pu nous joindre. Son téléphone ne fonctionne plus.

— Dans ce cas, cet homme a trahi le socialisme. Il aurait dû maintenir l'appareil en état de marche, puisqu'il connaissait son importance. Faites-le fusiller.

— Mais c'est un héros de la première baie des Cochons, camarade Fidel.

— Ça ne l'empêche pas d'être un traître aujourd'hui, assena le président d'un ton sans réplique. Parlez-moi plutôt des opérations en cours.

— J'ai ordonné que les envahisseurs soient anéantis jusqu'au dernier.

— *Mulo !* À quoi nous serviront des envahisseurs morts ?

— Ils ne pourront pas établir de têtes de pont.

— Et nous ne pourrions pas les interroger ! Je veux des prisonniers, pas des cadavres !

— *Sí* camarade.

Le capitaine se tourna à nouveau vers sa radio, qui provenait des surplus de la Seconde Guerre mondiale, et lança quelques ordres brefs dans le micro. Il écouta, puis releva les yeux vers le *comandante en jefe*.

— Le bataillon Grito annonce que l'invasion a été stoppée. Et ils

ont fait des prisonniers.

— Qu'on me les amène. Et puis non, j'ai une meilleure idée. C'est moi qui irai les voir. Dans un tank. Nous emmènerons des cameramen, et on me filmera en train de sauter à bas de mon tank, sur le champ de bataille. Comme en 1961. Le peuple n'a pas besoin de viande, puisque Fidel lui procure des distractions avec une telle prodigalité.

Il n'y avait que cinq prisonniers, comme *el Lider Maximo* le constata en pénétrant dans la hutte. Déçu, il décida de ne pas retransmettre leur interrogatoire en direct sur TeleRebelde. Mais on l'enregistrerait, pour en diffuser ensuite des extraits choisis. Son désappointement fut d'autant plus vif que les prisonniers n'étaient pas américains, mais cubains. Ils avaient donc beaucoup moins de valeur.

Il entama son discours, marchant de long en large, une main appuyée au creux de ses reins, l'autre poignardant l'air avec un cigare Romeo y Julieta.

— Vous êtes des vers de terre ! leur jeta-t-il en espagnol. Des traîtres !

Les hommes se regardèrent, décontenancés.

— Vous vous êtes laissé manipuler comme des pantins ! Vous êtes les pantins des impérialistes ! Des hommes dénués de conscience, de colonne vertébrale et de couilles !

Ils frémissaient sous ses paroles cinglantes et la peur se lisait dans leurs yeux. Satisfait, *el Lider* poursuivit :

— Vous êtes venus dans ce paradis pour le piller. Ou du moins le pensiez-vous, vils parasites que vous êtes. Mais au lieu de cela, vous avez goûté le fiel amer de la défaite sur le doux sable socialiste de nos plages. Vous êtes des crétins, et les laquais d'autres crétins !

Un major cubain se racla la gorge. Le chef de la Révolution le foudroya du regard et s'interrompit pour le laisser parler.

— Camarade Fidel, ces hommes ne parlent pas espagnol.

— Est-ce vrai ? rugit le président, en anglais cette fois. Vous ne parlez pas la langue de vos pères ?

Les prisonniers secouèrent la tête en signe de dénégation.

— Quelle sorte de Cubains êtes-vous donc ? fulmina Fidel.

— Des exilés de la deuxième génération, répondit l'un des envahisseurs.

La mâchoire du *Lider Maximo* s'affaissa.

— *Madre !* Je ne perdrai pas davantage de temps avec vous ! cracha-t-il, sachant que son anglais n'était pas à la hauteur de la longue harangue qu'il comptait prononcer. Dites-moi qui vous a envoyés !

Les hommes gardèrent un silence obstiné. Pour la première fois, il remarqua combien leurs traits étaient jeunes, sous la peinture de camouflage.

— Parlez ! hurla-t-il.

Les prisonniers pincèrent résolument les lèvres.

— Torturez-les, et appelez-moi quand ils seront disposés à parler, ordonna *el Jefe*, avant de sortir de la hutte.

Cela demanda moins de vingt minutes. Le ministre de la Culture employa la méthode russe connue sous l'appellation « langue de serpent ». Elle était aussi simple qu'efficace. On prenait le plus fort des prisonniers, on le maintenait solidement au sol, et on lui tranchait la langue en deux. Le sang coulait à flots. Les autres, en revanche, retrouvaient alors leur langue, et c'étaient des flots de paroles qui s'échappaient de leur bouche.

*El Lider Maximo* se campa à nouveau devant eux, triomphant.

— Je savais bien que vous n'aviez pas de *cojones* ! Toi ! cracha-t-il à l'adresse d'un des hommes. Qui a ordonné cette misérable tentative d'invasion ?

— L'Oncle Sam.

Le président cubain tressaillit. Il pouvait à peine en croire ses oreilles. Les *Americanos* étaient-ils devenus téméraires au point de ne plus s'abriter derrière des hordes de sous-fifres, voués à recevoir tous les blâmes ?

Il se tourna vers un autre homme.

— Qu'as-tu à dire ? Donne-moi le nom de ton chef !

— L'Oncle Sam.

Tous firent la même réponse. Même celui qui n'avait plus de langue bredouilla deux mots ressemblant à « Oncle Sam ».

Le président cubain en éprouva un tel choc qu'il laissa tomber son cigare dans la mare de sang s'étalant à ses pieds. Puis il brandit un poing vengeur :

— Alors, c'est la guerre ! Enfin, c'est la guerre !

## CHAPITRE 2

Il s'appelait Remo, et il essayait de se faire servir du canard dans la suite qu'il occupait avec Chiun au *Fontainebleau Hôtel*, à Miami Beach.

À l'autre bout du fil, l'employé du *room service* se confondait en excuses :

— Je suis désolé, monsieur, mais nous n'avons plus de canard.

— Oh-oh, fit Remo, le visage soucieux. Mon compagnon de chambre va en être très contrarié.

— S'il vous plaît, transmettez-lui nos plus sincères excuses, répondit l'homme d'une voix onctueuse. Mais, comme je vous l'ai dit, il ne reste plus de canard.

— C'est terrible, reprit Remo. Voyez-vous, j'ai dans l'idée que mon compagnon a choisi votre hôtel uniquement parce qu'il aime cette spécialité.

— J'en informerai notre chef, il en sera certainement très flatté.

— Vous comprenez, normalement, nous n'allons jamais deux fois de suite dans le même hôtel. Nous aimons le changement, les expériences inédites. Mais nous sommes venus ici il y a quelques mois, et mon compagnon avait commandé son plat préféré. À présent, nous sommes de retour dans votre établissement, et vous me dites qu'il n'y a plus de canard !

— Je peux vous assurer qu'il y en aura au menu d'ici la fin de la semaine. En attendant, puis-je vous suggérer notre bœuf Strogonoff ?

— Mon compagnon et moi sommes allergiques au bœuf, rétorqua sèchement Remo.

— Oh, comme c'est dommage. Dans ce cas, préféreriez-vous les brochettes d'agneau ?

— Trop gras. De plus, l'agneau nous fait gerber.

— Pardon ? fit le responsable, interloqué.

— Dégueuler, si vous préférez. Mon compagnon et moi suivons un régime très particulier, exclusivement à base de canard, de poisson et de riz.

— Alors, je vous conseille plutôt notre truite aux amandes.

— Bonne idée, mais mon ami tient absolument à son canard.

— Je vous répète qu'il n'y en a plus pour le moment, mais que nous en aurons peut-être d'ici jeudi, fit l'homme, qui commençait à s'énerver.

— Je ne sais pas si nous serons encore là jeudi.

La voix de l'employé descendit encore de plusieurs degrés centigrades.

— Puis-je me permettre une autre suggestion ? Pourquoi ne demandez-vous pas à votre compagnon, qui me semble assez difficile, si, dans les circonstances que je vous ai décrites, la truite aux amandes ne pourrait pas néanmoins lui convenir ?

— Ne quittez pas.

Remo plaça sa main sur le combiné et transmit la proposition.

— Les truites ont des arêtes, répondit une voix courroucée, en provenance de l'autre pièce.

— Il dit que les truites ont trop d'arêtes, répéta Remo dans le microphone.

— Nous servons nos truites débarrassées de leurs arêtes, monsieur.

— Demande du canard, lança la voix grêle. Avec une sauce à l'orange.

— Il dit qu'il veut absolument du canard, transmit Remo. De préférence à l'orange.

— Monsieur, pour la énième fois... commença l'homme, d'une voix dont toute trace d'amabilité avait disparu.

— Écoutez, vous avez entendu parler de ce qui est arrivé au groom ? l'interrompit Remo.

— Je m'intéresse rarement aux faits et gestes du petit personnel.

— Le pauvre garçon s'est retrouvé avec tout le corps dans le plâtre. Il avait éraflé la malle de mon compagnon en la transportant vers l'ascenseur.

Il y eut un silence lourd de sens à l'autre bout du fil. Puis, l'interlocuteur de Remo interrogea :

— Votre compagnon ne serait-il pas, par hasard, un vieux monsieur d'origine asiatique ?

— Oh, à votre place, je ne le traiterais pas de vieux monsieur, fit Remo. C'est encore pire que d'érafler sa malle.

— Je comprends, monsieur, fit l'employé d'une voix radoucie. Eh

bien, dans ce cas, je pourrais peut-être demander au chef de regarder dans le congélateur. Je suppose que votre ami ne verrait pas d'objections à manger du canard surgelé ?

— Non, sauf si on le lui sert tel quel.

— Très bien. Nous disons donc deux canards à l'orange.

— Un seul. Moi, je prendrai la truite aux amandes. Apportez-nous aussi deux portions de riz blanc, et de l'eau minérale, dit Remo, avant de raccrocher.

Il se regarda dans le miroir au-dessus du téléphone. Le visage qui s'y reflétait présentait deux caractéristiques : des yeux noirs, profondément enfoncés, et des pommettes saillantes. Des traits trop anguleux pour être beaux, mais trop réguliers pour être laids. Remo s'efforça de prendre une expression innocente. Puis, en souriant, il passa dans le salon.

— Vous aurez votre canard, annonça-t-il d'un ton enjoué.

— Peuh ! Le canard qu'on sert ici est beaucoup trop gras, rétorqua Chiun.

Bon, se dit Remo, ce n'est donc pas pour le canard qu'il m'a traîné jusqu'ici. Il décida d'en avoir le cœur net.

— Petit Père, je suis curieux de savoir pourquoi vous étiez si pressé de venir ici ? D'autant plus que nous avons séjourné dans cet hôtel il n'y a pas longtemps.

— Sur quelle chaîne passe Cheeta Ching, dans cette ville ? coupa le Maître de Sinanju.

— Sur la 6, répondit Remo, après avoir consulté le programme.

Chiun s'empara de la télécommande. Son visage ressemblait au masque funéraire de quelque pharaon millénaire. De rares poils de barbe s'accrochaient à son menton parcheminé. Son âge semblait si vénérable qu'il était impossible à déterminer ; même ses rides étaient ridées.

— Nous resterons peut-être ici quelque temps, déclara-t-il, après avoir allumé le poste.

— Je n'ai rien contre. Mais j'aimerais simplement savoir pourquoi.

— Nous n'avons plus de logement, n'est-ce pas ?

— Depuis que Smith nous a chassés de chez nous, non. Nous sommes devenus des vagabonds. Mais pourquoi choisir précisément Miami ?

— Il y a beaucoup de sans-abri, dans ce pays.

— À en croire Cheeta Ching, oui. Mais qu'est-ce que cela a à voir avec ma question ?

— Ces sans-logis, comment se retrouvent-ils dans une situation aussi lamentable ?

— Eh bien, parce qu'ils ont perdu leur travail, et ne peuvent plus payer leur loyer.

— Exactement, approuva Chiun. Nous sommes sans domicile fixe, et par conséquent sans emploi.

— Ne me dites pas que nous avons été licenciés ? s'alarme Remo.

— Non. Mais les négociations au sujet du renouvellement de notre contrat sont actuellement dans une impasse, expliqua Chiun.

— Les choses vont-elles vraiment aussi mal ?

— Suffisamment pour que nous devions nous cacher de l'empereur Smith, jusqu'à ce qu'il recouvre la raison.

— Alors, c'est pour ça que nous sommes à Miami ! Pour nous planquer !

— C'est juste. Il ne pensera jamais à nous chercher ici, sachant que nous y avons résidé il y a seulement quelques mois.

— Et combien de temps pensez-vous lui tenir ainsi la dragée haute ?

— Pas longtemps. Smith ne tardera pas à céder, fit Chiun en hochant la tête. Déjà, ce matin, il nous a ordonné de nous rendre à un certain endroit pour y attendre ses instructions.

— Il nous a confié une mission ?

— Pas exactement. Il a seulement dit de nous rendre à tel endroit et d'attendre qu'il nous contacte.

— Seigneur ! s'exclama Remo. Il s'agissait peut-être d'une chose importante, fit-il en décrochant le téléphone.

Il appuya plusieurs fois de suite sur la touche portant le chiffre 1 – composant ainsi le numéro secret qui lui permettait de joindre Harold W. Smith. Normalement, au bout d'une dizaine de bip-bip, un relais électronique s'activait, et Remo entendait alors la sonnerie. Cette fois, les bip-bip s'interrompirent net, et un silence total leur succéda.

— Cet appareil doit être détraqué, se plaignit Remo, en se dirigeant vers l'entrée.

Ses mocassins italiens heurtèrent quelque chose. Il baissa les yeux : le fil du téléphone, sectionné, gisait à ses pieds. Le Maître de Sinanju,

pareil à un petit Bouddha décharné, était assis en tailleur sur sa natte, impassible. Remo ne l'avait ni vu ni entendu bouger. Chiun était la seule personne au monde capable de berner Remo. Ses mains aux ongles longs, telles de frêles pattes d'oiseau, reposaient innocemment sur les plis de son kimono bleu lavande. Mais Remo savait que ces griffes meurtrières avaient tranché le câble téléphonique.

— Il faut que je contacte Smith, protesta-t-il. Il doit être dans tous ses états. À l'heure qu'il est, il doit déployer toutes les ressources de son réseau informatique pour nous déboucher.

— Grand bien lui fasse.

— Écoutez, si vous ne voulez pas que je l'appelle, dites-moi au moins où nous sommes censés nous trouver.

— À Miami.

— Ce Miami-ci ? interrogea Remo, abasourdi.

— En connais-tu un autre ?

— Non, avoua Remo. Mais ça ne veut rien dire. Il y a bien plusieurs Portland, et plusieurs Dayton. Qui sait s'il n'existe pas un autre Miami quelque part en Alaska ? Smith a bien parlé de Miami en Floride ?

— Il a dit Miami. J'ai supposé qu'il parlait de cette ville.

— Et nous nous cachons dans l'endroit même où nous étions censés nous rendre ? fit Remo, ahuri. Cette tactique obéit-elle à une logique particulière ? Dans ce cas, ayez la bonté de m'éclairer.

— C'est gaspiller la sagesse que de l'enseigner à un singe. Mais Cheeta Ching va bientôt paraître et je te répondrai donc afin de te faire taire.

Remo s'installa sur une natte, face à Chiun, et adopta comme lui la position du lotus. En dehors de leur posture, ils étaient aussi dissemblables que deux hommes pouvaient l'être. Chiun était petit et frêle dans son kimono de couleur vive. Remo était grand et svelte, et portait un T-shirt blanc et un pantalon de toile brune.

— Je suis Maître de Sinanju, commença Chiun. Tu l'es également. Nous sommes les seuls représentants de la plus grande lignée d'assassins de toute l'histoire de l'humanité.

— C'est vrai, approuva Remo.

— Nous sommes les meilleurs. Enfin, je suis le meilleur ; tu es un peu moins meilleur que moi, mais assez bon néanmoins.

Ravi du compliment, dont Chiun était ordinairement avare, Remo arbora un large sourire ; Chiun se hâta aussitôt de rectifier ce



jugement trop indulgent.

— Disons que tu es passable. Quoi qu'il en soit, Smith nous a engagés parce qu'il lui fallait les meilleurs. Sans nous, sa stupide organisation, qui, comme il le rabâche toujours, n'existe pas...

— Officiellement, compléta Remo.

— Sans nous, cette organisation serait désarmée. Nous le servons depuis vingt ans. Pour le meilleur et pour le pire. Et cependant, il chicane sur quelques détails insignifiants de notre nouveau contrat.

— Par exemple ? s'enquit Remo.

— Par exemple, l'or.

— Depuis quand ce genre de détail est-il insignifiant ?

— Depuis qu'il refuse de reconnaître son importance. Smith a gravement manqué de respect à la Maison de Sinanju. Il prétend qu'il ne peut plus nous payer le même tribut que précédemment – et celui-ci était déjà bien maigre. Selon lui, ce serait à cause de la procession.

— La récession, corrigea Remo.

— Je lui ai répondu que l'or n'était pas tout, poursuivit Chiun, ignorant l'interruption. Je me passerais volontiers d'une augmentation, en échange de certaines compensations.

— Lesquelles ?

— Un nouveau logement.

— Oui, cela fait plus d'un an que nous essayons d'en obtenir un, renchérit Remo.

— Je lui ai indiqué le lieu qui a ma préférence, mais il n'a pas approuvé mon choix. C'est pourquoi nous nous cachons ici. Harold le Fou aura ainsi tout loisir de constater que, sans nous, son empire court à la ruine.

— OK, concéda Remo. Ça pourrait marcher. Mais si jamais quelque chose d'important se produisait ? Laisserions-nous le monde s'écrouler autour de nous ?

— Il n'existe rien qui soit assez important pour obliger le Maître de Sinanju à manquer à ses principes, rétorqua Chiun d'un ton ferme. Mais suffit, maintenant. C'est l'heure d'écouter Cheeta.

Remo se tourna vers l'écran.

« Bonsoir, fit une voix féminine coupante comme une lame d'acier. Voici le journal du soir. »

Le visage de Cheeta Ching, la présentatrice-vedette de la BCN, était

aussi dénué d'expression qu'un masque d'ivoire ; seule sa bouche, pareille à une fleur carnivore, paraissait douée de vie.

— Elle est plus belle que jamais ! dit Chiun d'un ton dévot.

— On dirait qu'elle a grossi, commenta Remo.

— Philistin ! Elle est épanouie par sa prochaine maternité.

Ces mots évoquèrent aussitôt dans la mémoire de Remo les circonstances qui les avaient mis en contact avec celle que l'on surnommait, dans le monde de l'audiovisuel, le Requin Coréen : d'abord, la sanglante campagne électorale en Californie, puis, plus récemment, l'affaire du gratte-ciel fantôme, à Manhattan. À l'issue des premiers événements, Cheeta et le Maître de Sinanju avaient filé ensemble ; quelques jours plus tard, Cheeta annonçait aux médias que ses efforts pour devenir mère avaient enfin été couronnés de succès. Chiun s'était refusé à tout commentaire, mais attendait la naissance avec impatience. Il n'avait jamais caché que Cheeta lui semblait toute désignée pour porter le futur héritier de la lignée Sinanju. Et, à mesure que la date de l'accouchement approchait, Remo se faisait de plus en plus de souci.

« Ce soir, annonça la présentatrice au visage bouffi, on constate un regain de tension entre les États-Unis et Cuba, à la suite de ce que certains appellent déjà la baie des Cochons N°II. »

Le visage de Cheeta fut remplacé par l'image d'une plage ravagée, sur laquelle, tel un Moïse en treillis, se dressait *el Lider Maximo*.

« Ce que La Havane désigne comme “une lâche attaque impérialiste contre l'héroïque Révolution cubaine”, expliqua la voix grinçante de Cheeta, a commencé aux premières heures de la matinée. Un commando de mercenaires non identifiés a investi la baie des Cochons, qui avait déjà été, en 1961, le théâtre d'une piteuse tentative d'invasion orchestrée par la CIA. »

Sur l'écran, des prisonniers enchaînés étaient poussés à bord d'un véhicule blindé de fabrication soviétique.

« Le gouvernement des États-Unis nie toute responsabilité dans cette opération, reprit Cheeta. Mais certaines sources dignes de foi, et la nature même du site choisi, suggèrent tout le contraire. »

Le visage plat de la Coréenne apparut à nouveau à l'écran.

« Dans le discours véhément, d'une durée de trois heures, qu'il a prononcé cet après-midi, poursuivit-elle, le président cubain a promis de promptes repré... »

D'un seul coup, l'écran se remplit d'une neige de parasites, noyant sous leurs grésillements la voix et l'image de la journaliste.

— Quel est cet affront ? s'indigna Chiun, en se levant d'un bond.

— Du calme, fit Remo d'un ton apaisant. Sans doute un simple problème de réception.

Mais un instant après, il fut forcé de se rendre à l'évidence : c'était beaucoup plus grave.

Un nouveau visage apparut sur l'écran. Il était presque entièrement mangé par la barbe. De la bouche dissimulée dans cette épaisse broussaille grise émergeait un cigare gros comme un barreau de chaise. Une main épaisse se leva et ôta le cigare. Et la bouche se mit à parler :

« Citoyens dé Miami ! clama-t-elle, avec un fort accent hispanique. Citoyens dou monde ! Les impérialistes ont déclaré la guerre à Cuba et à la Révolouzion. Eh bien, qu'il en soit ainsi ! La Révolouzion socialiste déclare à présent la guerre aux intérêts impérialistes, partout où ils se trouvent ! Pour chaque coup porté contre nos paisibles rivages, nous porterons un coup bien plous fort contre l'agresseur ! »

— Foutaises, fit Remo.

— Qui est cet homme ? interrogea Chiun.

— Vous ne le reconnaissez pas ? C'est Castro en personne.

Le président cubain poursuivit son discours, en gesticulant de la main et du cigare. La harangue risquait de durer des heures, car il semblait intarissable – tour à tour menaçant, vociférant, fanfaronnant. Au bout de cinq minutes, Remo en était arrivé à souhaiter le retour de Cheeta et de sa voix perçante.

— Pourquoi ne changez-vous pas de chaîne ? suggéra-t-il à Chiun.

Pour toute réponse, ce dernier lui lança la télécommande et sortit en trombe, claquant la porte derrière lui.

Remo zappa d'une chaîne à l'autre. Mais il obtint partout la même image, le même prêchi-prêcha ampoulé.

— Je me demande si c'est pour ça que Smith souhaitait notre présence ici... murmura-t-il pour lui-même.

## CHAPITRE 3

Le capitaine William « Trusty » Ayres III, de l'US Air Force, exérait Cuba. Cette haine n'avait rien à voir avec le système politique cubain, son climat, ses exportations, ni sa population qui, il le savait de source sûre, était d'un naturel à la fois gai et travailleur.

Non, William Ayres III détestait Cuba parce que, en raison de la menace que ce pays représentait pour la Floride, il avait dû demeurer à la base pendant toute la guerre du Golfe, pour effectuer des patrouilles à bord de son F-16. Sans cela, il serait à présent un héros, il en était convaincu. Mais il avait fallu qu'un quelconque logiciel de simulation de guerre, au Pentagone, crache un scénario dans lequel La Havane décidait de s'allier avec l'Irak, et d'attaquer la centrale nucléaire de Turkey Point, située précisément à proximité de la base de Homestead, à la pointe de la péninsule de Floride.

Ce scénario ne s'était jamais concrétisé. Oh, bien sûr, Fidel avait prononcé des tas de discours. Mais, comme d'habitude, c'étaient des paroles en l'air.

Aussi, quand le visage hirsute du leader cubain apparut sur l'écran de la salle de télévision de Homestead, au beau milieu d'une rediffusion de *Hot Shots*, William Ayres III, mû par une impulsion irrésistible, balança une canette de soda en direction du poste. Ses compagnons, pour ne pas être en reste, accablèrent d'insultes l'image de Fidel.

— Qu'est-ce qu'il raconte ? interrogea quelqu'un par-dessus le tumulte.

— Qu'est-ce que ça peut nous fiche ? Ce n'est qu'un moulin à paroles.

Mais le chahut finit par s'apaiser, et ils se mirent à écouter attentivement *el Lider Maximo*, qui semblait intarissable :

« Nous sommes entourés par un océan de capitalisme ! proclamait-il. Mais nous vaincrons ! L'Histoire nous donnera raison, car notre cause est juste ! Et notre devise restera toujours : *Socialismo o muerte !* »

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Ayres à son voisin Janio Perez.

— Le socialisme ou la mort, grommela Perez.

— Moi, je dis : la mort, vociféra quelqu'un.

— Oui, tiens, si on votait ? suggéra un autre.

Ils n'en eurent pas le temps. La sirène d'alarme se mit à beugler, donnant le signal du décollage immédiat, et tous se ruèrent vers leurs appareils.

Ayres fut le premier à prendre l'air. La tour de contrôle lui transmet les ordres : il devait se diriger vers le golfe du Mexique.

— Cette fois, ça y est ! se dit-il. Nous sommes en guerre avec Cuba !

Son esprit se vida de tous ses rêves de gloire ; il n'était plus qu'un professionnel, exécutant la tâche pour laquelle il avait été formé. Son radar détecta un avion non identifié volant à basse altitude. Son transpondeur l'identifia comme un appareil ennemi.

— Ai repéré un avion ennemi. Attends vos instructions, fit-il dans son micro.

— Abattez l'appareil, répondit une voix grésillante dans ses écouteurs. Nous répétons : abattez l'appareil.

Ayres consulta l'ordinateur de bord, qui avait collecté toutes les données sur sa cible : un Mig-23, appartenant forcément aux Cubains, car personne d'autre qu'eux, dans les Caraïbes, ne possédait de Mig. Et personne ne volait à si basse altitude s'il n'était pas sur le point d'attaquer.

Le radar accrocha l'objectif, et Ayres commanda le lancement du missile.

Ce n'était pas plus compliqué que ça. Le Mig explosa comme du pop-corn, dans une pluie de cendres et de flammes.

— Appareil abattu, déclara Ayres d'une voix grêle.

— Roger. Continuez à survoler la zone.

— D'autres avions ?

— Négatif.

— Roger, fit le capitaine William « Trusty » Ayres, qui connaissait désormais le goût du combat, et se demandait pourquoi il lui semblait aussi âcre.

## CHAPITRE 4

Le Dr Harold W. Smith contrôlait le réseau informatique le plus puissant de la terre. Certes pas le plus perfectionné, ni le plus vaste. Smith ne disposait que de quatre unités centrales, dissimulées derrière un mur de béton, dans le sous-sol de son lieu de travail. Mais les ordinateurs de Harold Smith possédaient le pouvoir que confère la connaissance. En trente ans, leurs banques de mémoire avaient accumulé des données ultra-secrètes de la plus grande valeur pour Smith, et pour la tâche qu'il avait à remplir. Derrière le vieux bureau en chêne du local spartiate où il officiait, Harold Smith pouvait accéder à presque tous les systèmes informatiques existants ; il lisait à livre ouvert dans les fichiers du FBI, de la CIA, de la NASA, comme dans celui du plus humble commissariat au fin fond de la campagne la plus reculée.

Rien de tout cela n'était légal, au sens strict du terme. Et Smith aurait pu, théoriquement, être mis en prison pour avoir ainsi violé des secrets d'État. Mais ses activités étaient autorisées par le gouvernement, car Smith était un homme unique, détenant une responsabilité unique.

En pleine guerre froide, quand l'Amérique était environnée d'ennemis, et rongée en même temps par des troubles internes, un président qui allait bientôt devenir un martyr avait convoqué Smith, alors simple bureaucrate de la CIA, pour lui offrir un poste qui, officiellement, n'existait pas. Celui de directeur de CURE, un organisme supersecret qui, officiellement, n'existait pas non plus.

Smith avait été choisi en raison de sa loyauté inébranlable envers sa patrie, et de son manque d'imagination. Car ce que le président s'appropriait à faire, c'était tout simplement offrir à un bureaucrate anonyme les moyens de prendre le pouvoir à sa place s'il avait assez d'imagination et d'ambition pour cela.

Smith était dénué de l'une comme de l'autre. Et c'était pourquoi, trente ans plus tard, il était assis à son bureau vermoulu, le nez contre l'écran de son terminal, en train d'essayer de localiser Remo et Chiun. Il n'y parvenait pas, et cela le déconcertait au plus haut point. Il avait pourtant bien dit à Chiun de se rendre à Miami avec Remo, et d'attendre ses instructions au *Biltmore Hôtel*. Mais ils n'étaient pas sur la liste des clients de cet établissement, ni sous leur nom, si sous

aucun de leurs pseudonymes habituels. Smith s'était alors enquis des éventuels accidents d'avion, ou des vols retardés. Négatif sur toute la ligne. Smith avait ensuite accédé aux fichiers bancaires de Remo ; celui-ci possédait une trentaine de cartes de crédit, sous des patronymes différents, mais toujours précédés de son vrai prénom. Aucun de ces Remo n'avait utilisé sa carte ce matin-là.

Smith se renfonça dans son siège, le visage encore plus pâle que d'ordinaire. Il devait se rendre à l'évidence : il n'avait aucune idée de l'endroit où pouvait se trouver son agent.

Et on allait tout droit à la catastrophe.

Le premier appel qu'il reçut ce matin-là émanait du président des États-Unis.

— Smith, nous avons un problème, dit le chef de l'État.

Il était la seule personne extérieure à l'organisation qui connaissait l'existence de CURE. Mais il lui était interdit d'ordonner des opérations ; tout au plus pouvait-il suggérer à Smith telle ou telle mission. De cette manière, il n'y avait aucun risque qu'il utilise CURE à des fins personnelles. Le contrôle présidentiel ne s'exerçait que sur un point : il pouvait décider de démanteler CURE. Dans ce cas, Smith avait des ordres parfaitement clairs : effacer tous les fichiers informatiques, éliminer son agent, et enfin avaler la pilule empoisonnée qu'il conservait toujours dans la poche de son gilet. Et il aurait obéi sans la moindre hésitation. Tous les présidents qui s'étaient succédé depuis trente ans le savaient.

C'est pourquoi il y avait un certain respect dans la voix du dernier en date quand il déclara :

— Smith, il vient de se produire un fait sur lequel vous aimeriez peut-être enquêter.

— Je vous écoute, monsieur le Président.

— Une tentative d'invasion de Cuba, rien de moins. Une petite unité a débarqué dans la baie des Cochons ; presque tous les hommes ont été tués. Les quelques survivants sont actuellement soumis à un interrogatoire.

— Cuba va nous mettre ça sur le dos, fit Smith, impassible.

— Cuba peut aller se faire voir ! Nous devons absolument savoir qui sont ces barjos !

— Des exilés cubains. Il y a eu une recrudescence des opérations anticastristes, depuis que les membres du dernier commando ont été

exécutés.

— Je n'ai aucune idée sur leur identité, Smith. Mais la tension entre Washington et cette île de rien du tout s'accroît de jour en jour. La guerre froide est finie, mais nous avons toujours Castro sur le dos !

— Que désirez-vous que je fasse ? s'enquit Smith.

— Trouvez les gars qui sont à l'origine de cette tentative, et muselez-les.

— Y tenez-vous vraiment ? Cuba est mûre pour la révolution. Les gens meurent de faim ; chaque jour, des transfuges risquent leur vie pour gagner la Floride. Un nouveau gouvernement, quel qu'il soit, serait infiniment préférable à celui qui est actuellement en place.

— J'en conviens, répondit le président. Mais nous avons un accord secret avec la Russie, Smith : pas touche à Cuba. Et, d'autre part, Castro a le dos au mur. Qui sait ce que peut faire un dictateur dans une telle situation ?

— Je comprends, fit Harold W. Smith. Je vais envoyer nos hommes à Miami.

Dans l'après-midi, le président avait appelé à nouveau :

— Smith, La Havane déclare que les prisonniers interrogés ont mis en cause Washington.

— Ce qui est faux, je présume.

— Absolument. Nous n'avons rien à voir là-dedans. Dites à votre homme de faire vite. Nous devons débusquer les vrais coupables et révéler publiquement leur identité. Il ne faut pas laisser pourrir la situation.

C'était à ce stade que Harold Smith avait tenté en vain de joindre Remo, sa force de frappe.

Il était à présent dans un état proche de la frénésie. Quand le téléphone rouge retentit à nouveau, Smith hésita, et ne décrocha qu'à la deuxième sonnerie.

— Un problème ? questionna le président, inquiet. D'habitude, vous répondez toujours à la première sonnerie.

— J'étais préoccupé, répondit Smith, circonspect.

— La situation devient critique. Ce dément est en train de pirater les émissions télévisées du Sud de la Floride. Nous avons toujours soupçonné que c'était possible, puisque Cuba n'est qu'à cent cinquante kilomètres de nos côtes, mais nous n'aurions jamais pensé qu'il pousserait la provocation aussi loin.



— Et que dit Castro ? interrogea Smith, qui avait déjà allumé son téléviseur portatif, un poste d'occasion, qui mettait du temps à démarrer.

— J'ai cru reconnaître le discours n° 33, fit le chef de l'exécutif d'une voix lasse, mais pour moi, ils se ressemblent tous. Ça commence par « Nous sommes les défenseurs de la Révolution » et ça se termine par « Le socialisme ou la mort ». Il pourrait l'enregistrer, et se contenter de repasser la cassette de temps en temps.

— Mon Dieu ! croassa Smith, quand l'image apparut enfin sur l'écran.

— Qu'y a-t-il ?

— Je ne savais pas qu'il était devenu aussi gros.

— Smith, avez-vous progressé dans votre enquête ?

— Non, répondit Smith avec franchise.

— Bon, rappelez-moi quand vous saurez quelque chose.

Smith se tourna à nouveau vers son ordinateur. Tout ce qu'il savait, c'était que le Maître de Sinanju était contrarié parce que les négociations sur le nouveau contrat se trouvaient dans l'impasse. C'était la première fois qu'elles duraient aussi longtemps. Mais Chiun demandait vraiment l'impossible.

Si Smith avait été doué d'imagination, il aurait peut-être deviné où Chiun se trouvait. Mais il en était incapable. Aussi se remit-il à pianoter fiévreusement sur son clavier.

Le bulletin tomba pendant que Smith fixait l'écran vide. Il était bref : un appareil de la base aérienne de Homestead avait abattu un Mig cubain au-dessus du golfe du Mexique.

— Mon Dieu ! s'exclama Smith.

Cette fois, le président n'appela pas. Smith en connaissait la raison. Il était trop occupé à conférer avec ses chefs d'état-major, pour tenter d'enrayer l'escalade.

Il s'agissait de quelque chose de bien plus grave qu'une opération secrète confiée à CURE. On était à la veille d'une guerre.

Tandis que les informations affluaient, Smith redoubla d'efforts.

La presse spéculait sur la mission dont avait été chargé ce Mig solitaire.

— Une mission-suicide, marmonna Smith. Mais quelle était sa cible ?

Il appuya sur une touche ; une carte des côtes de Floride s'afficha à

l'écran. Il entra les coordonnées du Mig au moment de l'interception, utilisant les renseignements extraits des unités centrales du Pentagone. Puis, il calcula la destination probable du bombardier.

De gris, son visage devint livide : la trajectoire aboutissait à la centrale nucléaire de Turkey Point, à l'extrémité de la péninsule.

— Seigneur ! fit Smith. Il y a longtemps que Castro menaçait cette centrale. Cette fois, il est passé à l'acte !

Il reprit ses recherches avec détermination. Il était peut-être trop tard pour que Chiun et Remo interviennent, mais il fallait quand même essayer.

Où diable étaient-ils passés ?

## CHAPITRE 5

Remo Williams était déchiré entre son devoir envers son pays et ses responsabilités vis-à-vis de la Maison de Sinanju. Ce n'était pas la première fois. Depuis le jour où, à la suite d'un coup monté, il avait été condamné pour un meurtre qu'il n'avait pas commis et soumis à un simulacre d'exécution, avant de se réveiller au sanatorium de Folcroft, avec un nouveau visage et un passé vierge, et d'être confié au Maître de Sinanju, Remo avait souvent été en proie à ce conflit intérieur.

Au début, il ne s'était pas posé la question. Il était américain, ancien flic et vétéran de la guerre du Vietnam. L'Amérique passait avant tout. Mais au fil de ses longues années d'entraînement, Remo avait commencé à changer. Il était devenu un Sinanju et, si le sang des anciens maîtres ne coulait pas dans ses veines, c'était cependant à lui d'assumer leurs responsabilités.

Le village de Sinanju se trouvait en Corée du Nord, sur la côte Ouest. La vie y était rude, la terre incultivable et la pêche improductive. Les bonnes années, ses habitants arrivaient tout juste à subsister. Les mauvaises années, ils devaient noyer les nouveau-nés qu'ils étaient incapables de nourrir. D'abord les filles, puis, si nécessaire, les garçons. Après des siècles de ce cycle tragique, les chefs du village avaient cherché d'autres solutions. Et c'était ainsi que les hommes de Sinanju s'étaient engagés comme mercenaires dans les autres provinces. Leur renommée s'étendant, les Maîtres de Sinanju avaient ensuite loué leurs services à des pays étrangers. Non plus en tant que mercenaires, mais en tant qu'assassins. Cette puissance invisible avait ainsi fait et défait des empires. Et le secret de la source solaire, l'art de Sinanju qui permettait de déverrouiller l'esprit humain et d'en libérer les pouvoirs, s'était transmis d'un maître à l'autre, jusqu'à ce que le dernier d'entre eux, Chiun le Jeune, privé d'héritier et de clients, ait été recruté par ce nouvel empire du monde moderne : les États-Unis d'Amérique.

Chiun avait formé Remo, qui était ainsi devenu le bras armé de CURE. Et, peu à peu, le village des ancêtres qui n'étaient pas les siens avait pris à ses yeux autant d'importance que son pays natal. Pour Remo, qui avait été élève dans un orphelinat et ne s'était jamais marié, Chiun et les siens étaient tout ce qu'il avait jamais connu comme famille.

C'est pourquoi, aujourd'hui, le choix était si difficile. Mais peut-être y avait-il un moyen de finasser, en se débrouillant pour que Smith parvienne à les localiser, sans le prévenir directement ?

L'arrivée d'un serveur apportant le dîner qu'il avait commandé vint le distraire de ses tourments. Remo fit entrer l'homme, qui poussait devant lui un chariot chargé d'argenterie et de linge immaculé.

— Le responsable du *room service* vous offre cette bouteille de champagne, avec ses compliments, annonça le serveur. Voulez-vous que je la débouche ?

— Non. Pourquoi ne la prenez-vous pas ?

— Oh, je ne peux pas, monsieur.

— Bon, fit Remo, extrayant la bouteille à six cents dollars du seau à glace pour la balancer par-dessus son épaule.

Le serveur regarda la bouteille décrire une courbe dans l'air, ricocher contre un mur et s'écraser avec fracas dans l'évier de la kitchenette.

— C'était notre meilleur champagne ! s'exclama-t-il.

— La prochaine fois, buvez-le vous-même, fit Remo, en lui montrant la porte.

Quand celle-ci se fut refermée sur l'homme, Remo appela Chiun.

— À la soupe ! cria-t-il.

La porte de la chambre de Chiun s'ouvrit à la volée, et le Maître de Sinanju darda sur lui son regard d'acier.

— Oh-oh, fit Remo, en remarquant que Chiun avait changé de kimono.

Le nouveau était noir, largement échancré aux manches et à l'ourlet : un kimono de combat.

— Votre canard à l'orange est servi, dit-il à voix haute, en dissimulant sa surprise.

— Je n'ai pas de temps à perdre avec ce volatile. Je dois laver l'affront infligé à Cheeta.

— Où allez-vous ? questionna Remo, inquiet.

— Je vais arracher à ce bandit chaque poil de sa barbe ! répondit Chiun, en brandissant un poing minuscule.

— À qui ? À Castro ? Écoutez, le pressa Remo, j'ai une meilleure idée.

— Laquelle ? interrogea Chiun, en s'arrêtant près du chariot d'où

montait le riche fumet du canard à l'orange, mêlé à l'odeur plus subtile de la truite aux amandes.

— Si on appelait Smith ?

— Je n'appelle pas les empereurs, répliqua Chiun, hautain. Ce sont eux qui m'appellent. Le contraire serait inconvenant.

— J'ai comme une idée que Smith nous a envoyés ici pour nous occuper de Castro, poursuivit Remo, rempli d'espoir.

— Alors, il s'y est pris trop tard. Le mal a été fait ; j'ai été privé du spectacle de ma bien-aimée Cheeta.

— Et vous voulez corriger Castro ? C'est bien ce que je disais : vous vous apprêtez à accomplir ce que Smith attendait de vous.

— Je ne fais rien de la sorte ! protesta Chiun.

— Si le dessein de Smith était précisément d'éliminer Castro, il aura ainsi bénéficié gratuitement de vos services, et vous aurez enfreint la règle numéro deux de Sinanju : Rien à l'œil.

— Mais je ne peux pas le contacter.

— Vous ne pouvez pas non plus vous en prendre à Castro. Ce serait faire un cadeau à Smith. Et il n'aurait plus besoin de reprendre les négociations.

Le Maître de Sinanju se caressa pensivement la barbe.

— Je suis obligé de le faire, déclara-t-il d'une voix âpre.

— Mais non, rétorqua Remo, sentant la victoire proche.

— Pourquoi fais-tu ça ? explosa Chiun. Pourquoi me tiens-tu ces propos ? Tu prépares encore un mauvais tour !

— Écoutez, Smith nous a expédiés ici pour une raison précise. Vous, vous jouez à vos petits jeux, pendant qu'il se passe des choses importantes. Nous devons nous en occuper.

— Je ne peux pas appeler Smith ! trépigna Chiun.

— Dans ce cas, laissez-moi le faire.

— Et du même coup couvrir de honte notre maison ?

— Il faut bien trouver une solution. Et le canard est en train de refroidir.

Le Maître de Sinanju fronça les sourcils.

*Je le tiens, à présent,* pensa Remo, qui reprit à voix haute :

— Je sais. Je vais descendre dans le hall, et appeler quelqu'un avec ma carte téléphonique. Le numéro de ma carte apparaîtra sur le réseau

informatique de l'AT&T [1], Smith pourra ainsi nous localiser, et le problème sera résolu.

— Soit, j'y consens, dit Chiun. Mais surtout, n'appelle pas Smith, ajouta-t-il en le menaçant du doigt.

— Faites-moi confiance, dit Remo en se dirigeant vers la porte.

Dans une cabine du hall, Remo appela le service des blagues téléphoniques. La blague dont il fut gratifié était :

« Comment faire descendre un manchot d'un arbre ? » Remo raccrocha avant d'avoir entendu la réponse.

Quand il regagna la suite, le téléphone sonnait.

Il décrocha et dit :

— En lui faisant bonjour avec la main.

— Remo ! fit la voix anxieuse de Smith. J'ai essayé de vous joindre toute la journée !

— Eh bien, nous étions ici, en train d'attendre patiemment, répondit Remo d'une voix innocente.

— J'avais dit à Maître Chiun de descendre au *Biltmore*. De plus, vous vous êtes inscrits sous des pseudonymes inhabituels – Frodo Jones et M.C. Lee.

— Je suis sûrement Frodo, grommela Remo. C'est Chiun qui a rempli les fiches. Vous serez heureux d'apprendre qu'il se préoccupe beaucoup de notre sécurité, ces derniers temps.

— J'en suis ravi, mais je crois qu'il est allé trop loin. Vous ne vous êtes même pas servi de vos cartes de crédit pour payer la chambre.

— Chiun a dû régler la note lui-même, aussi incroyable que ça puisse paraître.

— Cette conduite aurait-elle un rapport avec notre litige au sujet des contrats ? reprit Smith, un ton en dessous.

Avant que Remo ait pu répondre, la voix du Maître de Sinanju résonna avec force :

— Remo, ton repas refroidit. Informe l'Empereur Smith que tu reprendras cette conversation avec plaisir quand nous aurons dîné.

— Non, Remo, ne raccrochez pas ! La situation est grave. Une force militaire inconnue a débarqué dans la baie des Cochons, et Castro, en représailles, a essayé de détruire la centrale nucléaire de Turkey Point.

— Il a fait ça ?!

— Oui. Heureusement, le Mig a été abattu avant d'avoir atteint son objectif. Mais nous nous attendons à d'autres tentatives.

— Et que voulez-vous que nous fassions, Chiun et moi ? Patrouiller dans toute la Floride avec nos frondes à la main ?

— Non. Je me suis entretenu avec le président ; Castro est convaincu que l'opération a été commanditée par la CIA, mais il n'en est rien. Il faut à tout prix que nous démasquions les véritables auteurs de cette provocation.

— Attendez un peu ! Voulez-vous dire que nous devons chercher les gars qui s'attaquent à Castro ?

— Oui. C'est impératif.

— Euh, Smitty, ça m'ennuie de vous le dire, mais ce vieux barbu a piraté les émissions de télé, par ici.

— Je sais.

— Et savez-vous aussi qu'il a interrompu le journal présenté par Cheeta Ching ? Et que Chiun s'apprêtait à aller descendre Castro ?

— C'est faux ! cria le Coréen dans la pièce voisine.

— Remo, siffla Smith, ne laissez pas Chiun provoquer ce fou. La situation est assez explosive comme cela.

— Je ne vous garantis rien.

— Les sans-abri sont souvent imprévisibles, lança Chiun. Ceux qui ont perdu l'espoir se laissent emporter par la rage.

— Écoutez, Smitty, fit Remo. Vous feriez peut-être mieux de parler à Chiun. Essayez de régler cette histoire de contrat.

— Nous n'avons pas le temps, dit Smith d'une voix frémissante d'inquiétude. Dites-lui seulement que ses demandes seront satisfaites.

— Dites-le-lui vous-même, répondit Remo en tendant le combiné au maître de Sinanju, qui venait d'apparaître sur le seuil.

Chiun s'en empara et écouta en silence. À la fin, il déclara :

— Remo et moi ferons de notre mieux.

Puis il rendit l'appareil à Remo, en disant :

— Écoute les instructions. Je dois terminer mon repas.

— O.K., Smitty, dit Remo dans le microphone. Bien joué. Je vous écoute.

— Nous sommes dans le noir complet. Nous n'avons pas le temps

de figoler. Commencez vos recherches dans la communauté cubaine de Little Havana[2]. Mettez tout sens dessus dessous si besoin est. Trouvez ceux qui ont commandité l'opération de la baie des Cochons et mettez un terme à leurs activités.

— Ça me paraît assez simple. Avez-vous un nom ou un tuyau quelconque à me donner ?

— Oui. Le D<sup>r</sup> Osvaldo Revuelta, chef présumé d'Ultima Hora. En espagnol, ça veut dire « la dernière heure ». Revuelta est un riche expatrié cubain que l'on soupçonne de financer ce groupuscule de mercenaires décidés à reprendre l'île. Le but de Revuelta serait de devenir le premier président démocratique de Cuba.

— Il me semble qu'il serait plutôt de notre côté, alors ? fit Remo.

— Pas si ses activités déclenchent un conflit entre Cuba et les États-Unis. Vous connaissez la situation en Russie. Extrêmement délicate. Certains, là-bas, sont tentés de revenir au communisme. Aussi existe-t-il un accord secret entre leur gouvernement et le nôtre : nous ne devons pas toucher à La Havane. Les nostalgiques de l'Armée Rouge considéreraient cela comme une provocation et Dieu seul sait comment la situation pourrait dégénérer. La guerre est un bon remède contre le marasme économique, comme vous le savez.

— Quand même, ça ne me plaît pas, lâcha Remo d'une voix amère.

— Ça ne me plaît pas plus qu'à vous. Mais nous devons nous adapter à ce monde en mutation. Castro ne restera pas toujours au pouvoir. Cependant, il pourrait profiter de cet incident pour rallier les gens à son régime chancelant.

— Bien, Chiun et moi partons tout de suite.

— J'attends votre rapport.

Remo raccrocha et se rendit dans la cuisine.

Le Maître de Sinanju s'essuyait délicatement la bouche à l'aide d'une serviette en lin. Sur son assiette gisaient les restes d'une truite – c'est-à-dire l'arête centrale.

— Vous avez mangé ma truite ! hurla Remo.

— Le canard était trop gras. De plus, ta truite aurait été froide, et nos deux repas auraient donc été gâchés. Pourquoi être deux à souffrir quand la sagesse d'un seul peut parer à cela ? rétorqua le Maître de Sinanju d'un ton pontifiant.



## CHAPITRE 6

Le Dr Osvaldo Revuelta se considérait comme un soldat des Amériques. Il était fier et courageux, cubain jusque dans la moelle.

Ç'avait été pour lui un jour terrible quand Fidel et ses guérilleros avaient défilé dans les rues de La Havane. Le Dr Revuelta avait pris le premier avion en partance pour Miami, persuadé toutefois que cet exil serait provisoire. Mais les années avaient passé ; et quand il avait compris qu'il ne reverrait pas de si tôt La Havane, il avait décidé de combattre les *Fidelistas* à distance.

En guise de passage à l'acte, il avait coulé un pétrolier bulgare, à l'aide d'un bazooka acheté au marché noir. Le gouvernement bulgare avait protesté auprès des États-Unis.

Le FBI était alors venu frapper à la porte du Dr Revuelta, qui s'était vanté de son geste devant ses compatriotes, dans les bars de Little Havana.

— Docteur Revuelta, vous êtes en état d'arrestation, avait déclaré l'un des deux hommes du FBI.

— *Por qué ?* Je n'ai rien fait d'illégal !

— Vous avez tiré au bazooka sur un navire étranger alors que vous vous trouviez sur le sol des États-Unis, en violation flagrante de l'Acte de neutralité.

— Vous vous trompez, j'étais sur mon yacht.

Mais les agents du FBI ne voulurent rien savoir. Le Dr Revuelta les suivit donc, et répondit franchement à leurs interminables questions. Quand il vit qu'ils prenaient décidément cette affaire très au sérieux, il fit semblant de craquer.

— Je suis écrasé de honte, dit-il d'un ton penaud. Vous avez raison. J'ai fait quelque chose de terrible, et maintenant mes amis s'apprêtent à commettre un acte encore plus abominable.

— Lequel ? fit l'homme qui dirigeait l'interrogatoire, vivement intéressé.

— Mes compatriotes... des exilés, comme moi... ils sont en train de poser des bombes dans des bateaux à quai.

— Quels bateaux ?

— Je vais vous y conduire, dit-il en se tamponnant les yeux. J'ai tellement de remords.

Une berline de couleur neutre les emporta jusqu'aux quais. Au moment où il descendait de la voiture, le D<sup>r</sup> Revuelta leva ses mains entravées par des menottes et les abattit sur la tête rasée de son gardien, qui s'effondra comme un sac de patates vide. Le chauffeur fut plus difficile à terrasser. Quand il l'eut enfin assommé, Revuelta décala, tout en essayant de déverrouiller les menottes à l'aide de la petite clé prise dans les poches de l'homme du FBI. Il lisait les noms des bateaux ; quand il arriva devant le *Santander*, il eut un large sourire et gravit la passerelle. À mi-chemin, les menottes cédèrent et il les jeta de toutes ses forces dans l'eau polluée léchant la proue du navire. Le bruit suffit à attirer vers l'avant tous les matelots à l'affût de passagers clandestins ; il en profita pour se faufiler à bord et trouver une cachette.

Quand le *Santander* entra dans le port de Pernambouc, au Brésil, le D<sup>r</sup> Revuelta quitta le bateau aussi hardiment qu'il y était monté. Personne ne lui posa de questions. À Pernambouc, il continua son travail, convaincu que le gouvernement des États-Unis n'y trouverait rien à redire.

Mais lorsqu'un avion des lignes cubaines explosa au-dessus du golfe du Mexique, tuant soixante-treize Cubains, les États-Unis dénoncèrent ce qu'ils qualifièrent d'acte de terrorisme.

— Moi, un terroriste ? protesta le D<sup>r</sup> Revuelta. C'est une action contre-révolutionnaire ! Comment peuvent-ils me traiter de terroriste ?

Comme il s'était posé cette question à voix haute dans un bar de Pernambouc, la police brésilienne ne tarda pas à frapper à la porte de son hacienda du bord de mer. Heureusement, il les avait vus arriver. Il se glissa par la porte de derrière et s'enfuit vers le port. Cette fois, il embarqua clandestinement à bord d'un navire marchand appelé *Garaucan*, qui le ramena à Miami où, amaigri et les cheveux blanchis, il reprit les choses où il les avait laissées.

On était alors en 1984, et Miami avait changé. Little Havana avait grandi, et s'étendait à presque toute la ville. Miami était pratiquement devenue une ville cubaine. Dans cet environnement propice, le D<sup>r</sup> Revuelta commença à recruter des guérilleros pour Ultima Hora. Ils s'entraînaient dans les marais, et partaient vers Cuba dans de petites embarcations. Parfois, ils accostaient et faisaient sauter des poteaux électriques ou téléphoniques. Parfois, ils se contentaient de larguer des messages de propagande anticastriste dans des bouteilles.

Parfois, ils ne revenaient pas.

Le Dr Revuelta ne les accompagnait jamais. Il était un soldat, mais il était surtout un chef, et les chefs qui ne revenaient pas de la bataille ne pouvaient plus commander. Enhardi par la métamorphose de Miami, où la minorité était devenue la majorité, et l'espagnol la langue principale, le Dr Revuelta avait recommencé à se vanter.

Ce fut une nouvelle erreur. Il revendiqua l'attentat contre l'avion cubain, oubliant un petit détail : les passagers tués dans l'explosion avaient des parents, et certains de ces parents se trouvaient à Miami. On le dénonça au FBI.

Cette fois, il passa devant le tribunal et fut condamné à la prison. Le ministère de la Justice aurait préféré l'expulser, mais aucun pays ne voulait de lui. Sauf Cuba : La Havane avait fait savoir que le Dr Revuelta était impatientement attendu.

Le Dr Revuelta ne chercha pas à s'évader ; il connaissait la justice cubaine. Et puis, il n'avait été condamné qu'à cinq ans. Grâce à ses appuis politiques, il sortit au bout de deux ans. Mais cette remise de peine avait été humiliante : le gouvernement des États-Unis avait exigé qu'il signe une lettre dans laquelle il déclarait renoncer au terrorisme.

— Qu'est-ce que c'est que cette connerie ? demanda-t-il à son avocat cubain. Pour un homme capable de faire sauter un avion de ligne, trahir une promesse écrite n'est rien.

— Peut-être désirent-ils simplement se couvrir, suggéra l'avocat. Mais il y a autre chose. Vous serez assigné à résidence, et obligé de porter un moniteur électronique.

— Je ne pourrai pas sortir de chez moi ?

— Seulement entre onze et quatorze heures.

— Oh, je vois, ils me ménagent une porte de sortie. Malins, ces Américains.

— Et vous devrez inscrire dans un registre le nom de vos visiteurs et vous soumettre régulièrement au détecteur de mensonges et à des fouilles impromptues, poursuivit l'avocat opiniâtre. Et votre téléphone sera mis sur écoute.

— Qu'ils écoutent autant qu'ils voudront, fit le Dr Revuelta d'un ton hautain. Durant mes trois heures de liberté, je pourrai faire tout ce que j'ai à faire.

— Ils ne plaisantent pas, Revuelta.

— Dans ce cas, pourquoi m'ont-ils relâché ? riposta Revuelta. Tout ceci est une farce, mais je jouerai le jeu. Maintenant, dépêchez-vous de me faire sortir. Je dois rattraper le temps perdu.

De retour dans sa somptueuse résidence de Biscayne Bay, le Dr Osvaldo Revuelta congédia ses domestiques nicaraguayens et les remplaça par des guérilleros d'Ultima Hora. Et, durant ses trois heures de liberté journalière, il les entraînait en vue de leurs raids contre Cuba. Quand ils ne revenaient pas, il lui était facile d'en recruter d'autres. Ultima Hora attirait sans cesse de nouveaux adhérents, et de riches et anonymes sponsors. Revuelta se trouvait maintenant à la tête d'une organisation paramilitaire assez importante pour établir une tête de pont sur son île natale. Et il était convaincu que son succès était dû entièrement au soutien financier du gouvernement des États-Unis, quoi que puisse en dire publiquement le ministère de la Justice.

Il fut donc totalement pris au dépourvu quand les deux mystérieux agents du gouvernement vinrent lui rendre visite, très tard le soir, alors qu'il étudiait des cartes topographiques de Cuba. Ils ne se firent pas annoncer. Ils entrèrent comme ça, dans son bureau.

— *Qué ?* fit-il en se retournant. *Qué pasa ?*

— Vous avez une minute, mon vieux ? fit le plus grand.

C'était un Blanc, maigre, avec des poignets épais, et une insolence désinvolte. Le Dr Revuelta l'aurait bien abattu sur-le-champ, mais il n'était pas armé.

L'apparence du deuxième homme était aussi bizarre que celle du premier était banale. C'était un Asiatique, vêtu d'un kimono de soie noire, et qui semblait très très âgé.

— Vous parlez anglais ? demanda le grand type.

— *Sí.* Je veux dire, oui. Bien sûr. Qui êtes-vous, pour entrer ainsi chez moi sans vous annoncer ?

L'homme brandit une carte dans un étui en plastique.

— Remo Ricardo, de la CIA.

— Et votre ami, il est de la CIA ? interrogea Revuelta, en désignant le minuscule Asiatique.

— Il me seconde durant les interrogatoires, répondit l'homme.

— Avez-vous signé le registre ? demanda Revuelta, d'une voix un peu tendue. Votre gouvernement exige que tous les visiteurs inscrivent leur nom dans un cahier.

Comme l'homme ne répondait pas, le Dr Revuelta avança vers son bureau.

— Permettez-moi d'appeler un domestique qui apportera le registre.

Une main s'interposa avant que Revuelta ait pu appuyer sur la sonnette située sur le côté de son bureau. Et soudain, la sonnette ne fut plus qu'une coulée de métal pendant pitoyablement au bord du meuble.

— Bien, fit Revuelta sans se démonter. Comme c'est l'une des conditions imposées par votre gouvernement, et que vous représentez ledit gouvernement, je présume que cette formalité a été remplie. En quoi puis-je vous être utile, messieurs ?

— Quelqu'un a essayé d'envahir Cuba ce matin, dit le Blanc.

— Et alors ?

L'Asiatique s'était glissé derrière lui. Revuelta se mit à transpirer. Ça ne lui plaisait pas du tout. Les agents du gouvernement ne se conduisent pas ainsi, d'habitude. Mais, après tout, ceux-là étaient de la CIA, et non du FBI.

— Alors, chacun sait que vous entraînez des commandos anticastristes, répondit simplement le grand type.

— Depuis quand est-ce un crime d'être anticastriste ? s'indigna Revuelta.

— Depuis que Fidel s'est mis à envoyer des Mig contre des centrales nucléaires et à brouiller les émissions de télé.

— C'est terrible, j'en conviens, mais vous devriez plutôt vous plaindre auprès de La Havane.

— Vous pouvez y compter, répondit l'homme.

— Alors, nous sommes du même bord ? fit Revuelta avec un large sourire.

— Ça dépend.

— J'ai toujours soupçonné la CIA de glisser certains... atouts dans mon jeu.

— De quels atouts parlez-vous ?

— Ah, mais je suis un bon soldat. Je ne révèle pas ce genre de choses. Si vous connaissez les noms, je n'ai pas besoin de vous les répéter. Sinon, vous n'avez pas besoin de les connaître.

— Remo, que raconte donc cet imbécile ? questionna soudain l'Asiatique, grimaçant.

— Puis-je vous demander votre nom, monsieur ? s'enquit le Dr Revuelta.

— Non, tu ne le peux pas.

— Vous n’êtes pas vietnamien ?

— Vietnamien, moi ? Jamais de la vie, je suis coréen !

— De la Corée du Sud ?

— Du Nord.

À ces mots, le Dr Osvaldo Revuelta recula d’un pas. La Corée du Nord était l’un des derniers alliés de Castro. Que faisaient donc ensemble un agent de la CIA et un agent nord-coréen ? Et que faisaient-ils ensemble chez lui ?

— C’est toi qui as commandité l’opération de la baie des Cochons ? interrogea le Blanc.

— Non.

— menteur ! glapit le Nord-Coréen.

Sans que Revuelta l’ait vu bouger, le petit Asiatique se trouvait maintenant entre lui et la fenêtre que le Cubain envisageait de fracasser dans une tentative désespérée pour alerter ses gardes.

— Dis la vérité, glapit le Coréen, en lui saisissant le poignet.

Le petit vieillard était fort. Très fort. Revuelta eut l’impression d’avoir le bras pris dans une mince pince coupante reliée à une gigantesque dynamo. Les doigts jaunes et maigres resserrèrent leur étreinte, et tous les tendons et les veines du corps de Revuelta se mirent à saillir.

— Ça fait *mal* ! hurla-t-il.

— Plus vite tu parleras, déclara froidement le Blanc, et plus vite la douleur cessera.

— Je n’ai pas commandité l’opération ! J’ai seulement prêté mes soldats à un homme. Un homme courageux.

— Son nom ? questionna le Coréen, lui broyant toujours le poignet.

Revuelta se laissa tomber à genoux, sans s’en rendre compte. Devant ses yeux injectés, le minuscule Asiatique se transforma en géant.

— Leopoldo Zorilla ! brama-t-il.

— Qui est Leopoldo Zorilla ? demanda le Blanc, d’une voix qui paraissait très, très lointaine aux oreilles d’Osvaldo.

— Comment pouvez-vous l’ignorer ? haleta-t-il.

— Nous sommes nouveaux dans le secteur. Alors, qui est-ce ?

— Un transfuge cubain ! L’ancien ministre de la Défense ! Ça fait

plusieurs mois qu'il est à Miami ! À lui, je prête ce que j'ai de mieux !

— Dans quel but ? interrogea le Coréen.

— Je ne lui pose pas de questions ! Il m'a donné de l'argent, et m'a dit de me préparer à un retour triomphal à La Havane !

— Qu'en pensez-vous, Petit Père ? fit le grand type en se tournant vers le vieillard.

— Il dit la vérité, répondit ce dernier d'un air déçu.

La douleur diminua, et les larmes s'arrêtèrent de couler des yeux de Revuelta. Il put de nouveau y voir clair.

— Pourquoi suis-je à genoux ? s'étonna-t-il.

— Parce que nous sommes seulement venus te demander des renseignements. Autrement, tu serais étendu raide.

— *Yo comprendo.*

— Où peut-on trouver Zorilla ?

— À Little Havana, répondit très vite Revuelta.

— Où ça, dans Little Havana ?

— Je n'en sais rien. Il circule beaucoup.

— Bon. Je crois que c'est l'heure de faire dodo, fit le grand type d'un ton désinvolte.

Et la nuit envahit si vite l'esprit du Dr Revuelta qu'il ne s'aperçut qu'il avait perdu conscience que plusieurs heures plus tard, quand il se réveilla bavant sur son luxueux tapis.

Dès qu'il fut revenu à lui, il forma le numéro de Leopoldo Zorilla. Mais le téléphone sonna interminablement sans que personne vienne répondre et l'appréhension s'empara alors de Revuelta.

On lui avait bien donné un autre numéro. Il ignorait le nom de l'abonné. Il savait seulement qu'il ne devait l'utiliser qu'en cas d'urgence absolue.

Il le composa et attendit...

## CHAPITRE 7

Remo Williams appela Harold W. Smith d'une cabine publique.

— Smitty ? Je suis sur une piste. Leopoldo Zorilla, ça vous dit quelque chose ?

Il perçut le cliquetis des doigts pianotant sur le clavier de l'ordinateur et la réponse lui parvint bientôt :

— Oui. Remo, Leopoldo Zorilla est un transfuge cubain, arrivé sur nos côtes à bord d'un radeau. Il a été brièvement détenu par les services de sécurité, puis relâché. Les transfuges sont si nombreux qu'on a sans doute jugé qu'il ne pouvait pas nous fournir de renseignements valables.

— En tout cas, Revuelta affirme lui avoir prêté des soldats.

— Dans quel but ?

— Revuelta prétend l'ignorer. Mais on lui a dit de se préparer à rentrer en grande pompe à La Havane.

— Intéressant. Trouvez Zorilla et tirez-lui les vers du nez.

— Quelles sont les dernières nouvelles ?

— Castro continue son discours.

— Ça risque de durer des jours, soupira Remo. Mais si Chiun n'a plus sa dose quotidienne de Cheeta, je ne donne pas cher de la peau de Castro.

Remo raccrocha et se tourna vers le Maître de Sinanju, qui attendait patiemment à quelques pas de là.

— Smith m'a dit de mettre la main sur Zorilla.

— Eh bien, allons-y, fit Chiun, en se dirigeant vers leur voiture de location.

Remo n'était pas venu à Miami depuis plusieurs années, et il trouva la ville bien changée. Parvenu dans ce qu'il pensait être Little Havana, il ralentit et baissa sa vitre.

— Hé, mon pote. C'est bien ici, Little Havana ?

Le passant ainsi apostrophé se retourna, haussa les épaules, et poursuivit sa route.



— Vraiment aimables, les gens, dans ce quartier, grommela Remo.

Il tourna dans la première rue à droite et s'arrêta devant un bar.

— Je cherche Little Havana, dit-il à un groupe d'hommes basanés stationnés devant l'entrée.

Aucun d'eux ne lui répondit.

— Little Havana, répéta Remo d'une voix forte, en pointant le doigt. C'est bien ici ?

— Non, fit une voix. Ici, Little Haiti.

Remo redémarra. Un peu plus bas, il trouva une station-service et s'arrêta à nouveau.

— Le plein, dit-il, histoire de briser la glace.

— *Qué ?* interrogea l'employé.

— J'ai dit : le plein. *Comprende ?*

— *No, señor.*

Remo avisa d'autres employés s'escrimant sur un moteur, et les interpella :

— Y a-t-il quelqu'un qui parle anglais, ici ?

Personne ne réagit.

— C'est pas vrai ! s'exclama Remo. Comment peut-on tenir une station-service sans parler un mot d'anglais ?

Il repartit, sans même avoir pu faire le plein d'essence.

— Ça fait moins d'un jour que je suis à Miami, et j'en ai déjà assez, déclara-t-il à Chiun.

— Rien de tout cela n'arriverait si tu avais appris l'espagnol, répliqua le Coréen.

— Et pourquoi devrais-je apprendre l'espagnol ? s'emporta Remo. Nous sommes aux États-Unis, et la langue des États-Unis, c'est l'anglais.

— Le soleil ne brillera pas toujours sur cette terre bâtarde et je ne serai pas éternellement à tes côtés. Tu dois apprendre d'autres langues, afin de pouvoir perpétuer la tradition.

— Quelle blague ! fit Remo, en freinant brusquement. Hé, mais attendez une minute ! Vous parlez espagnol, vous ! Pourquoi vous me laissez perdre mon temps au lieu de me servir d'interprète ?

— Parce que si je parle à ta place, tu n'apprendras jamais, répondit Chiun d'un ton doctoral.

— Balivernes, fit Remo, en redémarrant sur les chapeaux de roue. Il doit bien y avoir au moins un Blanc dans tout Miami, quand même !

Ils en trouvèrent un une dizaine de minutes plus tard. Pour être blanc, ça, il l'était. Blanc de peur. Malgré sa bedaine, il détalait à toutes jambes devant une meute d'adolescents.

Remo pila net devant les poursuivants et descendit de voiture.

— *Habla español ?* interrogea-t-il.

— *Tu madre !* cracha l'un des gamins, en sortant un couteau à cran d'arrêt, qu'il pointa vers l'estomac de Remo.

Celui-ci sourit, saisit le poignet de son agresseur et, de sa main libre, décrivit un geste rapide et compliqué. Le couteau s'enfonça dans le ventre de son adversaire.

Celui-ci ressentit la douleur sourde qui s'associait généralement à un coup de couteau. Il la connaissait bien. Ses bras étaient tout couturés des traces de combats antérieurs. Mais cette fois, c'était différent : il tenait lui-même la lame transperçant ses organes vitaux.

— *Dios mio !* gémit-il. À l'aide, *compadres !*

Les *compadres* reculèrent, brandissant des armes variées.

Le premier agresseur ne retira pas le couteau enfoncé dans son estomac. Il savait que c'était le meilleur moyen de déclencher une hémorragie. Il se cramponna donc au manche – même quand il se retrouva soudain propulsé dans les airs, en direction de ses *amigos*.

Quelques coups de feu partirent, avant que les revolvers ne tombent des mains de leurs propriétaires, tout étonnés de voir Remo parmi eux. Celui-ci ne perdit pas de temps. Il écrasa les armes sous son talon, sans même érafler le cuir de son mocassin. Puis la pointe de son pied droit heurta successivement quelques mâchoires, et les gamins énervés se calmèrent très vite. Quand le dernier se fut écroulé, celui qui s'était poignardé lâcha enfin prise. Le couteau tomba ; la lame était repliée et n'avait jamais cessé de l'être. Quand le gars se réveillerait, il crierait au miracle. Il ne lui viendrait pas à l'esprit que son mystérieux adversaire avait refermé la lame en même temps qu'il lui enfonçait le manche dans l'estomac : la douleur avait été celle d'un coup de couteau.

En sifflotant, Remo regagna la voiture. Le Maître de Sinanju était en train de reconforter l'homme à la bedaine, tout pantelant.

— Que s'est-il passé, mon vieux ? questionna Remo, en s'installant

au volant.

— Une... une crevaison. Je suis descendu pour changer le pneu et ces voyous me sont tombés dessus.

— La prochaine fois, essayez de ne pas crever en plein milieu de Little Havana.

— Little Havana ? De quoi parlez-vous ? Ici, c'est Little Managua.

— Jamais entendu parler. Encore une nouveauté, sans doute. Mais où est donc Little Havana ?

— Emmenez-moi dans un quartier sûr et je vous le dirai, proposa l'homme.

— Ça me paraît équitable. Montez, dit Remo. Où désirez-vous que je vous dépose ?

— À l'aéroport. J'en ai assez de cette ville.

Arrivé devant le terminal, Remo posa à nouveau la question :

— Alors, Little Havana, c'est où au juste ?

— Autrefois, c'était tout autour de 8th Street. Aujourd'hui, ça s'est étendu à presque tout Miami.

— Voilà qui nous aide beaucoup, fit Chiun d'un ton suffisant, quand l'homme fut parti.

— Oh, ne remuez pas le couteau dans la plaie, ronchonna Remo.

Ils retournèrent vers la ville, et se retrouvèrent bientôt dans 8th Street. Ça ressemblait étonnamment à Little Haïti. À parler franchement, Remo ne voyait aucune différence.

Il posa à nouveau à divers passants la question qu'il avait répétée la plus grande partie de la soirée :

— C'est bien Little Havana, ici ?

Les gens haussaient les épaules et disaient « *Qué ?* » ou parfois « *Quién ?* », et Remo était de plus en plus exaspéré.

— Vous pourriez me donner un coup de main, fit-il remarquer au Maître de Sinanju, qui semblait se désintéresser totalement de la situation.

— Bien sûr. *Qué* veut dire : « quoi », et *quién* veut dire : « qui ».

— Arf, arf, arf, murmura Remo.

Ses yeux noirs se posèrent sur une enseigne au néon annonçant : *Chez Pepe*.

— D'habitude, les barmen sont bien renseignés, fit-il d'un ton

désinvolve.

Il se gara, et se dirigea vers l'établissement. Chiun le suivit en silence.

À l'intérieur, la lumière était crue et la musique assourdissante. Remo s'avança vers le comptoir, ignorant les regards hostiles.

— Je cherche Little Havana, déclara-t-il.

— *Porqué ?*

— Ça veut dire : « pourquoi » ? traduisit obligeamment Chiun.

— Parce que, répondit Remo, je cherche Leopoldo Zorilla.

— Je n'ai jamais entendu parler de cet homme, répliqua le barman, tout en astiquant méticuleusement son comptoir.

Beaucoup trop méticuleusement, se dit Remo.

— J'ai entendu dire qu'il vivait par ici, reprit Remo en posant sur le bar un billet de vingt dollars.

Dédaigneusement, le barman le balaya d'un coup de chiffon.

— Vous avez dû mal entendre, *señor*. Et, si j'ai un conseil à vous donner, vous feriez mieux de partir, déclara-t-il d'un ton sarcastique.

— C'est un excellent conseil, répliqua Remo d'un ton enjoué. Bon, je vais continuer à poser la question à droite et à gauche, jusqu'à ce que je trouve ce gars.

En sortant du bar, Remo et Chiun sentirent des regards posés sur leur dos. Mais personne ne les suivit.

— Qui allons-nous interroger, maintenant ? s'enquit Chiun.

— Personne. Nous allons simplement nous balader.

— Et à quoi cela nous avancera-t-il ?

— En ce moment même, le barman doit être en train de téléphoner à Zorilla ou à quelqu'un qui le connaît. Plus la peine de le chercher. Ses hommes ne tarderont pas à nous trouver.

Moins d'un quart d'heure plus tard, une grosse Cadillac blanche s'arrêta devant Chiun et Remo, tandis qu'une Buick noire arrivait derrière eux.

— Jackpot ! murmura Remo.

Les portières des véhicules s'ouvrirent sur des costauds armés d'Uzi à canon court et d'autres armes automatiques faciles à dissimuler sous des vestons.

— Vous cherchez Zorilla ? demanda l'un d'eux.

— Les nouvelles se propagent vite, fit Remo d'un air dégagé.

— Qu'est-ce que vous lui voulez, à Zorilla ?

— Je ne le dirai qu'à Zorilla lui-même.

Des regards acérés les examinèrent minutieusement. Remo croisa les bras. Il portait un T-shirt et un pantalon moulant, il était évident qu'il ne dissimulait pas d'arme. Le Maître de Sinanju, dont les mains disparaissaient à l'intérieur des manches de son kimono, fut invité à montrer patte blanche. Il répondit par un unique mot espagnol, qui fit virer tous les hommes au cramoisi.

Des exclamations courroucées fusèrent. Chiun riposta par des phrases courtes, incisives.

Les hommes échangèrent des regards gênés. Enfin, l'un d'eux lâcha :

— Vous allez venir avec nous.

— Avec plaisir, s'empressa Remo.

On les poussa à l'arrière de la Cadillac. Un homme prit le volant, un autre s'assit à la place du passager, se retourna et braqua son Uzi sur Remo et Chiun.

— Pas de blagues, prévint-il. Sinon, tac-tac-tac.

— Courageux, de la part de quelqu'un qui est assis à la place du mort, fit Remo, souriant.

La Cadillac démarra en trombe, suivie de la Buick noire.

— Que leur avez-vous dit, Petit Père ? questionna Remo.

— Je les ai traités de fils sans mère engendrés par des pères bons à rien.

— C'est tout ? J'ai entendu pire.

— Pas eux, répondit Chiun, l'air satisfait.

## CHAPITRE 8

Leopoldo Zorilla faisait manœuvrer ses soldats dans le marais de Big Cypress. C'étaient d'excellents soldats, jeunes, forts et résolus. Il en était fier ; pourtant, ils lui rappelaient aussi qu'il n'était plus le jeune homme qu'il avait été, et cela l'attristait. Non qu'il fût vieux : il avait à peine quarante ans. Mais les privations endurées à Cuba avaient laissé des traces.

Ses hommes déchargeaient leurs armes en direction de mannequins vêtus de kaki, et dont le visage dépourvu de traits s'ornait d'une barbe fournie.

— Visez entre la barbe et le chapeau ! ordonnait-il, quand un planton arriva en courant, tout essoufflé.

— Un appel pour vous, *comandante*.

— De la part de qui ? interrogea Zorilla.

— Pepe. Il dit que deux hommes vous cherchent dans tout Miami.

— Et qui sont-ils, ces hommes ?

— Je ne sais pas, *comandante*.

— Dirigez l'exercice à ma place, lui lança Zorilla, en s'élançant vers la « caserne » – une cahute qui avait servi autrefois à faire sécher le tabac.

Il s'empara du téléphone cellulaire posé sur la table et demanda d'un ton brusque :

— Pepe ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire à propos de deux hommes ?

— Ils viennent juste de partir, *comandante*. Ils vous ont demandé, mais je n'ai rien dit.

— Qui étaient-ils ?

— Un *gringo* et un Asiatique. Ils n'étaient pas habillés comme des types du FBI ou d'autres agents du gouvernement. Et ils ont dit qu'ils allaient passer tout Miami au peigne fin jusqu'à ce qu'ils vous trouvent, *comandante*.

— Ce n'est pas la peine qu'ils se donnent tout ce mal. Fais-les amener ici.

— Est-ce bien prudent ?

— Nous sommes trop proches du jour J pour laisser l'administration nous mettre des bâtons dans les roues.

Après avoir raccroché, Zorilla déboutonna la poche arrière de son pantalon de treillis et en sortit un paquet de chewing-gums orné d'une tête de souris. Ce dessin évoqua en lui le souvenir de sa patrie. C'était pourtant une souris américaine, mais TeleRebelde, la chaîne cubaine, diffusait régulièrement ses célèbres dessins animés dans toute l'île. Sans rien payer, naturellement. L'évolution de la technologie permettait de se brancher sur les satellites, et Fidel se vantait de son habileté à pirater les programmes américains. Les avocats de la société qui produisait les aventures de la souris s'étaient arraché les cheveux pour trouver le moyen de faire payer à Castro des droits de diffusion. Mais les lois américaines de protection du copyright n'étaient pas les bienvenues dans les cours de justice cubaines et les avocats devaient se contenter d'envoyer des monceaux de lettres de mise en demeure et de récapitulatifs des intérêts cumulés, un épais dossier qui serait présenté au nouveau gouvernement dès que Cuba se serait décidé à rejoindre le monde libre. Zorilla sourit à cette évocation. Cette dette serait bientôt recouvrée, et avec les intérêts.

Pour l'heure, il rangea le paquet dans la poche de sa veste, où il serait plus accessible. Il risquait d'en avoir besoin, avec les deux fouineurs qui allaient débarquer. Puis il regarda sa montre : bientôt onze heures – l'heure de sa piquê.

Il abominait la seringue, et ce qu'elle contenait, mais c'était comme ça. Les années passées à Cuba avaient réduit son corps jadis vigoureux à cette lamentable condition.

Il noua une courroie de caoutchouc autour de son bras pour faire saillir ses veines, tout en maudissant *el Lider Maximo*, qui l'avait condamné à cette dépendance.

Les prisonniers arrivèrent un peu après minuit.

Le *comandante* Leopoldo Zorilla se porta à leur rencontre.

— Vous me cherchiez, me voici, leur déclara-t-il simplement.

Puis il les examina de plus près. Le *gringo* paraissait tout à fait ordinaire, si ce n'était l'insolite épaisseur de ses poignets. Difficile de déterminer sa nationalité ; ses traits vaguement méditerranéens étaient démentis par la pâleur de sa peau. Pepe lui avait bien dit que l'autre était asiatique, mais sans parler de son âge. Il paraissait très, très vieux. Il ne pouvait pas s'agir d'agents du gouvernement.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il aux deux hommes, qui ne semblaient pas remarquer les armes braquées sur eux.

Le *gringo* promena son regard autour de lui, et aperçut les mannequins, avec la bourre de coton s'échappant de leur tête comme de la matière cérébrale.

— Je crois que nous les avons trouvés, nos mystérieux envahisseurs, jeta-t-il à son compagnon.

— Pour une fois, répondit le vieil Asiatique, ton plan a marché.

Puis, regardant l'uniforme de Zorilla, il interrogea :

— À quelle armée appartenez-vous ?

— Je suis un soldat des Amériques ! proclama Zorilla, en se redressant fièrement.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda stupidement le *gringo*.

— C'est un Espagnol, répondit l'Asiatique. Ce sont des gens très fiers. Du temps des rois espagnols, les militaires se vantaient d'être des soldats de l'Espagne. Celui-ci est tombé de son perchoir, comme un aigle trop gras, et il n'est plus désormais qu'un soldat de ce continent bâtard.

— Tu m'insultes ? fit Zorilla.

— C'est ton uniforme qui est une insulte, rétorqua l'Asiatique d'un air méprisant.

— Qui vous a envoyé à ma recherche ?

— L'Oncle Sam, répondit le *gringo* avec une insolence étudiée.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il n'est pas content de la façon dont les choses se passent à La Havane, voilà pourquoi.

— Mais nous ne pouvions pas prévoir ce qui est arrivé ! s'écria le *comandante* Zorilla, perdant soudain tout contrôle sur lui-même. Nos éclaireurs ont débarqué à l'aube, au moment où les sentinelles sont moins vigilantes. Ils ont néanmoins été capturés, ce qui est regrettable. Nous ne savions pas que Fidel réagirait si violemment, mais c'est dans sa nature. Je vous en prie, dites à l'Oncle Sam que Ultima Hora demeure résolue à mener à bien le plan qui a été fixé.

Contrairement à ce qu'il espérait, cette information ne parut pas faire plaisir aux deux hommes, qui échangèrent des regards ahuris. Puis le *gringo* reprit :

— Vous voulez dire que c'est l'Oncle Sam qui est derrière tout ça ?



— Vous le savez bien, puisque c'est lui qui vous envoie.

— Oui, mais l'Oncle Sam qui m'envoie n'était absolument pas au courant d'un quelconque plan d'invasion de Cuba. En fait, il m'a demandé expressément de découvrir qui commandait cette opération.

— L'Oncle Sam vous a demandé ça ? s'étonna Zorilla.

— C'était peut-être un autre Oncle Sam, suggéra le *gringo*.

— Comment peut-il y avoir un autre Oncle Sam ? riposta Zorilla.

— Bonne question. Personnellement, je n'en connais qu'un, fit l'homme, en fronçant les sourcils.

— Comment vous appelez-vous ? reprit Zorilla.

— Remo.

— Ah, Remo. Un nom bien espagnol.

— Ah oui ? fit le *gringo*, surpris.

— Ça veut dire « rame », chuchota l'Asiatique.

— Ah bon ?

L'Asiatique hocha la tête avec sagacité :

— En italien aussi, d'ailleurs.

— Qui pourrait avoir l'idée de baptiser son fils « rame » ? s'enquit Remo.

— Des parents qui abandonneraient ensuite ledit fils sous une porte cochère, répondit l'Asiatique.

— Laissez mes parents en dehors de ça !

— Pourquoi pas ? Ils t'ont bien laissé en dehors de leur vie, eux !

Le *comandante* Zorilla regarda ses hommes, qui pointaient toujours leurs armes sur les deux compères. Ils haussèrent les épaules, comme pour dire : « Nous non plus, on ne comprend rien à ce qu'ils racontent, ces deux zigotos. »

La querelle entre les deux prisonniers se fit de plus en plus vive. Ils semblaient avoir complètement oublié leur entourage. Soudain, ils se mirent à parler dans une langue que Zorilla ne put identifier, et il commença à songer qu'ils n'étaient peut-être pas ce qu'ils prétendaient être. Leur comportement était tellement bizarre... C'étaient peut-être deux cinglés, après tout.

— Taisez-vous ! tempêta-t-il.

La dispute continua de plus belle.

— *Hombres ! Faites-les taire !*

Des canons de fusil s'insinuèrent entre les deux étrangers, comme pour les séparer. Ils n'en tinrent aucun compte. Les canons s'enfoncèrent alors dans leurs côtes. D'un geste si rapide qu'il ne fut même pas perceptible, les deux hommes replièrent simplement les canons des fusils vers l'arrière, sans interrompre un instant leur chamaillerie.

Les soldats de Zorilla reculèrent, tenant toujours leurs armes désormais inutilisables.

Leopoldo Zorilla changea d'avis. Ces types, malgré leur aspect bizarre et leur conduite plus bizarre encore, étaient des pros, et drôlement bien entraînés même.

Silencieusement, il fit signe à d'autres *soldados* d'intervenir. Mais eux aussi reculèrent, comme s'ils avaient fourré leurs fusils entre les pales d'un ventilateur d'une puissance inouïe. Seulement, il n'y avait pas de ventilateur. Et les deux hommes ne semblaient même pas avoir touché les armes. Ils se contentaient de se disputer en gesticulant. À aucun moment, Zorilla ne les vit ne serait-ce qu'effleurer les canons. Mais c'était pourtant la seule explication : ils se servaient de leurs mains pour parvenir à ce résultat. Ou alors, ils étaient protégés par une sorte de champ magnétique.

Après tout, cette hypothèse était peut-être moins saugrenue qu'elle en avait l'air. Intrigué, Zorilla s'approcha et avança la main vers le *gringo* prénommé Remo, comme un électricien face à un câble dont il ne sait pas s'il est sous tension.

Le choc qu'il reçut n'était pas électrique, pourtant ses doigts se mirent à picoter, et Zorilla les retira vivement.

Ses ongles noircissaient déjà, comme le jour où il avait reçu le châssis d'une fenêtre à guillotine sur la main.

— Êtes-vous blessé, *comandante* ? questionna un caporal, inquiet.

— Faites taire ces deux-là ! rugit Zorilla, qui sentait la douleur irradier de ses doigts jusqu'à son système nerveux central.

Il serra les dents si fort qu'il entendit distinctement une prémolaire se briser.

Cette fois, les soldats n'y allèrent pas de main-morte. Ils brandirent leurs crosses et s'apprêtèrent à assommer proprement les deux prisonniers, qui semblèrent enfin s'apercevoir qu'on les attaquait.

Et Zorilla put alors voir leurs mains en action. Leurs pieds aussi. Des rotules craquèrent comme des coquilles, des doigts se replièrent dans le mauvais sens, des corps volèrent dans l'air, des fusils

échappèrent à des mains soudain inertes.

En quelques secondes, l'élite de la Nouvelle Armée Cubaine mordit la poussière.

— Selon nos renseignements, l'Oncle Sam n'a rien à voir avec votre petite organisation, reprit Remo, comme si de rien n'était.

— Vos renseignements sont erronés, marmonna Zorilla entre ses dents.

Un chicot sanglant tomba de sa bouche.

— Qu'en pensez-vous, Chiun ? demanda le *gringo* à l'Asiatique.

— Tu n'as pas posé la question comme il fallait, répliqua le dénommé Chiun, qui se mit aussitôt en devoir d'exposer la bonne méthode.

Il ne dit pas un mot, mais se servit des ongles longs et recourbés de sa main droite. Il saisit Zorilla par le menton, et, sans exercer de pression visible, ni infliger de douleur supplémentaire – ce n'était vraiment pas nécessaire –, il obligea le *comandante* à s'agenouiller comme un sans-couilles de *maricón*.

— C'est toi, le chef de cette armée de va-nu-pieds ? interrogea l'Asiatique.

— Oui, reconnut Zorilla.

— Et qui est ton chef ?

— L'Oncle Sam.

— menteur !

— Je vous jure que c'est vrai ! Je suis au service de l'Oncle Sam.

— Vous êtes satisfait ? demanda celui qui s'appelait Remo.

— Peuh ! On nous a encore fait courir pour rien, siffla le vieillard.

— Pour le moment, mieux vaut tenir que courir, répliqua son acolyte.

— Que veux-tu dire par là ?

— Nous ferions mieux d'appeler Smith.

— Qui est Smith ? s'enquit le *comandante* Zorilla, juste avant que les lumières s'éteignent.

## CHAPITRE 9

Harold Smith était à deux doigts de s'endormir. La sécurité nationale dépendait de sa vigilance, et voilà qu'il se surprenait à dodeliner de la tête.

La clarté lunaire se déversait par la vitre sans tain derrière son bureau. À part le personnel médical de garde, tout le sanatorium de Folcroft dormait. Seul Smith travaillait, assis devant son terminal. Sur un angle du bureau était posé un mini-téléviseur noir et blanc ; le visage barbu du *Lider Maximo* emplissait l'écran. Smith avait réglé le volume au maximum, mais, malgré le bruit de cette voix rageuse, il avait du mal à garder les yeux ouverts.

— Cet homme ne s'arrête donc jamais ? gémit-il.

La situation demeurerait tendue. Depuis l'interception du Mig au-dessus du golfe du Mexique, le président ne lui avait donné aucun signe de vie.

Castro avait beau avoir le verbe haut, ses tirades exerçaient sur Smith un effet plutôt soporifique. Mais il n'osait pas éteindre, de crainte de manquer un important bulletin d'informations. Donc, tout en écoutant *el Lider* clamer que les Cubains étaient prêts à manger leurs chaussures et à se curer les dents avec les clous plutôt que renoncer au socialisme, Harold Smith continuait à tapoter sur son clavier, en attendant un appel de Remo et Chiun.

Le téléphone bleu sonna enfin.

— Oui, Remo, fit Smith, en ajustant ses lunettes.

— Nous avons un problème, Smitty. Nous avons trouvé Zorilla, en train d'entraîner un groupe paramilitaire dans le marais de Big Cypress...

— Bien. Vous l'avez interrogé ?

— Oui, et c'est là justement que se situe le problème. Vous feriez bien de rappeler le président.

— Pourquoi donc ?

— D'après Zorilla, c'est l'oncle Sam qui se trouve derrière tout ça. Et, comme Chiun lui a arraché les syllabes une à une, je suis sûr qu'il disait la vérité.

— Je comprends, fit Smith, dont le visage gris blêmit soudain.

— Alors, que faisons-nous ? reprit Remo. Nous restons hors jeu jusqu'à ce que vous ayez tiré ça au clair ?

— Un instant, Remo, répondit Smith, en se tournant vers son clavier.

Tout en pianotant, il continua à parler dans le combiné coincé entre sa mâchoire et son épaule.

— S'il existe vraiment un plan américain d'invasion de Cuba, il a forcément été conçu par la CIA. Je suis en train de me connecter à leur réseau informatique, murmura-t-il.

Au bout d'un moment, il fit à nouveau pivoter son fauteuil au cuir fatigué.

— Remo, annonça-t-il en pinçant les lèvres, il ne s'agit pas d'une opération de la CIA. Il n'y a dans leurs fichiers aucun scénario qui corresponde à cette description.

— Mais pourquoi un plan secret serait-il sur ordinateur ? demanda Remo, avec un certain bon sens.

— Tout est sur ordinateur, de nos jours.

— Alors, il faut chercher ailleurs. Le président n'est-il pas très proche de la communauté cubaine, par l'intermédiaire de son fils ?

— Remo, fit remarquer Smith, c'est le président lui-même qui a suggéré ces recherches.

— Peut-être seulement pour se couvrir, insinua Remo.

— Le président ne vous aurait pas lancé aux trousses de ces hommes s'il voulait les voir réussir, affirma Smith. Je vous ai expliqué la situation. Cuba est intouchable. Écoutez, accordez-moi cinq minutes, ajouta-t-il avant de raccrocher.

Smith s'éclaircit la gorge et décrocha le téléphone rouge.

— Des progrès, Smith ? fit la voix assourdie du président.

— De légers progrès, oui. Nous avons localisé celui qui a dirigé l'opération. Un transfuge cubain. Mais il soutient qu'il est appuyé par Washington.

— C'est insensé ! À moins... à moins que ce ne soit encore un coup de la CIA.

— Impossible, monsieur le Président. Leurs dossiers informatiques ne contiennent aucune trace d'un tel projet.

— Vous avez accès aux fichiers de la CIA ? s'étonna le président.

— Ça fait partie de ma mission, monsieur le Président.

— Vous y aviez déjà accès lorsque j'étais à la tête du service ?  
reprit le président d'une voix inquiète.

— C'est une hypothèse plausible, répondit Smith d'une voix neutre. Mais nous ferions mieux de nous occuper du problème actuel.

— Bien sûr. De toute évidence, ce transfuge cubain ment comme il respire.

— Impossible. Il a été soumis à des méthodes d'interrogatoire fiables à cent pour cent.

— Et il a impliqué Washington ?

— Plus précisément l'Oncle Sam.

— Ça pourrait être n'importe qui, depuis un sénateur traître à son pays jusqu'à...

— Jusqu'à un personnage haut placé prétendant agir avec la caution présidentielle, termina Smith.

— Bien vu. Mais qui ?

— Monsieur le Président, je dois vous poser une question au nom de la sécurité nationale. Votre fils est très actif dans la communauté cubaine de Miami. Pouvez-vous répondre de ses récentes activités ?

— Certainement ! rétorqua le président d'un ton indigné.

— Si vous en êtes sûr, cela me suffit, déclara Smith. Toutefois, il serait préférable de l'éloigner de Floride s'il s'y trouve en ce moment.

— Pourquoi ?

— Parce que je vais ordonner à mon agent de liquider toutes les personnes liées à cette affaire.

— Je ne veux pas le savoir.

— Contactez votre fils, monsieur le Président. Je vais mettre un point final aux agissements d'Ultima Hora.

Smith raccrocha et regarda où en était le discours de Castro. Il se trouvait dans la phase « L'histoire me donnera raison », ce qui signifiait qu'il n'y en avait plus que pour une petite heure.

Le téléphone bleu sonna et Smith porta le combiné à son oreille.

— Remo, je veux que Chiun et vous neutralisiez définitivement Ultima Hora.

— Cela signifie-t-il ce que je crois avoir compris ? interrogea Remo.

— Oui.

— Et Zorilla ?

— Veillez à ce qu'il se réveille au milieu des morts. Puis filez-le.

— Vous pensez qu'il nous mènera à son chef ?

— Espérons-le. Sinon, Fidel Castro risque de remplacer les Simpson dans les programmes télévisés.

## CHAPITRE 10

Remo sortit de la cabine téléphonique de la station-service, ses traits trahissant la plus totale incertitude.

— Quelque chose te préoccupe, dit le Maître de Sinanju.

— Smith m'a ordonné de liquider Ultima Hora, répondit Remo en s'installant au volant.

— Et après ? Ce sont des ennemis de l'empereur. Leurs jours sont comptés, c'est naturel.

— Non, répliqua Remo en démarrant. Ce sont des patriotes cubains. Tout ce qu'ils veulent, c'est reconquérir leur pays. Rien de mal à cela. Nous sommes du même bord.

— Ce sont des pions, lui renvoya froidement Chiun. Comme toi.

— Peut-être. Mais je croyais que ce genre d'absurdités avait pris fin avec la guerre froide.

— Si tu veux, je me charge de la besogne. Mais tu devras dire à Smith que tu as expédié toi-même quelques-uns de ces hommes.

— Et pourquoi ça ?

— Parce que les négociations en cours te concernent également. Tu dois donner des preuves de ta valeur.

— Je ne m'en suis pas trop mal sorti, jusqu'à maintenant, grommela Remo.

— Oui, pour un Blanc orphelin.

— Arrêtez un peu. Et, pendant que nous y sommes, si vous me disiez quelle est au juste la couleuvre que Smith n'arrive pas à avaler ?

— Que veux-tu dire par là ?

— Ce qui bloque les négociations. Ça doit être un obstacle de taille, j'imagine.

— Si tu veux le savoir, j'ai demandé une demeure que j'estime à la hauteur de notre rang, dans ce pays horrible.

— Ah oui ?

— Une demeure pourvue de tours, de remparts, de créneaux et toutes sortes d'ornements qui soient dignes de nous.



— Ça ressemble plutôt au château de Dracula, fit Remo en se rembrunissant. Et où se trouve cette merveille ?

— C'est une surprise.

Ils continuèrent à rouler dans un silence crispé, que le Maître de Sinanju finit par rompre :

— Que penses-tu de cette province ? questionna-t-il.

— La Floride ? Eh bien, il y fait horriblement chaud et humide quand il ne fait pas froid et humide, les cafards y sont quasiment indestructibles, bien que moins redoutables que les alligators et les serpents, et il y a aussi les ouragans.

— Tu préfères les climats nordiques ?

— Tant que l'on reste au sud du pôle Nord, répondit Remo.

— Ma Corée natale n'est pas aussi chaude que cette région. Mais on peut s'habituer à la chaleur, si l'on vit dans une demeure où il fait frais.

— Les châteaux ne sont pas frais, ils sont froids.

— Mon château à moi sera frais, fit Chiun d'un air hautain.

Ils se trouvaient à nouveau dans les marais. La route se terminait là et ils descendirent de voiture. Dans son kimono noir, Chiun ressemblait à une chauve-souris glissant silencieusement dans les ténèbres. Remo, également vêtu de noir, se déplaçait avec aisance entre les cyprès, évitant la boue visqueuse. Même quand ils marchaient dans l'eau, ils ne produisaient aucun bruit qui eût pu trahir leur présence.

Un énorme alligator se présenta sur leur chemin, pareil à un tronc flottant. Le Maître de Sinanju marcha tout bonnement sur son dos écaillé et, au passage, lui enfonça son talon dans le crâne. Remo bondit à son tour sur le dos du reptile moribond et en redescendit avant qu'il n'ait coulé.

Le camp d'Ultima Hora se trouvait en terrain sec, sur une hauteur entourée par des sentinelles postées dans l'eau stagnante, de l'eau jusqu'aux chevilles.

Le Maître de Sinanju se faufila vers l'un des hommes et lui rompit le cou d'une manchette à la base du crâne. Remo attrapa le corps et lui maintint la tête sous l'eau jusqu'à ce que les bulles d'air aient cessé de crever la surface.

Ils poursuivirent leur route, sans rencontrer d'autres obstacles.

La première fois qu'ils étaient arrivés au camp, les gardes s'étaient regroupés pour les escorter. Cette fois, ils étaient déployés en cercle autour du camp, selon une tactique défensive bien connue, et que les Maîtres de Sinanju avaient appris depuis longtemps à déjouer.

— Fais le tour, commanda Chiun.

Remo hocha la tête en silence et se dirigea vers le nord ; Chiun s'éloigna vers le sud.

Chacun de son côté, ils terrassèrent tous les gardes qu'ils trouvèrent sur leur chemin. Aucun coup de feu ne fut tiré. Ils se rejoignirent à la fin de leur parcours ; en tout, cela leur avait pris trois minutes.

Ils pénétrèrent silencieusement à l'intérieur du camp proprement dit, tous leurs sens en alerte. Les seuls signes de vie semblaient provenir de l'ancien séchoir à tabac qui servait de quartier général à Zorilla.

— J'y vais, dit Chiun. Toi, tu montes la garde.

— Non, déclara Remo, le visage de pierre.

— Il faut le faire, reprit Chiun d'une voix froide.

— Nous le ferons à deux, répondit Remo.

Le Maître de Sinanju opina en silence. Ils commençaient à avancer quand, soudain, *le pop-pop-pop* d'une arme automatique déchira l'air calme de la nuit, provenant de l'intérieur de la cabane.

Des trous aux bords déchiquetés apparurent dans les murs de bois grossier, tandis que les deux Maîtres de Sinanju s'aplatissaient au sol.

— Il y a un petit problème, on dirait, souffla Remo.

Les balles sifflaient au-dessus de leur tête, une stridulation continue ponctuée du craquement des branches de cyprès coupées net. Puis, tout aussi brusquement, le silence retomba.

Au bout de quelques secondes, la porte de la cahute s'ouvrit à la volée. Environné d'un nuage de fumée, un homme surgit ; de son corps émanait l'odeur métallique que connaissent bien l'assassin et le soldat. Celle du sang. L'homme s'immobilisa sur le seuil et rechargea son arme. Remo et Chiun contemplèrent son visage qui semblait sculpté dans une roche brune. Les ombres qui y jouaient empêchaient de l'identifier.

— Est-il idiot au point de croire que nous allons nous montrer ? murmura Chiun.

— Je ne crois pas qu'il sache que nous sommes là, souffla Remo.

Après un court instant, Chiun hocha la tête pour approuver, et ils continuèrent à attendre.

Enfin, l'homme en tenue camouflée bougea. Il descendit les marches, comme à contrecœur, et s'éloigna de la cabane, vers le marécage. Le clair de lune éclaira alors ses traits.

Le *comandante* Leopoldo Zorilla. Ses yeux étaient durs, mais comme embués de tristesse. Dès qu'il fut passé, Remo et Chiun se relevèrent et le suivirent, ombres jumelles dans l'obscurité.

Zorillo buta sur un premier cadavre de sentinelle et murmura quelque chose. Puis il se remit en marche, scrutant l'ombre.

Quand il eut trouvé tous les corps, il ralentit l'allure et progressa en opérant régulièrement un tour complet sur lui-même, l'arme au poing.

Ils le suivirent jusqu'à ce qui ressemblait à une étendue d'eau profonde. Pourtant, quand Zorilla s'y engagea, ses brodequins militaires s'enfoncèrent à peine dans l'eau. Remo et Chiun s'arrêtèrent sur la berge. Remo plongea une main dans l'eau croupissante. À deux centimètres sous la surface, il sentit sous ses doigts du bois visqueux.

— Une passerelle, chuchota-t-il.

Le Maître de Sinanju hocha la tête. Sans échanger un mot, ils se glissèrent dans l'eau et nagèrent sous la surface, aussi silencieusement que des lamantins.

Leurs yeux s'adaptèrent à l'obscurité et ils se servirent de leur ouïe pour suivre leur proie, dont les pas faisaient crisser la passerelle.

Quand l'eau devint moins profonde, ils restèrent immergés, ne relâchant qu'une seule bulle d'air à la fois, soit trois par minute, pour ne pas révéler leur position.

Le crissement s'arrêta, et ils refirent surface.

Ils virent une silhouette solitaire disparaître entre les bouquets de cyprès, et, peu après, le bruit d'un moteur de voiture troubla le silence nocturne. Des phares balayèrent l'obscurité.

— Allons-y, dit Remo.

Quand ils atteignirent la route, les feux arrière de la voiture disparaissaient déjà. D'autres véhicules étaient garés au même endroit. Remo en choisit un et croisa les fils de contact, avec une science glanée dans les rues de Newark, il y avait longtemps de cela ; bientôt, ils suivaient la voiture de Zorilla à distance, tous feux éteints.

Remo rompit le silence qui s'était installé entre eux.

— Je vous parie tout ce que vous voudrez que Zorilla a liquidé lui-

même les membres d'Ultima Hora. Il a dû se réveiller, et appeler quelqu'un. Ce quelqu'un devait savoir que nous étions sur la piste et a ordonné de faire disparaître toute trace de l'organisation.

— Ce quelqu'un est un sage.

— Je continue à subodorer un coup de la CIA, s'entêta Remo. Ces gars étaient des patriotes, et je me fiche de tout ce qu'on peut dire. Je veux trouver celui qui a ordonné ce massacre, même s'il est de notre côté.

— Méfie-toi de ce que tu espères.

— Pourquoi ?

— Parce que tu risques de l'obtenir, dit Chiun, en tournant vers lui son visage ridé, où se lisait la sagesse des ans.

## CHAPITRE 11

Le *comandante* Leopoldo Zorilla roulait vers le nord, le visage dénué de toute expression. C'était un homme, et un Cubain, par-dessus le marché – autant dire le machisme personnifié. Et un macho ne se laissait jamais aller aux regrets, encore moins aux larmes.

Pourtant, il avait les larmes aux yeux. Il ne pouvait pas s'en empêcher. C'était un vrai soldat et un soldat obéissait aux ordres. Mais massacrer ses propres hommes ? L'espoir du Cuba post-castriste ?

C'était arrivé après qu'il fut revenu à lui.

— *Qué ?* Que s'est-il passé ? avait-il demandé.

— C'étaient ces deux hommes, le *gringo* et l'autre, avait répondu José. Nous n'avons pas pu les arrêter, *comandante mio*.

— Et pourquoi ça ?

— Nous ne pouvions plus tenir nos armes, avait expliqué Roberto, en montrant piteusement ses mains blessées.

Zorilla s'était relevé et avait examiné leurs doigts. Certains étaient cassés : les index, les doigts qui appuyaient sur la détente.

— Donnez-moi un fusil, avait-il dit.

Ils avaient réussi à trouver une arme dont le canon n'avait pas été plié.

Il avait conduit ses hommes sur le champ de tir et les avait testés l'un après l'autre. Ils n'étaient plus en état de tirer.

Ce ne fut pourtant pas faute d'essayer, car ils étaient déterminés. Mais quand le dernier d'entre eux eut échoué, ils courbèrent le dos, moroses, semblables à des taureaux castrés. Certains essuyèrent furtivement des larmes de honte.

— Qu'allons-nous faire ? avait demandé l'un d'eux.

— Je dois contacter l'Oncle Sam, avait répondu Zorilla.

Une fois seul dans le séchoir à tabac, il avait composé le numéro gravé une fois pour toutes dans sa mémoire.

— Zorilla au rapport.

— Je vous écoute, avait fait une voix au suave accent sudiste.

— Ultima Hora n'est plus opérationnelle.

— Veuillez répéter.

— Ultima Hora a été réduite à l'impuissance par deux agents.

— Les agents de qui ?

— Ils prétendaient être des envoyés de l'Oncle Sam.

— Décrivez-les.

Zorilla s'était exécuté, de manière à la fois concise et précise.

— Un instant, avait dit la voix suave.

Son interlocuteur était revenu au bout de quelques minutes.

— L'Oncle Sam n'a envoyé aucun agent. Je répète, les deux hommes que vous décrivez sont des ennemis inconnus.

— Le plan doit être abandonné jusqu'à ce que mes hommes soient rétablis.

— Négatif. Le plan ne peut pas être ajourné. L'incident du Mig a accéléré les choses.

— Mais que dois-je faire ?

— Nous avons prévu des hommes en surnombre. Vous devez mettre en place et entraîner un nouveau commando.

— Que vais-je dire à mes hommes ? Ils ne vivent que pour ça.

— Nous devons considérer le camp d'entraînement comme définitivement compromis. Regagnez le quartier général pour le débriefing.

— Mais mes hommes...

— Ils doivent être réformés.

C'était le code convenu au départ. Zorilla avait accepté la clause de la « réforme », mais il n'aurait jamais cru qu'il se verrait contraint de l'appliquer.

Avec des gestes lents, il avait raccroché, rajusté son uniforme et ramassé le seul fusil encore en état de marche. Il avait appelé ses hommes, les avait fait mettre au garde-à-vous et, l'arme au creux de son bras comme pour la chasse au canard, avait commencé un discours. Un long discours, où il était question du devoir, de l'honneur, de ses sentiments envers eux. Puis le *comandante*, d'un pas traînant, avait contourné le petit groupe, levé son fusil et tiré. En quelques secondes, tout était terminé.

C'était un acte nécessaire, mais honteux. N'osant pas affronter leur regard, il leur avait tiré dans le dos.

Puis il était sorti pour abattre les sentinelles. Mais elles étaient déjà mortes, alors il avait quitté le camp.

À présent, il roulait dans la nuit froide de Floride, les lucioles s'écrasant contre son pare-brise.

Ce bruit lui rappelait celui du sable sur les vitres du bureau de sa *comandancia*, à Santiago de Cuba.

Zorilla n'était encore qu'un gamin le jour où Fidel avait pris la capitale. Mais il s'était enrôlé dans l'armée de l'air dès sa majorité. Et il s'était montré un ardent défenseur du régime, envers et contre tout. Même quand les rations alimentaires étaient devenues de plus en plus congrues. Même quand le mur de Berlin était tombé. Le soir où l'Union soviétique avait été dissoute, le *comandante* Zorilla avait arpenté fébrilement la plage. Il avait marché toute la nuit, en suçant une tige de canne à sucre, laquelle constituait la base de son alimentation, avec les rats palmistes qu'il attrapait parfois au piège. Il ne se rappelait pas s'être évanoui.

Quand il avait repris conscience, le médecin était penché sur lui.

— Ça va aller, lui avait-il dit. Mais plus de canne à sucre.

— Pourquoi ? avait questionné Zorilla.

— Vous êtes diabétique, avait répondu le docteur, en lui tendant un sachet en plastique contenant un flacon d'insuline et deux seringues jetables.

— Ne jetez pas les seringues, avait-il précisé. Désinfectez-les à l'alcool.

— L'alcool est introuvable, avait protesté Zorilla.

— De toute façon, l'insuline sera bientôt introuvable également, avait répliqué le médecin, en haussant les épaules.

— Mais alors, je vais mourir ?

— Nous mourrons tous, fiston, avait répondu le vieux praticien. Certains plus tôt que d'autres.

Le lendemain, étendu sur sa couchette, Zorilla écouta Radio Marti.

« On annonce ce soir que les rations de viande seront désormais réduites à une par mois. Le président Fidel Castro a décrété que les Cubains se nourriront de canne à sucre plutôt que de la vendre à la CEI à des prix ridicules. »

Le *comandante* Zorilla avait alors fait ses bagages, n'emportant que l'essentiel : quelques dollars américains et sa provision d'insuline. Il avait volé un radeau pneumatique de fabrication soviétique dans la réserve et l'avait gonflé sur la plage. Puis il l'avait mis à l'eau et s'était

laissé dériver dans la nuit, rêvant à sa vie future à Miami.

Il connaissait beaucoup de secrets militaires. Tous les points faibles de Cuba. Il révélerait tout, et livrerait le Cuba de Castro à ses libérateurs. Ce serait une bien douce vengeance.

Quand le soleil s'était levé sur la mer trop bleue, Zorilla avait été étonné de constater qu'il n'était pas seul. Des radeaux flottaient tout autour de lui – pour la plupart bricolés avec des chambres à air et des branches de palétuviers. Les *balselaros*, comme on les appelait, saluèrent l'apparition de l'astre par un silence respectueux ; ils savaient que, lorsqu'il se coucherait à nouveau, ils seraient libres – ou morts.

Vers midi, un paquebot de croisière apparut à l'horizon, blanc et somptueux comme un palace flottant. Ceux qui en avaient la force se redressèrent et agitèrent leurs chapeaux de paille. L'immense vaisseau mit le cap sur eux et, comme s'il s'agissait d'une chose courante, on abaissa des échelles d'embarquement pour les faire monter à bord.

Leopoldo Zorilla se présenta au capitaine.

— Je suis l'ex-commandant Leopoldo Zorilla, de l'armée de l'air cubaine, dit-il d'une voix étranglée.

— Bien, bien, répondit distraitemment l'officier. Bienvenue à bord. Nous accosterons dans une heure. Les services d'immigration s'occuperont de vous.

— Mais je suis un transfuge. Je connais beaucoup de secrets militaires...

— Je ne suis qu'un capitaine de marine marchande. Vous verrez ça avec les types de l'immigration. Et maintenant, si vous voulez bien m'excuser...

Zorilla fut poussé dans une cale avec les autres, comme du bétail humain. Mais on leur servit de la bonne nourriture et il mangea gloutonnement.

Une fois à terre, ils furent pris en charge par les fonctionnaires du service d'immigration. Quand l'un d'eux lui tendit des formulaires, Zorilla se mit au garde-à-vous et salua.

— Je suis l'ex-commandant Leopoldo Zorilla, de l'armée de l'air cubaine, et je demande l'asile politique.

— Bon, remplissez ce questionnaire.

— Je détiens d'importants secrets militaires.

— En trois exemplaires, s'il vous plaît. Puis remettez-le à cet homme en blanc, là-bas.



— Mais...

Le fonctionnaire poursuivit son chemin. Accablé, Zorilla remplit le formulaire. En trois exemplaires.

Avec les autres, il fut emmené au centre de détention de Krome Avenue. Là, on leur distribua des salopettes bleues et d'autres paperasses à remplir.

Pendant deux mois, Leopoldo Zorilla répéta son histoire à qui voulut bien l'écouter, dans l'espoir d'être enfin conduit devant un fonctionnaire de haut rang, qui le traiterait avec les égards qu'il méritait. Mais au lieu de cela, après les deux mois de détention réglementaires, lui et ses compagnons furent convoqués dans une pièce où on leur remit des cartes vertes.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-il.

— Une carte de séjour. Ça vous permettra de trouver du travail.

— Je ne veux pas travailler. Je veux dévoiler les secrets de la machine militaire cubaine, protesta Zorilla.

— Ça ne nous intéresse pas.

— Mais on m'avait parlé d'énormes sommes reçues par des pilotes qui avaient atterri ici avec leur Mig...

— Vous avez un Mig sur vous ?

— Non... reconnut Zorilla.

— Prenez vos vêtements et montez dans l'un des fourgons.

Découragé, Zorilla avait obéi. Ces hommes ne valaient pas mieux que les fonctionnaires de La Havane, qui refusaient même de changer une ampoule électrique sous prétexte que cela n'entraînait pas dans leurs attributions.

Il avait fait du stop jusqu'à Washington et tenté d'intéresser successivement à son cas la CIA, le FBI et le Pentagone. Il fut éjecté de partout, sauf du Pentagone, où on lui proposa une place de portier à 5 dollars de l'heure.

Déprimé, il avait regagné la Floride et trouvé du travail dans un restaurant. Son orgueil en avait souffert, mais ses compatriotes lui répétaient qu'ici tout était possible et que la chance finirait bien par lui sourire. Et un jour, la chance s'était enfin présentée, sous les traits d'un homme appelé Drake.

— J'ai cru comprendre que vous connaissiez certaines choses sur la défense cubaine, lui avait-il murmuré d'une voix suave à l'accent du Sud.

— C'est vrai. En quoi cela vous intéresse-t-il ?

— Le Directeur aimerait vous parler.

Et tout s'était passé comme ses compatriotes le lui avaient prédit. Zorilla avait posé son plateau de serveur et était redevenu un meneur d'hommes. Un soldat des Amériques.

Il y avait un an de cela. Aujourd'hui, ce rêve s'était brisé.

La dernière larme séchée sur son visage, le *comandante* se jura de faire payer l'unique responsable : Fidel Castro.

Il poursuivrait sa mission.

Il appuya sur l'accélérateur. Il laissait derrière lui sa honte, dans les flaques de sang en train de coaguler. Et roulait à tombeau ouvert vers un avenir glorieux.

Le capitaine Ernest Maus introduisit son passe magnétique dans la fente et pénétra dans le P.C. qu'emplissait le bourdonnement des ordinateurs. Il commença aussitôt à transpirer ; la chaleur qui régnait dans la pièce devait approcher les 35 °C. Il s'arrêta près d'un vieil homme courbé sur un terminal. À l'aide d'une souris, le vieillard dessinait un renard sur l'écran.

— Monsieur le Directeur ?

— Qu'y a-t-il, Maus ? questionna le Directeur d'une voix glaciale.

— Le D<sup>r</sup> Revuelta a appelé le numéro à n'utiliser qu'en cas d'urgence et il a laissé un message incompréhensible. Nous autorisez-vous à le contacter directement ?

Le Directeur donna à son renard le visage de Marilyn Monroe, puis ajouta des seins énormes et une abondante toison pubienne.

— Pourquoi fait-il si froid ici ? demanda-t-il, en faisant cliquer la souris.

La renarde se mit à tourner en ondulant des hanches.

— Le chauffage est réglé au maximum, remarqua Maus.

— Ces foutus docteurs ! Pas d'effets secondaires, qu'ils disaient. Si c'était vrai, pourquoi serais-je constamment gelé ?

— Je vais demander qu'on augmente la température, monsieur le Directeur. Et pour Revuelta ?

— Voyez quel est son problème. Cet imbécile a sans doute eu peur de son ombre.

Le Directeur amplifia encore le postérieur généreux de la renarde

et émit un gloussement appréciateur.

— Décidément, j'adore ce bidule, dit-il comme le capitaine Maus quittait la pièce, sa veste d'uniforme trempée de sueur.

## CHAPITRE 12

Suivant toujours la voiture de Zorilla, Remo et Chiun roulaient dans la nuit de Floride. Pour rompre le silence pesant, Remo alluma la radio.

« ... en Floride, les bases militaires et les services gouvernementaux sont en état d'alerte maximum, à la suite du piratage des programmes télévisés par les Cubains. Le Pentagone observe un mutisme inhabituel, mais on nous confirme de source sûre que l'on envisage une action de représailles contre les émetteurs des stations cubaines. »

— Bien, murmura Remo.

— Non, ce n'est pas bien.

— Pourquoi ça ?

— Parce que le tyran a besoin d'un ennemi extérieur pour opprimer, répondit Chiun.

« Dans une émission de la télévision cubaine captée à Mexico, poursuivit le présentateur des informations, Fidel Castro aurait dit aujourd'hui à son peuple : Nous les combattons sans faire de quartier, sur le plan politique et idéologique, par tous les moyens. Si les *Yanquis* viennent, ce sera un nouveau Vietnam, en pire. »

— S'il y a quelqu'un qui souhaite l'invasion, c'est bien le tyran, marmonna Chiun.

— Redites-moi ça ? fit Remo, en éteignant la radio.

— C'est très simple, Remo. Je sais ce qui se passe sur cette île sucrière. Le peuple a faim et commence à s'agiter. C'est le début de la fin ; seul un miracle peut sauver le régime, maintenant. Ou un ennemi, qui permettrait au tyran de rassembler le peuple autour de lui.

— Ça se tient. Mais ce n'est pas Castro qui a manigancé cette histoire.

— Qu'aurait-il à y perdre ?

— Je continue à croire que c'est la CIA. Ce type leur flanque la colique depuis des lustres.

— Qu'ils tirent la chasse, alors, et qu'on n'en parle plus, répliqua le Maître de Sinanju d'un ton narquois.

— Chiun ? reprit Remo.

— Oui ?

— Quand nous mettrons la main sur le type qui est derrière tout ça, je veux aussi la peau de Zorilla.

— Pourquoi ?

— Il a massacré ses propres hommes. Il mérite la mort.

— Si tous tes vœux se réalisent, mon fils, répondit Chiun à voix basse, nous aurons une nuit très occupée.

Un peu avant Tampa, la voiture qu'ils suivaient obliqua vers l'est. À aucun moment, Zorilla n'avait semblé se douter qu'il était suivi. Le paysage changea d'aspect. Ils commencèrent à voir des fermes d'élevage et de nombreux lacs. Les panneaux se mirent à annoncer : Lakeland, Winter Haven, Kissimmee, Furioso.

À la vue de ce dernier nom, le Maître de Sinanju se redressa brusquement sur son siège et glapit :

— Regarde, Remo, nous approchons de Furioso.

— Ça nous fait une belle jambe, grommela Remo.

— Nous n'avons pas le temps de nous arrêter ?

— Chiun, c'est hors de question ; nous sommes en mission.

— À présent, je sais, déclara Chiun d'une voix désolée.

— Vous savez quoi ?

— Que je suis entouré d'ingrats.

— Nous verrons ça au retour, peut-être, soupira Remo.

Le silence s'installa à nouveau.

À quelques kilomètres des abords de Furioso, les feux de la voiture devant eux décreurent, flamboyèrent, puis s'éteignirent complètement.

— Bon sang ! s'écria Remo.

— Je la vois, fit Chiun en pointant le doigt. Suis-la.

Remo sortit de la route et s'engagea sur une piste sablonneuse, bordée de vieux panneaux d'affichage vantant les parcs d'attractions locaux. Ils la suivirent pendant plus d'un kilomètre. Devant eux, d'étranges formes en dents de scie se profilaient sur l'horizon nocturne.

La piste se terminait brutalement au bord d'une mare bordée de buissons. Remo freina juste à temps pour empêcher les roues avant de

s'enfoncer dans l'eau.

— Nom d'un chien, où Zorilla a-t-il bien pu passer ? ronchonna-t-il.

Ils sortirent, ombres indistinctes dans une ombre plus épaisse encore.

— Vous voyez quelque chose, Petit Père ?

— Non, répondit Chiun d'une voix grêle.

Remo chercha des traces. En vain. Même leur propre voiture n'avait laissé aucune empreinte dans le sable.

— Bon, fit-il en se redressant. Nous savons que Zorilla ne conduisait pas un sous-marin.

Levant la tête, il ajouta :

— Et je ne vois rien dans les airs non plus.

— Viens, commanda Chiun, repartant à pied dans la direction d'où ils étaient venus.

— Qu'est-ce que vous voulez voir ?

— Je ne veux rien voir. Je veux sentir.

Remo se concentra sur son odorat. L'air était relativement pur, malgré la proximité de la grande ville de Furioso.

— Je ne sens rien, se plaignit-il.

— Ça va venir.

Effectivement, au bout de quatre cents mètres environ, Remo détecta les gaz d'échappement du véhicule de Zorilla. Ils émanaient de quelque part sur la gauche et, d'ailleurs, Remo repéra très vite les herbes écrasées sur le côté de la route artificielle, indiquant que Zorilla avait quitté la piste à cet endroit.

— Nous l'avons manqué, dans le noir, dit-il.

Ils s'enfoncèrent dans la végétation. L'oxyde de carbone, inodore pour la plupart des narines, emplissait les leurs d'une puanteur intolérable.

Au flanc d'une butte, ils trouvèrent ce qu'ils cherchaient : un bunker en béton, presque enfoui dans la terre et dissimulé par les buissons. La porte en acier était peinte en marron et vert, pour se fondre avec l'environnement.

— On dirait un abri militaire, murmura Remo.

— Nous avons découvert le repaire des conspirateurs, acquiesça Chiun.

— Il ne nous reste plus qu'à y entrer.

*Il ne nous reste plus qu'à y entrer*, fit la voix dans le haut-parleur.

— Monsieur le Directeur, des intrus ont été repérés.

Le directeur releva la tête de son moniteur, sur lequel il avait tracé trois cercles tangents. Il était en train de commander à cet ordinateur remarquablement sophistiqué de « dessiner » une paire d'yeux dans le cercle du bas, quand on le prévint.

Il pivota sur son siège pour contempler l'écran de surveillance, maudissant le bandeau qui limitait sa vision et ce crétin de jeune médecin qui aurait pu sauver son œil – s'il avait eu le cran de ne pas démordre de sa position.

Il vit deux hommes avancer, sur l'image transmise par le scanner à infrarouge.

— Qui diable sont-ils ? questionna-t-il d'une voix enrouée.

— Des inconnus, monsieur le Directeur.

— Le petit vieux a l'air tout droit sorti d'une bande dessinée, fit le Directeur.

Il décrocha le téléphone posé près de lui :

— Appelez-moi Drake, ordonna-t-il sèchement.

— Tout de suite, monsieur.

— Vous m'avez demandé, monsieur ? fit une voix circonspecte dans le combiné.

— Ils sont deux, en train de renifler la porte de derrière comme des chiens devant une borne d'incendie.

— Je me connecte au système de surveillance... Monsieur le Directeur, ils correspondent à la description que Zorilla a faite de ses agresseurs.

— Cet abruti a dû être filé sans s'en apercevoir. Où est-il à présent ?

— Je l'attends dans mon bureau pour le débriefer et lui transmettre de nouvelles instructions.

— Réformez-le.

— Bien, monsieur le Directeur. Et les intrus ?

— Je vais les laisser entrer.

— Monsieur le Directeur ?

— Eh bien, nous ne pouvons pas les laisser repartir et aller prévenir la CIA ou la DGI cubaine, non ? Occupez-vous de Zorilla. Il est à votre niveau. Moi, je me charge de ces deux-là.

Le Directeur raccrocha brutalement et se tourna vers un homme en uniforme posté devant l'entrée.

— Toi, le larbin. Ouvre la porte à ces curieux. Et fais-les passer à l'interrogatoire, puis évacuer avec le reste des ordures.

— Oui, monsieur le Directeur.

Le vieillard revint à son ordinateur. Il appuya sur une touche et les yeux apparurent. Il ajouta une bouche souriante et un nez globuleux.

— Pas mal, murmura-t-il d'un ton satisfait.

Il tapota une autre touche et ajouta sa célèbre signature en bas du dessin.

— On nous observe, remarqua le Maître de Sinanju.

— Des infrarouges ? questionna Remo.

— Je perçois une irradiation de chaleur.

— Oui, ce sont bien des infrarouges, conclut Remo.

Tapis dans la végétation, ils examinaient la porte blindée.

— Vous pensez qu'ils peuvent également nous entendre ?

— Ça n'a pas d'importance, répondit Chiun.

— Je ne vois aucun moyen d'accès, à part cette porte, mais il doit bien y avoir un conduit d'aération ou un truc de ce genre.

À ce moment précis, un gémissement de servomoteurs déchira l'air, et l'énorme vantail commença à se lever.

— On dirait qu'on nous invite à entrer, fit Remo d'un air dubitatif.

Le Maître de Sinanju se redressa ; croisant les bras et enfouissant ses mains dans ses manches, il déclara :

— Alors, soyons polis, et acceptons cette invitation.

Et il avança, le visage impassible. Remo le suivit, arborant une expression nettement moins sereine.



## CHAPITRE 13

Le *comandante* Leopoldo Zorilla longea les passages souterrains, d'une propreté méticuleuse et quasi militaire.

Deux soldats vêtus d'uniformes dépourvus d'insignes arrivèrent, à bord d'un véhicule ressemblant à une voiturette pour terrain de golf et d'un bleu turquoise fort peu militaire, lui.

— Montez, s'il vous plaît. Mr. Drake va vous recevoir immédiatement.

— *Gracias*, fit Zorilla, en s'asseyant à l'arrière.

L'engin décrivit un virage impeccable et repartit dans la direction d'où il était venu.

Les tunnels formaient un véritable labyrinthe ; des tuyaux et des conduits de toutes sortes couraient le long des plafonds. C'est vraiment un lieu étonnant, se dit Zorilla, admiratif. À un endroit, la voûte semblait n'être qu'un énorme tube, produisant un bruit comparable à celui d'un gigantesque aspirateur.

— Qu'est-ce que c'est ? interrogea Zorilla.

— Le vide-ordures, répondit le conducteur. Il évacue tous les déchets vers le compacteur.

— Ah ! Très ingénieux, approuva Zorilla.

Le véhicule arriva dans un cul-de-sac et s'arrêta à quelques centimètres d'une porte coulissante en acier. Le chauffeur inséra une carte magnétique dans une fente, et la porte s'ouvrit, dévoilant une cabine d'ascenseur.

— L'ascenseur vous conduira là où vous devez aller, dit l'homme.

— Merci, fit Zorilla.

Il descendit de la voiturette et entra dans l'ascenseur. La porte se referma sur lui et la cabine s'éleva.

Le trajet fut de courte durée. Les portes coulissèrent à nouveau, et il se retrouva dans une luxueuse salle de conférences aux murs lambrissés.

— Veuillez vous asseoir, *comandante*, dit une voix sortant d'un interphone posé sur l'immense table.

Zorilla s'installa au bout de celle-ci.

— *Comandante*, j'ai contacté le Directeur. Il vous transmet ses sincères regrets pour la tragique perte que vous venez de subir.

— Merci, *señor Drake*, fit Zorilla d'une voix rauque.

— L'organisation salue votre courage et votre zèle à exécuter des tâches déplorables.

— Je suis un soldat des Amériques, répondit Zorilla avec simplicité.

— Nous le savons. Et nous savons aussi que vous ne trahiriez jamais volontairement l'organisation, comme l'a fait le D<sup>r</sup> Revuelta.

— Revuelta ?

— Nous l'avons joint par téléphone. Les deux hommes qui vous ont suivi jusqu'ici l'avaient d'abord contacté. Revuelta a révélé votre nom sous la torture.

— Qui m'ont suivi jusqu'ici ? Que voulez-vous dire ?

— Le D<sup>r</sup> Revuelta a présenté ses plus profondes excuses.

— Je les accepte. Mais pourquoi avez-vous dit que j'ai été suivi ? Personne ne m'a suivi.

— Si, les deux hommes en question.

— Je ne peux pas le croire, dit Zorilla d'une voix mordante.

Un panneau mural s'éclaira soudain. Des couloirs, semblables à ceux que Zorilla venait d'emprunter, apparurent sur l'écran géant. Le *gringo* maigre et le centenaire coréen y déambulaient, tout en inspectant une rangée de camions.

— Impossible, siffla Zorilla.

— Mais vrai, comme vous pouvez le voir.

— Que voulez-vous que je fasse ?

— Le Directeur demande votre réforme.

Zorilla tressaillit, comme sous l'effet d'un coup de fouet.

— Mais je suis prêt à poursuivre ma tâche, protesta-t-il. Je me suis entraîné en vue de diriger le débarquement.

— Notre plan prévoit des remplaçants à tous les niveaux. Nous sommes tous interchangeables, excepté le Directeur. Nous devons craindre que les deux ennemis non identifiés aient déjà fait à leurs supérieurs un rapport vous concernant et que votre identité soit désormais connue. La piste doit donc s'arrêter ici. Personne ne ressortira.

— Mais...

— *Comandante*, il y va de la réussite de notre plan, sans parler de l'avenir de votre patrie. Je vous demande de réfléchir à la situation et à vos responsabilités. Vous connaissez les ordres.

— *Sí*, fit Zorilla, en déboutonnant la poche de sa veste d'uniforme pour en extraire son paquet de chewing-gums.

Les yeux rivés à l'écran, il déchira l'étui d'un geste mécanique et ôta le papier d'aluminium entourant une des tablettes. Discipliné jusqu'au bout, il rangea l'emballage vide et la tablette restante dans sa poche, qu'il reboutonna. Puis il fourra la gomme dans sa bouche et commença à mâcher.

Il contemplait l'écran quand ses yeux roulèrent dans leurs orbites et qu'il bascula en avant.

Au bout de quelques minutes, le panneau boisé dissimulant l'ascenseur coulisssa une nouvelle fois, livrant passage à deux soldats. Ils vérifièrent qu'il était bien mort, puis se dirigèrent vers un mur nu. L'un d'eux y inséra une carte magnétique et une trappe jusque-là invisible s'ouvrit soudain. Le bruit qui en émanait évoquait celui d'un énorme aspirateur.

Le corps encore chaud du *comandante* Leopoldo Zorilla y fut introduit, les pieds devant. La trappe se referma sur sa chevelure noire et les deux soldats repartirent par l'ascenseur.

Un instant après, l'image des deux hommes sur l'écran s'éteignit, et le silence de la pièce ne fut plus troublé que par le faible bourdonnement du climatiseur.

## CHAPITRE 14

L'immense porte retomba et un verrou aussi gros qu'une ancre de marine sortit du sol de béton pour assujettir cette guillotine d'acier.

— Ça me fait penser à un centre souterrain de défense nucléaire, fit Remo, mal à l'aise.

Le Maître de Sinanju considéra l'espace qui s'étendait devant eux. C'était un parking, abritant des voitures, des camions, quelques chariots élévateurs et deux voiturettes ressemblant à celles qu'on utilise sur les terrains de golf. Certains de ces véhicules arboraient des insignes ; curieux, Remo s'approcha de l'un d'eux pour mieux l'examiner.

C'était sur un fond blanc, un symbole composé de trois disques noirs qui se touchaient : un grand en bas et deux autres en haut, plus petits, un de chaque côté.

— Ça me rappelle quelque chose, marmonna Remo, mais je n'arrive pas à le situer exactement.

— Moi aussi, j'ai déjà vu ce symbole mystérieux, fit le Maître de Sinanju en plissant les yeux. Mais je ne sais plus où. Peut-être est-ce l'emblème d'une société secrète ?

— C'est possible, dit Remo, en regardant autour de lui.

Il manœuvra la poignée de la porte arrière d'une camionnette, qui s'ouvrit sans difficulté.

— Hé, Chiun ! Venez voir !

L'intérieur du véhicule était bourré de perches recouvertes de tissu ; Remo en prit une sur le dessus de la pile. Un coin d'étoffe se déroula. Remo tira d'un coup sec et déploya un drapeau, frappé des trois disques noirs sur fond blanc.

— Un quelconque drapeau national, dit Remo.

— Je ne connais aucune nation ayant un tel drapeau, répondit Chiun, en faisant la grimace.

— C'est peut-être le drapeau du Cuba libre, suggéra Remo.

— Attention, murmura soudain Chiun. J'ai entendu quelque chose.

Remo lâcha le drapeau et se dirigea vers l'une des voiturettes au pimpant bleu turquoise.

La clé était sur le contact ; il la tourna, et le moteur électrique démarra au moment où le Maître de Sinanju sautait à bord.

Le tunnel ne comportait qu'une seule sortie et Remo y engagea donc le véhicule. Ils suivirent un long couloir qu'emplissait le vrombissement monotone des climatiseurs et autres bruits mécaniques.

— Remo, qu'est-ce qu'un dessinateur-animateur ?

— Un type qui réalise des dessins animés, répondit Remo, en remarquant une porte fermée sur laquelle on lisait : *Cantine des dessinateurs-animateurs*.

— C'est sûrement un nom de code, grommela Remo. Les militaires raffolent des jeux de mots loufoques.

Au même moment, une voiturette identique à la leur surgit d'un passage latéral et obliqua dans leur direction ; elle était conduite par un soldat en combinaison et casque blancs. Un autre soldat était assis derrière lui. On aurait dit des jumeaux se rendant à une espèce de première communion militaire.

Remo se déporta vers la gauche, pour se placer sur la trajectoire de l'autre engin, et écrasa l'accélérateur. Si le soldat voulait éviter la collision, il n'avait qu'une solution : occuper la voie libérée par Remo. Et c'est ce qu'il fit. Ainsi, lorsque les deux voiturettes se croisèrent, Chiun n'eut-il qu'à tendre le bras. Un bras osseux, qui décapita le soldat assis à l'arrière. Le chauffeur, recevant dans la nuque la tête de son compagnon et voyant dégouliner de son propre casque des litres de sang jaillissant du cou sectionné comme d'une fontaine, avait d'excellentes excuses pour perdre le contrôle de son véhicule. La voiturette fila vers le mur, s'y écrasa et se retourna, broyant sous elle les deux soldats.

— Bon travail, fit Remo, en s'engageant dans le tunnel de gauche.

— Monsieur le Directeur, nous avons un problème, dit le capitaine Maus. Ils viennent de décapiter un soldat.

Le Directeur se détourna de l'ordinateur et leva les yeux vers l'écran de contrôle, où apparurent la voiture retournée et ce qui restait des deux hommes : une bouillie palpitante.

— J'ai vu pire, fit le Directeur avec dédain, avant de retourner à son jeu. Si cette opération devait réussir, il faudrait que ces morveux apprennent à résoudre seuls ce genre de petits problèmes.

— À mon avis, il s'agit d'une base militaire, installée par des

Cubains de droite décidés à renverser Castro, expliquait Remo. Il y a sans doute une plantation d'orangers ou un truc de ce genre en surface. La couverture parfaite. Il ne nous reste plus qu'à trouver leur chef, à lui extorquer la vérité, et à contacter Smith, poursuivit-il. Smith nous dira s'il faut détruire cet endroit ou laisser ce soin aux Marines.

À intervalles réguliers, ils croisaient d'autres couloirs et entrevoyaient des soldats en uniforme blanc maniant des balais au manche immaculé.

— Celui qui dirige cet endroit doit être un maniaque de la propreté, observa Remo.

— Il n'y a rien de mal à cela.

— On pourrait penser que, connaissant notre présence ici, ils manifesteraient quelques signes d'agitation. Mais ils n'ont vraiment pas l'air de paniquer.

— La réponse à cette énigme saute aux yeux : le seigneur de ces lieux souterrains ignore qu'il a ouvert sa porte aux Maîtres de Sinanju.

Deux rangées de soldats en uniforme blanc leur barrèrent soudain la route.

— Mais il ne va pas tarder à l'apprendre, murmura Remo en stoppant le véhicule.

— Arrêtez-vous, s'il vous plaît, ordonna un des gardes.

— Trop tard, c'est déjà fait, répliqua Remo. Passez à la suite.

— Veuillez descendre.

— Nous sommes en état d'arrestation, ou seulement suspects ?

Les crans de sûreté des fusils se déverrouillèrent.

— S'il vous plaît descendez immédiatement.

— La balade est terminée, Petit Père, fit Remo en mettant pied à terre.

Le Maître de Sinanju l'imita. Ils furent aussitôt encerclés par les soldats, braquant leurs fusils sur eux.

— Les derniers qui nous ont fait ce coup-là se sont retrouvés avec les doigts en compote, prévint amicalement Remo.

— Les mains sur la tête, s'il vous plaît.

— Puisque vous le demandez si poliment, je suppose que nous ne pouvons pas refuser, n'est-ce pas, Petit Père ?

— Nous leur laisserons l'usage de leurs doigts, concéda Chiun.

Pour le moment.

Ils croisèrent leurs mains sur leur tête. Remo prit le temps d'examiner les visages l'entourant. Les soldats avaient tous un air juvénile et propre, comme des boy-scouts précocement parvenus à l'âge adulte. Ils étaient armés de colts AR-15 de fabrication américaine, que l'on pouvait acheter dans n'importe quel magasin d'articles de chasse. Pas la moindre trace d'exotisme dans leurs traits. En fait, ils avaient l'air cent pour cent américains et nourris au grain.

Remo fronça les sourcils. Décidément, ça ressemblait de plus en plus à une opération de l'armée américaine. Mais qui diable la dirigeait, et pourquoi ? Il n'y avait qu'un seul moyen d'en avoir le cœur net.

— Conduisez-nous à votre chef, dit-il sans ambages.

Le cercle se rompit et la moitié des soldats se rangèrent derrière eux, l'autre moitié les encadrant comme une garde d'honneur.

— Avancez, s'il vous plaît, demanda le capitaine.

— Pourquoi sont-ils si polis ? s'enquit Chiun.

— Aucune idée, répondit Remo, en haussant les épaules.

— Silence dans les rangs, s'il vous plaît.

— Nous n'appartenons pas à vos rangs, objecta Chiun avec mépris.

— Taisez-vous, s'il vous plaît Merci.

On les conduisit à travers un dédale de passages immaculés. Des soldats en salopette blanche essuyaient les murs pastel avec des chiffons à l'odeur ammoniacquée. D'autres époussetaient la tuyauterie avec des têtes-de-loup au manche laqué de blanc.

Remo se mit à siffloter *Siffler en travaillant*, pour rompre le silence, et le capitaine tourna brusquement la tête, une expression fugace se lisant pour la première fois sur son visage rigide.

— Quel est le problème, mon pote ? fit Remo. Tu n'approuves pas mes goûts musicaux ?

L'homme serra les lèvres et accéléra le pas.

— Ces gars sont trop parfaits pour être des soldats américains, dit Remo, après un temps de réflexion.

Cette fois, le capitaine lui ordonna sèchement de se taire.

— J'ai touché un point sensible, on dirait, reprit Remo.

Le capitaine fit volte-face, le visage crispé et presque aussi blanc que son uniforme.

— J'ai ordre d'abattre l'un de vous pour m'assurer la collaboration de l'autre.

— Vous avez oublié de dire « s'il vous plaît », répliqua Remo avec un petit sourire.

— Séparez-les ! lança le capitaine.

Le Maître de Sinanju croisa résolument ses bras grêles, en déclarant :

— Je ne bougerai pas.

Remo croisa lui aussi les bras.

— Pareil pour moi. J'en ai assez de tous ces chichis.

— Abattez le vieil homme.

Remo s'interposa entre le capitaine et le Maître de Sinanju, en murmurant :

— Vous avez oublié de demander notre permission.

— Feu... aiiiiie !

L'ordre du capitaine avait été interrompu par la soudaine sensation d'un étau se resserrant sur ses testicules. Il abaissa les yeux et vit que le grand type mince lui avait empoigné l'entrejambe d'une main. Et que le vieillard le saisissait maintenant à la gorge.

Hurlant toujours, le capitaine fut transformé d'un coup en projectile. Sans le casque protecteur, sa tête se serait simplement fracassée contre le conduit courant sur la voûte, aussi large qu'un égout collecteur. Mais le casque troua le tuyau où il demeura encastré, comme un saladier retourné rempli des restes de sa tête, que l'impact avait réduite en purée.

Les autres soldats regardèrent tour à tour les bottes blanches de leur supérieur, qui se balançaient à hauteur de leurs yeux, puis le type mince aux poignets épais, avant de se remémorer le dernier ordre de leur capitaine.

Ils pointèrent leurs fusils sur le vieil Asiatique et appuyèrent sur la détente.

Courbé en deux, Remo se glissa au milieu des soldats et replia les canons des AR-15 vers le haut, tel un joueur de handball détournant un ballon.

Les balles jaillirent vers le plafond, criblant le conduit et le corps flasque du capitaine. Dans un rugissement soudain, la canalisation céda, et un tronçon s'abattit au sol, vomissant vieux papiers, canettes



de boissons gazeuses et emballages de pellicules photographiques, propulsés par un tourbillon violent.

Remo et Chiun s'écartèrent vivement, tandis que les soldats se retrouvaient noyés sous ce déluge.

— Bon sang, que se passe-t-il ? hurla Remo par-dessus le vacarme.

— Je l'ignore, répondit Chiun.

Les soldats essayèrent d'échapper à ce blizzard de détrit, mais ils ne furent pas assez rapides. Ils en eurent bientôt jusqu'à la taille, puis jusqu'aux épaules, et leurs casques blancs finirent par disparaître.

Quelqu'un, quelque part, avait dû appuyer sur un bouton, car brusquement le rugissement s'arrêta et tout redevint silencieux.

Intrigués, Remo et Chiun contournèrent le tas d'immondices.

— À voir le nombre de boîtes de conserve, il doit y avoir ici toute une division, fit remarquer Remo.

Quelque chose remua dans l'amas de détrit. Un bout de casque blanc apparut. De la paume de la main, le Maître de Sinanju lui administra une tape ; le casque résonna comme une cloche fêlée et cessa de bouger.

Puis les sirènes se mirent à mugir.

Remo parcourut les couloirs d'un regard inquiet.

— Oh-oh. Cette fois-ci, on a réussi à attirer vraiment leur attention.

— C'est peut-être le moment de nous échapper, mon fils, fit Chiun en désignant du menton le conduit sectionné.

— Une petite seconde.

Remo se dirigea vers une caméra espionne accrochée au mur et, du bout de l'index, il pulvérisa l'objectif.

— Inutile de laisser une piste, dit-il, avant de revenir vers le trou béant dans la canalisation.

Il prit appui des deux mains pour se hisser à l'intérieur ; le Maître de Sinanju, plus petit, fit un grand bond et disparut dans l'ouverture telle une araignée au bout de son fil.

Courbant le dos, ils suivirent le conduit, qui était sombre, mais d'une étonnante propreté, malgré sa destination ; les parois intérieures étaient couvertes de téflon.

Ils adaptèrent leur pourpre rétinien, pour compenser le manque de lumière. Un peu plus loin, ils découvrirent le corps du *comandante*

Leopoldo Zorilla, coincé dans un bassin collecteur ; là, le tuyau dessinait un angle droit et se transformait en un puits vertical.

— Je présume qu'il était trop lourd pour prendre le virage, dit Remo.

Ils examinèrent le cadavre. Il ne portait aucune blessure. Mais Remo aperçut quelque chose dans la bouche entrouverte. Il écarta les mâchoires et vit la boulette rose écrasée contre la dent de sagesse.

— Du chewing-gum, fit-il, sans y attacher plus d'importance.

Il fouilla ensuite les poches du cadavre et découvrit une tablette de chewing-gum, qu'il jeta sans même la regarder. Il trouva aussi une carte de séjour verte, et une seringue en plastique remplie de liquide. C'était tout.

— C'était sans doute un camé, fit Remo.

— Ou un adepte du chewing-gum, dit le Maître de Sinanju, en s'emparant de la seringue.

Il la renifla, puis la reposa.

— Eh bien, ils n'ont pas perdu de temps pour le rectifier, commenta Remo en se redressant. Bien fait pour lui. Massacrer ses hommes de cette manière...

Le Maître de Sinanju s'avança jusqu'à un point situé sous le conduit vertical. Son visage de vieux sage se tendit.

— Il est temps d'aller voir ce qu'il y a là-haut, déclara-t-il d'un ton ferme.

— Vous voulez que je passe devant ? proposa Remo.

— Non, répondit Chiun.

D'un coup de poing, il creusa un renforcement dans le tuyau, au niveau de sa tête ; ensuite, il leva le bras et en fit un autre, un peu plus haut. Puis, sautant si haut que le bout de son pied se logea dans le premier creux, et celui de l'autre pied dans le second, le Maître de Sinanju se fabriqua rapidement une sorte d'échelle.

Remo le suivit. À mi-hauteur, un grincement métallique se fit entendre. Une boule de bouts de métal tordus frôla sa tête.

— Qu'est-ce que c'était ? questionna-t-il.

— Une sorte d'hélice qui me gênait.

Tout près du sommet, la voix stridente de Chiun glapit brusquement :

— Remo ! Remo !

— Oui ?

— Je sais où nous sommes !

— Où ?

— Chez nous ! Nous sommes chez nous !

## CHAPITRE 15

— Monsieur le Directeur, j'ai de mauvaises nouvelles.

— Quoi encore ? répondit la voix agacée.

— Les deux ennemis sont à la surface.

Le Directeur jeta un coup d'œil à sa montre, dont le cadran s'ornait du célèbre visage souriant.

— Nous sommes à deux heures de l'ouverture. Cela devrait nous laisser le temps de les effacer de la planche à dessin.

— Quels sont vos ordres ?

— Lâchez sur eux la Meute de Loups.

— Tout de suite, monsieur le Directeur.

— Et qu'une équipe de nettoyage se tienne prête à éponger le sang. Je veux que ce soit impeccable, là-haut. Et faites augmenter le chauffage. Je gèle, moi, ici.

— Bien, monsieur le Directeur.

## CHAPITRE 16

Prudemment, Remo émergea du conduit d'évacuation. Il se retrouva dans un bunker en béton plongé dans la pénombre. L'embouchure du tuyau saillait d'une gigantesque machinerie hérissée de motocompresseurs.

— Un tube pneumatique géant, dit Remo. Une sorte d'aspirateur inversé.

Puis il s'aperçut que le Maître de Sinanju regardait par une fenêtre, avec un air de profonde satisfaction – tel un empereur contemplant son domaine. Intrigué, il s'approcha. Le Maître de Sinanju s'écarta de la fenêtre.

— Regarde, lança-t-il fièrement.

Remo obtempéra. Et, à quelque distance, il aperçut les remparts et les tours élancées d'un château. La curiosité peinte sur son visage fit place à l'incrédulité. Sa bouche s'ouvrit toute grande, ses yeux parurent sur le point de jaillir de leurs orbites. Il battit des paupières.

— Sacré nom d'un chien !

— N'est-ce pas magnifique ? questionna Chiun, radieux. C'est ici que nous allons vivre, comme je l'ai toujours souhaité, poursuivit-il en battant des mains, transporté de joie.

— Je n'en doute pas, grogna Remo, mais qu'est-ce que c'est ?

— Tu ne reconnais donc pas cet endroit ? fit Chiun en arrondissant la bouche. Toi, un enfant de cette généreuse nation ?

— Je l'ai déjà vu, c'est sûr, reconnut Remo, mais je n'arrive pas à mettre un nom dessus. Je m'attendais à trouver une plantation d'orangers.

— Viens. Peut-être ce lieu merveilleux alloué par Harold le Munificent à la Maison de Sinanju contient-il une orangerie.

— Smith vous a donné cette propriété ? questionna Remo d'une petite voix, en emboîtant le pas au Maître de Sinanju.

— C'était la condition *sine qua non* à notre accord, et il y a consenti.

Remo était tellement abasourdi qu'il ne sut que répondre. Il mit son cerveau au point mort et se laissa porter par le courant.

Chiun ouvrit la porte et ils se retrouvèrent au beau milieu d'un paysage féerique que Remo identifia aussitôt.

— Oh, mon Dieu ! s'exclama-t-il.

— Sens, Remo, fit Chiun en inspirant une grande bouffée d'air. Des fleurs d'oranger. Tu vois, ici, tous les rêves se réalisent, acheva-t-il, rayonnant.

— Mais... c'est Beasleyworld ! s'écria Remo, sidéré.

— Oui !

— Quelqu'un a construit une base militaire secrète en dessous de Beasleyworld ! reprit Remo d'une voix incrédule.

— Un inconvénient mineur auquel nous aurons vite fait de remédier, répondit Chiun.

Remo regarda autour de lui. Ils se tenaient près d'une mare artificielle. Au bout d'une longue allée de cailloux blancs, par-delà des manèges colorés, se dressait le Château du Magicien, emblème du « Village Enchanté », ainsi qu'on appelait parfois Beasleyworld, le plus grand parc d'attractions du monde.

— C'est un rêve, murmura Remo.

— Un rêve merveilleux, approuva Chiun.

— Un mauvais rêve, un cauchemar, rectifia Remo.

— Pourquoi dis-tu ça ? fit Chiun en se rembrunissant.

— Nous ne pouvons pas vivre ici ! C'est un lieu public. Des millions de gens le visitent tous les ans.

— Je leur ai laissé Beasleyland, rétorqua Chiun en haussant les épaules. Ils n'auront qu'à aller là-bas.

— Je ne peux pas croire que Smith vous ait donné cet endroit.

— Pourquoi pas ? Je le mérite – même si ce n'est pas ton cas.

— Ce n'est pas ce que je veux dire, et vous le savez très bien. Smith n'a aucun droit sur ce lieu ; il appartient à l'une des plus grandes compagnies mondiales. Et, à ce que j'ai entendu dire, leurs avocats sont de véritables piranhas.

— Et après ? lâcha Chiun, dédaigneux.

Remo tourna la tête. Le bâtiment qu'ils venaient de quitter était un centre de collecte des ordures soigneusement camouflé. Les murs extérieurs étaient couverts de visages de personnages de dessins animés ; leurs bouches étaient de grands trous ronds, et deux grandes poubelles en plastique joliment décorées étaient placées à proximité.

— Le conduit que nous avons emprunté faisait partie du système d'évacuation des déchets, réfléchit Remo à voix haute.

— Il est très efficace, convint Chiun. Je te nomme donc Seigneur Directeur de l'Hygiène Publique d'Assassinworld.

— Assassinworld ?

— L'ancien nom a besoin d'être modifié.

— Vous n'avez pas écouté ce que j'ai dit, reprit Remo d'une voix tendue. Tout ceci signifie que ces pseudo-militaires sont de mèche avec la société Beasley.

— Remo ! Quel blasphème ! protesta Chiun, en pinçant la bouche. Beasley n'était-il pas un des héros de ton enfance ?

— Bien sûr que si, mais qu'est-ce que ça vient faire là-dedans ?

— L'Oncle Sam Beasley ne ferait rien qui soit contraire aux désirs de l'Empereur Smith.

— Il n'a jamais entendu parler de Smith ; et de plus, il est mort.

— Absurde !

— Il est mort dans les années soixante, tout le monde sait ça.

— Hummph, renâcla Chiun, en reprenant sa marche. Si c'est vrai, qui conçoit ces merveilleux dessins animés portant son nom ?

— Une équipe de dessinateurs. L'Oncle Sam n'a jamais réalisé lui-même de dessin animé.

— Vil calomniateur ! Diffamateur !

Remo s'immobilisa soudain, et cligna des yeux. D'une voix faible, il répéta :

— L'Oncle Sam...

— Viens, Remo. Nous devons trouver Mongo Mouse. Je n'accepterai les clés du Village Enchanté que de ses mains. Je ne me contenterai pas d'un quelconque fonctionnaire.

— Chiun ! croassa Remo.

Le Maître de Sinanju fit volte-face, étrécissant les yeux.

— Mais qu'as-tu donc, Remo ? J'accède enfin à la récompense de toutes les épreuves qu'il m'a fallu endurer dans ton affreux pays. Les enfants de Sinanju encore à naître chanteront ce glorieux moment ; aucun Maître de Sinanju n'a jamais possédé de royaume plus magnifique que celui-ci.

— Chiun, écoutez ! Je viens de prononcer le nom « Oncle Sam ». L'Oncle Sam Beasley, le fondateur de Beasleyworld et Beasleyland ! Le

créateur de Mongo Mouse, Toc-Toc l'Écureuil et Ringard le Canard !

— Son renom est parvenu jusqu'à Sinanju, opina Chiun. Bien que ce ne soit qu'un simple artiste blanc, sa célébrité est sans égale.

— Tout le monde, depuis les hommes capturés à Cuba jusqu'à Zorilla, a juré que l'Oncle Sam était l'instigateur de cette opération, vous vous rappelez ? insista Remo.

Les yeux de Chiun se réduisirent à des fentes.

— Pas l'Oncle Sam de Washington, mais l'Oncle Sam Beasley ! L'opération a été montée par la société Beasley !

— Je ne croirai une telle chose que si je l'entends de la bouche de l'Oncle Sam lui-même, déclara Chiun d'un ton résolu. Viens, l'illustre rongeur peut attendre. Nous devons parler à l'Oncle Sam.

Viens, l'illustre rongeur

Quand Ronald Phipps évoquait son enfance, il s'apercevait que tous ses souvenirs étaient liés au monde merveilleux créé par Sam Beasley. Tous les dimanches soir, Ronald regardait l'émission de l'Oncle Sam à la télévision. Toutes les semaines, il achetait le *Journal de Mongo*. Il avait fait ses premières armes dans les albums de coloriage de Toc-Toc l'Écureuil et de Loufdingue le Loup avec des crayons de la marque Beasley. Il collectionnait tout ce qui portait la signature de Sam Beasley. Sa première visite à Beasleyworld confinait à l'expérience mystique ; il avait alors neuf ans. À onze ans, il était déjà allé d'innombrables fois à Beasleyworld et Beasleyland. Il préférait le premier : c'était plus grand, et il pouvait y aller plus souvent, car il habitait à la périphérie de Furioso.

Devenu lycéen, à l'âge où les autres garçons découvraient les bagnoles, la bière et les filles, Ron Phipps continua à passer tous ses week-ends à Beasleyworld.

Et, en sortant du lycée, il avait horrifié ses parents en leur annonçant qu'il n'irait pas à Yale, en fin de compte.

— Je veux devenir animateur d'accueil à Beasleyworld, leur avait-il déclaré fièrement.

Dès qu'il eut revêtu le costume en fausse fourrure et la grosse tête aux oreilles tombantes de Loufdingue le Loup, il sut qu'il avait trouvé sa voie. Mais il découvrit aussi qu'il était moins amusant d'accueillir que d'être accueilli.

Il y avait des règles et ceux qui les enfreignaient étaient licenciés sans préavis. On ne devait jamais paraître en public sans son costume. Ou sans sa tête postiche. On n'avait pas le droit de parler. On devait rester poli et aimable en toutes circonstances.



Une fois, un des animateurs passait à proximité du Lagon Hanté quand une fillette était tombée à l'eau. Il se débarrassa de sa tête de Toc-Toc l'Écureuil et plongea pour repêcher l'enfant qui avait déjà coulé. Il la ramena saine et sauve sur la rive et la foule des visiteurs lui fit une véritable ovation.

La direction de Beasleyworld, elle, le flanqua à la porte dans l'heure qui suivit.

Le motif était simple : en ôtant sa tête d'écureuil, l'animateur avait rompu le charme, avait fait éclater le rêve comme une bulle de savon. C'est Toc-Toc qui aurait dû sauver cette petite, et pas un homme ordinaire revêtu d'un costume en fausse fourrure.

Ronald s'était demandé comment l'Oncle Sam aurait réagi.

— Exactement de la même façon ! lui affirma le chef d'accueil. Il aurait viré cet amateur. Penses-y bien, Phipps.

Ronald Phipps y pensa. Et comme il ne pouvait imaginer sa vie hors du monde de Beasley, il fit tout pour être à la hauteur. Si on lui demandait de virer une vieille dame d'un fauteuil roulant appartenant à la société Beasley, il le faisait. Si un de ses collègues marmonnait : « On se croirait à Mouseschwitz », il le dénonçait. On était bien loin de ce que Phipps avait cru trouver à Beasleyworld, mais les ordres étaient les ordres.

Et maintenant, ça...

— Vous savez tous vous servir de ces engins, disait le chef des services de sécurité, dans les vestiaires en sous-sol où l'on entreposait les costumes.

Phipps prit le pistolet-mitrailleur qu'on lui tendait ; l'arme était munie d'un pontet démesuré, afin qu'on puisse y glisser les doigts rembourrés des costumes.

— Nous avons toujours su que les terroristes tenteraient un jour d'infiltrer Beasleyworld, symbole même de l'Amérique, poursuivit l'homme. Vous vous êtes entraînés en vue de ce jour, vous y êtes préparés. Eh bien, il est arrivé.

Engoncé dans son costume de Loufdingue le Loup, Ronald Phipps regarda autour de lui ; un spectacle troublant s'offrit à sa vue. Toc-Toc l'Écureuil brandissait une Ingram. Mère l'Oie tenait un fusil à pompe. Tout le monde était au courant de la menace potentielle que représentaient les Cubains, mais il paraissait incroyable que Beasleyworld ait été pris pour cible. Pourtant, le responsable de la sécurité disait que les terroristes cubains se trouvaient déjà à l'intérieur du parc.

— Règle numéro un : visez votre cible, et ne la manquez pas, leur rappela le chef. Règle numéro deux : essayez de ne pas endommager les attractions. Les terroristes ne sont que deux. Autant dire que ce sera un jeu d'enfant.

Remo marchait derrière Chiun, l'air accablé.

— C'est impossible, murmura-t-il pour lui-même.

— Regarde, Remo ! couina soudain Chiun. Loufdingue le Loup ! Demandons notre chemin à ce canidé hébété.

— Attendez, Chiun. J'ai l'impression qu'ici, il ne faut jamais se fier aux apparences.

— Hou-hou, le Loup ! appela Chiun.

Et, à la grande horreur de Remo, la forme gigantesque de Loufdingue le Loup mit un genou en terre et les coucha en joue avec sa mitrailleuse.

Une langue de feu s'échappa de la gueule de l'engin.

Le Maître de Sinanju fit un bond prodigieux, échappant à la rafale qui frôla l'épaule de Remo ; mais celui-ci avait déjà plongé à terre, et les balles perforèrent une « grande roue » miniature.

Le vieux Coréen retomba en plein sur le drôle de chapeau du Loup. La tête de la créature s'enfonça dans ses épaules avec un craquement sourd, et le reste de son corps s'affaissa sur les cailloux immaculés.

Chiun s'écarta du cadavre, en fronçant les sourcils.

— Manifestement, certains habitants de ce domaine n'ont pas encore été informés qu'ils sont désormais sous l'autorité de Sinanju, persifla-t-il.

Remo ôta la tête postiche, découvrant un visage banal. D'un air navré, il remit le masque en place : le type devait avoir à peine vingt ans.

— Ces gars sont censés accueillir le public, fit-il, consterné. Pourquoi portent-ils des armes automatiques ?

— Oncle Sam pourra sûrement nous l'expliquer, répondit Chiun d'une voix assurée.

— Écoutez ! s'écria Remo.

Tout autour d'eux, l'air froid du matin charriait des sons furtifs. Des battements de cœur. Des respirations contenues. Des pas étouffés.

Parmi les longues ombres dessinées par le soleil levant, ils discernèrent des silhouettes mi-animales, mi-humaines. Des yeux plats

et trop ronds semblaient les dévisager. Des pattes démesurément grosses serraient des armes diverses.

— Si on se séparait ? suggéra Remo. On parviendrait peut-être plus vite jusqu'à celui qui commande, quel qu'il soit ?

— Surtout, qu'il n'arrive aucun mal à Mongo Mouse, Remo, recommanda Chiun.

— Et si c'est lui, le chef de bande ?

— Fais-le prisonnier. Quelqu'un d'aussi célèbre que lui nous rapportera sans doute une énorme rançon.

— Pigé, répondit Remo, qui, en aucun cas, n'aurait pu faire de mal à Mongo Mouse.

Jadis, il avait été le plus fervent admirateur du rongeur aux oreilles rondes.

Chiun et lui s'éloignèrent dans des directions opposées.

## CHAPITRE 17

— Monsieur le Directeur, ils se sont séparés.

— Merde !

— Et Loufdingue le Loup a été abattu.

— Disposez de sa carcasse selon la réglementation du parc. Et brûlez sa carte de pointage. Il n'est pas venu travailler aujourd'hui.

— Bien, monsieur.

Le Directeur sortit péniblement de son fauteuil et se dirigea jusqu'au poste de surveillance.

— Libérez la place, ordonna-t-il sèchement à Maus. À partir de maintenant, c'est moi qui dirige la production.

Le Directeur s'affala dans le siège encore chaud. Ses mains se posèrent sur le clavier. Il appuya sur les touches commandant les multiples caméras, l'une après l'autre.

Ses recherches restèrent vaines. Les deux intrus auraient aussi bien pu être invisibles.

À un moment, le Directeur crut entrevoir un bout d'étoffe noire se faufilant derrière un sucre d'orge géant en polyuréthane. Quand il regarda l'image sous un angle différent, il n'y avait aucune trace du vêtement noir. Mais Toc-Toc l'Écureuil gisait sur le dos, empalé par son propre parapluie.

— Bordel ! L'Écureuil aussi s'est fait descendre.

— Je vous assure que nous surpassons ces intrus en nombre, déclara Maus.

Le Directeur continua de passer d'une caméra à l'autre, impatientement. Il découvrit Ringard le Canard, dont il était si fier, tapi au bord du Lagon Hanté, le regard vigilant.

— Nom de Dieu ! pesta-t-il soudain.

— Qu'y a-t-il, monsieur ?

— Regardez-moi cet abruti de volatile ! On voit le raccord, là, au cou. Virez-le. Mes personnages doivent être vrais, nom d'un chien !

— Tout de suite, monsieur, fit Maus, avant de lancer un ordre bref dans un micro.

C'était un des credo de l'Oncle Sam : ses personnages devaient être vrais. Il le répétait constamment. Une autre de ses phrases favorites était : « La Souris, c'est notre trésor. Protégez la Souris et vous protégez le trésor. »

Une caméra pivotante, installée près du Pavillon Tom Pouce, capta dans son champ le haut d'une tête. Une tête humaine, surmontée de cheveux bruns.

— Il y en a un près du Pavillon Tom Pouce, cria le Directeur à Maus.

Sur l'écran, deux yeux qui semblaient apporter la mort plongèrent droit dans ceux du Directeur. Puis leur propriétaire leva deux doigts en fourchette vers la caméra, et l'image disparut.

— Merde ! explosa le Directeur, en appuyant sur une autre touche.

— Monsieur le Directeur, le chef de la sécurité me signale que le canard a été abattu. Quand il est allé le voir pour le réprimander au sujet du raccord visible, le canard n'a pas répondu. Le responsable lui a ôté sa tête postiche et... il n'y avait rien en dessous, monsieur ; sa *vraie* tête avait été tranchée au ras du cou.

— Bon. Nous changeons de tactique. Je veux que tout le parc soit sur le pied de guerre. Toutes les attractions doivent être converties en dispositifs de combat. Exécution !

— À vos ordres, monsieur.

— Essayez d'attirer cette tantouse aux cheveux bruns dans le Pavillon Tom Pouce. Dans deux heures, nous ouvrirons au public ; je veux que d'ici là ces deux hommes aient été éliminés. Et retrouvez-moi cette tête qui a disparu. Imaginez qu'un de ces sales mouflets la ramasse ; nous aurions des procès à n'en plus finir.

C'était trop facile.

Remo s'était faufilé entre les positions occupées par les personnages de dessins animés. Il ne voulait pas les tuer, mais il avait été obligé d'expédier l'écureuil et le canard. Cela lui laissait un goût amer dans la bouche.

Jusqu'à présent, il avait perçu de nombreuses présences embusquées autour de lui ; d'un seul coup, elles semblèrent avoir disparu. Il se passait quelque chose. Courbant la tête, Remo se glissa jusqu'au Lagon Hanté et escalada les rochers en carton-pâte. Arrivé au sommet, il se coucha à plat ventre, et inspecta les environs.

Beasleyworld paraissait paisible dans le soleil levant. Il ne vit

aucune trace de Chiun, ce qui était plutôt bon signe.

Un gargouillis s'éleva derrière lui. Remo regarda par-dessus son épaule.

Trouant la surface du Lagon Hanté, un sous-marin violet à la proue ornée d'une défense de narval se propulsait vers lui. L'eau se mit à bouillonner – et quelque chose fusa du museau cornu.

Remo se releva d'un bond et d'un même mouvement, exécuta un lent saut périlleux arrière, qui le fit passer juste au-dessus de la torpille. Il retomba derrière le kiosque du sous-marin, et s'abrita derrière ce bouclier improvisé.

La torpille heurta les faux rochers ; il y eut une explosion assourdie et du carton-pâte vola dans toutes les directions.

Quand les échos de la déflagration se furent tus, Remo se redressa. À la place des rochers, il y avait un trou fumant.

Remo enfonça son poing dans la coque ; l'eau s'engouffra dans la brèche ainsi ouverte et le navire coula. Remo plongea avec lui. Une écoutille s'ouvrit, livrant passage à un homme-grenouille : pas un homme couvert d'une combinaison étanche, mais bel et bien d'un costume de batracien. Agitant ses pattes palmées, il nagea vers la surface.

Remo l'empoigna par la peau verte de son cou et lui maintint la tête sous l'eau jusqu'à ce que ses pattes aient cessé de s'agiter et que les dernières bulles se soient échappées de sa gueule.

Remo émergea du lagon pour se trouver nez à groin avec un Ewok gris, debout sur le rivage. Mais, depuis qu'il était sorti de l'enfance, Remo avait laissé tomber les dessins animés produits par Beasley et il ne savait pas que c'était un Ewok.

— Ne fais pas de bêtises, mon pote, se contenta-t-il de dire.

La créature ne tint pas compte de cet avertissement et baissa le canon de son pistolet-mitrailleur vers la tête ruisselante de Remo. Elle n'eut pas le temps d'en faire usage.

Remo jaillit hors de l'eau avec la souplesse et la rapidité d'un dauphin. Il s'éleva dans l'air, puis, changeant brusquement de direction, obliqua vers son agresseur. Il atterrit à la verticale sur le rivage, où il s'empara de l'arme en l'arrachant à la patte velue de son détenteur. La patte vint avec, l'index étant resté coincé dans le pontet en forme d'anneau.

— C'est encore mieux que dans les dessins animés, hein, fit Remo, en broyant le pistolet entre ses doigts d'acier.

L'Ewok détała à toutes pattes.

Remo se lança à ses troussees ; il avait décidé de le suivre jusqu'à son terrier, enfin, jusqu'à l'endroit où il vivait. Quelqu'un devait bien diriger cet asile de fous.

La créature grise se dandinait entre les palmiers en plastique, jetant de fréquents regards par-dessus son épaule. Parvenue devant le Pavillon Tom Pouce, elle se retourna une dernière fois, hésita, puis entra.

— Ça m'a tout l'air d'un piège, murmura Remo. Bon, on verra bien, conclut-il avec un haussement d'épaules.

Le Maître de Sinanju s'arrêta pour demander son chemin.

— Excusez-moi, dit-il au personnage barbu campé devant une horloge à l'ancienne mode, je cherche l'illustre Mongo Mouse.

Pas de réponse.

Le Maître de Sinanju tira l'individu par la manche et brusquement celui-ci parut s'animer. Alors seulement, Chiun l'identifia comme l'un des anciens dirigeants de cet étrange pays.

— *Va te faire foutre*, coassa Abraham Lincoln, avant de se figer à nouveau.

Vexé, le Maître de Sinanju plissa les yeux. Son ouïe perçante ne détecta aucun son organique. Il écrasa du talon les pieds de l'automate, qui s'écroula face contre terre, et s'éloigna.

Chiun parcourut des yeux les alentours. Un peu plus loin, perchée sur une petite colline, se dressait la Maison Hantée, avec ses volets de guingois. Et, derrière une fenêtre, agitant la main dans sa direction, se tenait Mongo Mouse en personne, avec ses oreilles en forme de sucettes.

— Ah, se dit Chiun. La célèbre souris va m'indiquer le chemin, car elle se montre toujours aimable et serviable.

— Monsieur le Directeur, le grand est entré dans le Pavillon Tom Pouce.

— Hein ! Vous avez vu ça ? La frousse qu'a eue ce petit Chinetoque, quand j'ai fait dire à Lincoln « *Va te faire foutre* » ?

— Monsieur le Directeur, dois-je charger le programme de substitution ?

— Quoi ? Oh, oui. Allez-y.

Il faisait sombre à l'intérieur du pavillon, mais on y voyait quand même. Des wagons décorés comme des pâtisseries attendaient sur leurs rails ; Remo les ignora et longea la voie. De chaque côté se dressaient des décors miniatures. Des ballerines. Des patineurs sur un minuscule lac gelé. Des Esquimaux. Des Tahitiens. Des Bavarois.

Et soudain, tous les petits personnages s'animent. Les ballerines explosèrent. Les patineurs s'enflammèrent. Et les Esquimaux souriants se mirent à cracher une fumée jaunâtre, empoisonnée.

Remo se mit à courir, en baissant la tête et en zigzaguant pour esquiver la pluie de projectiles meurtriers qui s'abattait sur lui de toutes parts.

Le vestibule de la Maison Hantée était plongé dans la pénombre. Des bougies électriques jetaient une faible lueur verdâtre.

Les mains rentrées dans les manches de son kimono noir, le Maître de Sinanju examina la pièce. De toute évidence, c'était l'entrée du manoir ; la porte s'était ouverte devant lui, comme sous la poussée de mains invisibles. Mais il n'y avait pas d'autres issues et le battant s'était refermé derrière lui sitôt qu'il l'avait franchi.

Il éleva la voix.

— Mongo ? Mongo Mouse ? Es-tu là ?

Les murs commencèrent à s'enfoncer dans le sol.

Le Maître de Sinanju leva les yeux. Un énorme lustre en cristal descendait vers lui ; le plafond fissuré et tapissé de toiles d'araignée se rapprochait inexorablement, tandis que le plancher s'élevait, l'emportant avec lui. Pris en sandwich entre les deux, Chiun semblait voué à une mort certaine et ignominieuse.

Il attendit, le visage impassible. Au dernier moment, le plafond se fendit longitudinalement et les deux moitiés s'écartèrent, entraînant le lustre avec elles. Le plancher hissa le Maître de Sinanju jusqu'au premier étage de la Maison Hantée.

Il se retrouva dans une salle funéraire. Autour d'un cercueil, des personnes en deuil pleuraient en silence, en se tamponnant les yeux avec des mouchoirs noirs. Toutes lui tournaient le dos.

Le Maître de Sinanju s'éclaircit la gorge, par respect pour le défunt.

— Je cherche Mongo Mouse, déclara-t-il d'un ton solennel, et je ne veux pas vous déranger dans ce moment douloureux.

Au son de sa voix, tous se retournèrent – révélant des têtes de mort et des yeux enflammés. Et leurs rires de goules résonnèrent entre les



murs tendus de noir.

Le couvercle du cercueil se souleva lentement, sous la poussée d'une main en décomposition.

— Vous êtes tous morts, siffla Chiun.

Leur rire sinistre redoubla.

— Et vous parodiez la vie. Je vais vous supprimer, tous tant que vous êtes, ô simulacres des vivants, s'écria le Maître de Sinanju.

Il s'avança, toutes griffes dehors. Ses ongles meurtriers tranchèrent des cous, crevèrent des yeux et ouvrirent des estomacs. Sans aucun résultat. Les morts-vivants étaient immatériels, il ne pouvait les atteindre.

Les yeux écarquillés, Chiun se rua hors de la pièce, claquant la lourde porte derrière lui.

La pièce où il pénétra était plongée dans l'obscurité totale. Mais, au bout d'un instant, il discerna une sorcière verte, caracolant sur le plafond noir. Vêtue de haillons et coiffée d'un chapeau pointu, elle chevauchait un balai. Le Maître de Sinanju observa ses acrobaties, intrigué. Cela dépassait son entendement. Mais même les créatures de l'autre monde peuvent commettre des erreurs. La sorcière plongea en piqué, se retrouvant ainsi à portée de sa main. Chiun se détendit, comme une vipère prête à mordre, et décocha des coups dans toutes les directions. Mais la sorcière lui passa à travers le corps, sans dommage pour lui, ni pour elle.

— Regardez-le, gloussa le Directeur. Il ne sait plus où il en est !

— Monsieur le Directeur, l'autre semble sur le point de ressortir indemne du Pavillon Tom Pouce.

— C'est impossible !

— Voyez vous-même.

Sur l'écran, se déplaçant comme dans un film muet en accéléré, apparut l'homme maigre vêtu de noir. Tout autour de lui, les pantins explosaient ou lançaient des jets de flammes, mais il évitait tous les pièges.

— Où est ce foutu ours ?

— Il se planque, répondit Maus.

— Qu'il aille là-bas tout de suite ! Et qu'il descende ce fils de pute avant qu'il ait atteint la sortie ! De mon temps, au moins, les employés faisaient leur boulot !

Le Directeur se tourna à nouveau vers l'écran. Le minuscule Asiatique scrutait la pièce obscure ; son image, transmise par la caméra à infrarouges, était un agglomérat de pixels verdâtres.

— Agile, le bougre, hein ? marmonna le Directeur, en appuyant sur une touche.

Il passa sur le programme Cycle Mortel, et ajouta :

— J'ai assez ri comme ça, avec ce petit Chinetoque.

Le sol tout entier se déroba sous les pieds du Maître de Sinanju. Il n'y avait rien à quoi il pût se retenir et il n'avait pas le temps de réfléchir ; aussi fit-il ce que son corps aguerri lui disait de faire : il se laissa aller.

Les membres détendus, il atterrit en souplesse six mètres plus bas, dans une salle aux parois de pierre brute. Au-dessus de lui, le plancher se referma avec un bruit sec et, dans l'obscurité soudaine, des catadioptres jaune orangé s'allumèrent en haut des murs, illuminant les grilles d'égout situées au niveau de ses chevilles. Elles se mirent à vomir des flots d'eau froide et le sol fut bientôt submergé.

Le Maître de Sinanju observait la montée des eaux, d'un œil indifférent. Ce n'était que de l'eau. Si elle remplissait toute la salle, il se laisserait flotter jusqu'au plafond, dont la trappe céderait devant sa terrifiante habileté.

Il attendit donc.

— Mais regardez-le ! Il est complètement dépourvu de nerfs, ma parole ! gémit le Directeur.

— Peut-être est-il paralysé par la peur, monsieur.

— Eh bien, je vais le dégourdir. Lâchons les serpents.

Les mocassins – des serpents aquatiques extrêmement venimeux – s'insinuèrent à travers les grilles et se tordirent furieusement dans l'eau, dressant leur tête triangulaire pour tenter de se repérer dans cet environnement inhabituel. Quand ils aperçurent les jupes flottantes du Maître de Sinanju et ses jambes nues, ils filèrent vers lui.

Chiun avait à présent de l'eau jusqu'à la taille. D'un regard détaché, il observait la progression des reptiles rayés de brun. Puis il se mit à piétiner sur place, les mains toujours dissimulées dans les manches de son kimono. Il n'avait pas besoin de ses mains pour repousser de simples serpents.

— Voilà que ce nabot danse la gigue, maintenant ! s'écria le Directeur, effaré.

— Non, monsieur le Directeur, intervint le capitaine Maus.

Regardez le sang dans l'eau. Il est en train de tuer les serpents avec ses pieds.

— Rien qu'en leur marchant dessus ?

— On le dirait bien.

— Alors, qu'il essaie d'en faire autant avec ça ! ricana-t-il en poussant un bouton.

Les grilles se levèrent, livrant passage à trois alligators, la gueule largement ouverte sur des rangées de dents aiguës et mal entretenues.

Le Maître de Sinanju flottait, à présent ; les pans de son kimono pendaient dans l'eau, attirant irrésistiblement les alligators. Il plongea à leur rencontre.

Une queue écailleuse cingla les flots ; le Maître de Sinanju la bloqua d'un revers de son poignet noueux. Le reptile au cerveau lent, réagissant à la douleur, se roula en boule et se laissa flotter, inerte. Les deux autres décrivrent des cercles autour de Chiun.

L'un d'eux passa suffisamment près pour que Chiun puisse le saisir par la queue. L'alligator tourna vers lui une gueule menaçante. Chiun tira sèchement sur sa queue ; le reptile se mit à claquer des mâchoires sans pouvoir s'arrêter. Il était désormais disposé à mordre tout ce qui se trouverait sur son passage, aussi Chiun le propulsa-t-il dans la direction du troisième animal.

Bientôt, les deux alligators s'entre-dévoraient, et l'eau se teintait d'un rouge brunâtre. Quand leurs cadavres flottèrent à la surface, le Maître de Sinanju grimpa dessus, et les eaux montantes l'emportèrent vers la trappe dans le plafond – et la liberté.

— Il a tué mes alligators ! fulmina le Directeur, en abattant un poing rageur sur la console.

— Calhoun n'est pas mort, simplement étourdi.

— Je me fous de Calhoun ! Transformez-moi ce fainéant en chaussures ! Je lui donne un pitbull par jour pour développer son appétit et il n'est même pas foutu de bouffer un petit Chinois de rien du tout.

— La nationalité de l'individu n'a pas été établie avec certitude, monsieur le Directeur.

— Je me fiche que ce soit un pygmée ! Je veux le voir mort, et l'autre aussi.

Remo baissa la tête pour éviter un biplan pas plus gros qu'un rouge-gorge. L'appareil filoguidé alla s'écraser contre un mur. Un autre fonça sur Remo, qui arracha le fil, et se mit à faire tourner le biplan autour de sa tête. Du coin de l'œil, il entrevit la forme massive de Gonflant l'Élan, émergeant de derrière une maquette de Big Ben et braquant sur lui un fusil à pompe.

Les projectiles pulvérisèrent le plafond, faisant choir une pluie de plâtre et de lattes sur la tête couronnée de larges bois. Mais Gonflant l'Élan ne s'en souciait plus.

Il était déjà étendu sur le dos, et l'hélice du biplan s'enfonçait dans son cœur, tel un mixer dans une purée.

Remo poussa la porte de sortie.

Quand son crâne jaune et chauve fut au niveau de la trappe, le Maître de Sinanju, en équilibre sur les deux cadavres d'alligators, tendit les mains vers les charnières. De l'ongle de son index droit, il les cisailla à tour de rôle. La trappe se mit à bâiller, fléchissant sur son loquet. Sans perdre de temps, le Maître de Sinanju l'arracha et la jeta dans l'eau brunâtre. Puis il attendit que l'eau l'amène à la hauteur voulue, et débarqua de son radeau en alligator.

Une porte s'ouvrait dans chacun des murs de la pièce. Il en choisit une au hasard.

La salle suivante s'inclinait à trente degrés, et celle d'après aussi, mais dans le sens inverse. Il n'y avait pas de cloisons de séparation. Devant le Maître de Sinanju s'étendait une succession de pièces obliques et déformées. Dans certaines, les meubles étaient au plafond, et le lustre sur le plancher. Tout au bout, il distingua une silhouette familière aux oreilles rondes ; elle lui fit signe, d'un doigt ganté de blanc.

— Enfin, murmura Chiun, en s'engageant dans ce passage biscornu.

Les murs étaient ornés de miroirs, constata-t-il, aussitôt sur ses gardes. Il savait que les miroirs pouvaient dissimuler des ennemis.

Dans la première pièce, il capta le reflet d'un fantôme vert derrière lui. Il fit volte-face, prêt à frapper.

Il n'y avait rien. Il reprit sa route et, à nouveau, surprit le spectre vert dans la glace. Fronçant les sourcils, il se dirigea vers le miroir. Celui-ci lui renvoya son reflet, inchangé. Et derrière lui, le fantôme.

Le Maître de Sinanju brisa le miroir de son petit poing et poursuivit son chemin sans autre incident.

Dans une pièce plus vaste que les autres, il se retrouva en face de la souris.

— Mongo ! Salut à toi, ô ami des enfants. Je t'apporte l'hommage de la Maison de Sinanju.

Mongo ne répondit pas ; portant un doigt à ses lèvres, il fit signe à Chiun de le suivre. Puis il ouvrit un panneau dissimulé dans un mur.

— La Souris a réussi à l'attirer dans le Pressoir, monsieur le Directeur.

— Dès qu'il sera à l'intérieur, écrabouillez-le.

— Mais... la Souris aussi ?

— Mongo Mouse est immortel. Il ne mourra jamais.

Le Maître de Sinanju pénétra dans la pièce et sentit l'odeur de la mort. Levant les yeux, il vit que le plafond était fait de pierre, rongée et décolorée là où les détergents n'avaient pas réussi à effacer toutes les traces de sang.

— Pourquoi m'as-tu entraîné dans ce lieu sinistre, Mongo ? fit-il d'un ton accusateur. Parle !

La souris remua la tête sans rien dire, un sourire béat figé sur son visage. Mais le Maître de Sinanju sentait l'odeur de transpiration qui exsudait de son corps.

Puis le plafond se mit à descendre.

Et la souris parla enfin.

— Non, non. Oncle Sam ! Je suis votre plus grand admirateur !

— Tu n'es pas Mongo Mouse, dit Chiun, en entendant cette voix masculine.

— T'as tout compris, vieux schnoque, railla la souris, ôtant sa tête avant de la jeter vers lui.

Chiun s'en saisit et une lueur de surprise traversa fugitivement son regard.

— Mongo, remettez votre tête, intima une voix sortant d'un haut-parleur invisible. Restez dans votre rôle.

D'une voix rendue stridente par la peur, la souris répondit :

— Le plafond s'abaisse, capitaine ! Je vais être écrasé !

— Alors, ayez une mort digne de Mongo !

— Va te faire enculer ! hurla la souris à tête humaine, en martelant

les murs.

Le Maître de Sinanju se retourna et s'attaqua à la seule porte visible. Épaisse, constituée de panneaux massifs, elle semblait inamovible. Arracher les gonds ne servit à rien.

Chiun passa l'ongle de son index tout autour d'un panneau ; de longs copeaux de bois tombèrent sur le sol. Au quatrième tour, le panneau s'abattit, ouvrant un passage assez large pour qu'un enfant puisse s'y glisser.

Emportant sous son bras la tête de la souris, comme un trophée de guerre, le Maître de Sinanju s'y faufila sans peine.

Une fois dehors, il cria à l'imposteur terrorisé :

— Révèle-moi le nom de ton maître et je te permettrai de t'échapper.

La souris clopina vers le trou ; le plafond était descendu aux deux tiers de la hauteur de la pièce, contraignant le rongeur à se baisser.

— Parle ! exhorta Chiun.

— Laisse-moi passer, vieux con !

La pression du plafond sur son dos obligea l'homme souris à s'allonger. Il se démena pour franchir l'ouverture, réussit à passer la tête... Et ce fut tout.

Quand le plafond rencontra le sol, ses yeux s'exorbitèrent et sa langue jaillit entre ses lèvres. Il émit des gargouillis rauques, puis le sang se mit à couler de ses yeux, de ses oreilles, de son nez et de sa bouche.

D'un œil sévère, le Maître de Sinanju regarda la souris se débattre dans les affres de l'agonie.

— Ainsi périssent les imposteurs, lança-t-il en guise d'oraison funèbre, avant de tourner les talons.

## CHAPITRE 18

Remo émergea dans la lumière du jour et aperçut le Maître de Sinanju, ruisselant et dépenaillé, sortant d'une demeure de style gothique.

— Le monde est petit, n'est-ce pas ?

— Pouh ! J'ai été trahi par ce rongeur.

— Pas Mongo Mouse, quand même ? interrogea Remo, d'un ton faussement scandalisé.

— Il a tenté de m'attirer vers ce qu'il croyait être ma perte.

— Je vois que vous avez eu son scalp, fit Remo, en désignant la coiffe noire à oreilles rondes que le Maître de Sinanju arborait à présent fièrement sur son crâne chauve.

— Je porte la couronne de Beasleyworld, opina Chiun. Ainsi, nul n'osera plus m'attaquer.

— Ne comptez pas trop là-dessus. Le parc tout entier, est un piège mortel. Ce qui prouve bien que la société Beasley est impliquée à fond dans cette histoire.

— Vil mensonge.

— Ça m'ennuie de briser votre beau rêve, Petit Père, mais regardez donc ce drapeau.

Chiun se tourna dans la direction indiquée par Remo. Au sommet du Château du Magicien, un drapeau flottait dans la brise matinale ; il était blanc, et orné en son centre des trois cercles noirs.

— Vous vous souvenez des drapeaux que nous avons trouvés dans le souterrain ? demanda Remo.

— Mongo ! s'écria Chiun, horrifié. C'était donc vrai !

— J'en ai bien peur. Leur patron pourra peut-être éclairer notre lanterne – si nous arrivons à mettre la main sur lui.

— Je n'ai vu aucune trace de l'Oncle Sam.

— Ça ne risque pas. Il est enterré depuis longtemps. Mais quelqu'un tire les ficelles de ce grand guignol ; à mon avis, il s'agit du président de Beasley.

— Un chef doit habiter dans un édifice digne de lui, déclara

lentement Chiun.

— Le Château du Magicien ! s'exclama Remo, en suivant son regard. Ça a l'air tiré par les cheveux, mais au point où nous en sommes, je suis prêt à croire n'importe quoi.

— Viens, Remo. Nous allons prendre ce château d'assaut et détrôner le tyran.

*... ce château d'assaut et détrôner le tyran.*

— Mais qui sont ces bouffons ? ragea le Directeur, en abattant son poing sur la console déjà en piteux état.

— Aucune idée, monsieur. Mais la Maison Hantée et le Pavillon Tom Pouce ne sont plus opérationnels. Nous ne pourrons peut-être pas ouvrir aujourd'hui.

— Bien sûr que nous ouvrirons ! Beasleyworld est ouvert trois cent soixante-cinq jours par an, quoi qu'il arrive.

— À condition de pouvoir nous débarrasser d'eux dans l'heure qui vient.

Le Directeur se redressa d'un coup.

— Débrouillez-vous pour les attirer sur le navire des Pirates ! Une fois là-bas, ils passeront à la planche. J'y veillerai personnellement.

Il se leva, oscillant sur sa jambe métallique, et redressa le bandeau noir sur son œil gauche.

Ils surgirent de tous les coins et recoins de Beasleyworld. Un kangourou bondit de derrière un champignon en plastique et rengaina son Glock 9 mm dans sa poche. Une Tortue mutante jaillit d'un trou dans le sol et décala, abandonnant son cimetière. Tous couraient dans la même direction.

— Regarde, Remo ! couina Chiun. L'armée de cette souris fourbe bat en retraite devant nous !

— Ne vous y fiez pas... On dirait qu'ils se dirigent vers le bateau pirate.

— Alors, suivons-les.

— Et si c'est un piège ?

— Dans ce cas, ils mourront.

Ils s'approchèrent prudemment de l'attraction en question : un galion échoué sur un récif de corail. Le pavillon noir à tête de mort dansait en haut du mât. Les personnages de Beasley s'engouffrèrent par les sabords, qu'ils refermèrent derrière eux.



— Qu'en dites-vous, Petit Père, fit Remo, quand ils furent parvenus au bord de l'eau. On y va à la nage, ou en bateau ? ajouta-t-il en montrant les canots amarrés près de là.

— Nous sommes les seigneurs légitimes de ce royaume. Nous prendrons le bateau.

Ils embarquèrent et le canot se mit en marche. Remo alla jusqu'à la proue et vit qu'ils étaient tractés par un câble. Il retourna s'asseoir. Le canot contourna le galion et arriva devant une brèche ouverte dans la coque ; il fut aussitôt entraîné à l'intérieur.

Ils voguaient à présent sur une rivière souterraine éclairée par une lumière vacillante ; de chaque côté s'élevaient des parois rocheuses en carton-pâte.

Soudain, une chanson se fit entendre :

— *Yo Ho Ho, et un baquet de sang...*

— Ce ne sont pas les paroles exactes, fit Chiun, soupçonneux. Normalement, c'est : *Et une bouteille de rhum.*

— Ça m'est égal, grommela Remo. Je suis ici en simple touriste.

Ils passèrent sous un rocher en surplomb, et un pirate automate baissa lentement son bras dans leur direction ; sa main serrait un antique pistolet à pierre.

— Attention, Petit Père ! cria Remo.

Une grosse balle ronde siffla près de leurs têtes et transperça un rocher en papier mâché. Remo se redressa et, empoignant la tête du pirate, lui imprima une torsion. Une étincelle fusa par la bouche de l'automate et Remo se rassit, la tête aux yeux de verre sur les genoux.

— Un souvenir, expliqua-t-il d'un air nonchalant. Ça pourra peut-être nous servir.

Il ne croyait pas si bien dire. Au détour d'un rocher, ils se retrouvèrent cernés de pirates qui braillaient leur chant sanguinaire en les ajustant de leurs mousquets.

Remo, sans bouger de son siège, projeta la tête de l'automate dans leur direction. Elle atteignit le capitaine des forbans en pleine figure et, brusquement, il y eut deux têtes volant dans les airs. Chacune d'elles heurta à son tour une autre tête, provoquant une réaction en chaîne. Décapités, les boucaniers déchargèrent leurs armes au hasard dans le décor.

— Pas mal, hein ? fit Remo, avec un large sourire.

Ils arrivaient en vue d'une nouvelle attraction. Cette fois, c'était un gros marchand aux mains ligotées derrière le dos qui passait à la

planche. Un flibustier en costume rouge le poussait de la pointe de son coutelas. À l'approche du canot, tous les automates, y compris le marchand terrifié, tournèrent vers Chiun et Remo leurs regards aveugles. Le flibustier fit un pas en arrière et leva son arme.

— À vous l'honneur, cette fois, invita Remo.

Le Maître de Sinanju se dressa d'un bond et intercepta la lame. À deux mains, il tira ensuite sur le bras du pirate, qui se détacha et tomba à l'eau, entraînant un écheveau de fils électriques multicolores.

Chiun se rassit tranquillement et ils continuèrent leur promenade, poursuivis par des bordées d'injures.

— Je serai content quand nous serons arrivés, soupira Chiun.

— La croisière n'est pas encore terminée, vociféra une voix râpeuse.

— Remo ! glapit Chiun. Qui a parlé ?

— Une de ces marionnettes, sans doute. Je n'entends aucun battement de cœur.

Le Maître de Sinanju tendit l'oreille. Parmi le bourdonnement des moteurs camouflés et le grésillement des relais électriques, on ne distinguait, effectivement, aucun de ces bruits de pompe produits par le cœur humain. Mais il perçut pourtant le sifflement d'une respiration laborieuse.

— Tu entends ? demanda-t-il à Remo.

Celui-ci opina.

— Vous avez raison. C'est bizarre ; et puis, cette voix me semblait vaguement familière.

— Sois sur tes gardes, Remo, fit Chiun en plissant les yeux. J'ai la sensation d'un danger imminent. Regarde ! ajouta-t-il soudain en tendant le doigt. Il est là !

— Qui ça ? interrogea Remo, en se retournant.

— L'Oncle Sam. Nous l'avons enfin trouvé.

Sur un amoncellement de rochers factices se dressait un personnage solitaire ; une de ses jambes brillait d'un éclat métallique et il était vêtu d'une casaque verte d'officier de marine. Son tricorne noir s'ornait d'une plume d'autruche pourpre et de l'emblème des pirates – tête de mort et tibias. Il portait un bandeau noir sur l'œil gauche.

Cet accoutrement mis à part, c'était le portrait craché de l'Oncle Sam Beasley, avec sa moustache blanche en brosse et son œil pétillant.

Il leur adressa un sourire retors.

— C'est vraiment lui, Remo, souffla Chiun.

— Ce n'est qu'une marionnette de plus, répliqua Remo. Beasley est mort depuis longtemps, je vous l'ai déjà dit.

— Je perçois une respiration.

— Bon, c'est vrai, concéda Remo, après avoir écouté. Mais où est le cœur ? C'est une marionnette et la respiration doit provenir d'une soufflerie. Peut-être va-t-il nous asperger de gaz empoisonnés ?

— Très astucieux, dit le pirate d'une voix froide.

— Il a répondu, Remo ! s'effara Chiun, en arrondissant les yeux.

Le pirate leva lentement une main et arracha son bandeau, révélant une cavité obscure. Et, subitement, un éclair de lumière aveuglante jaillit de cette orbite vide.

Remo et Chiun furent pris au dépourvu ; mais leurs pupilles se rétractèrent instinctivement, les préservant ainsi de la cécité. Une douleur aiguë leur vrilla pourtant le cerveau.

— Bon dieu ! rugit Remo, en s'abritant derrière sa main.

Dans le brouillard de la souffrance, il discerna le claquement sec d'un chien de fusil.

— Plongez, Petit Père ! hurla-t-il.

Son cri se perdit dans un grand bruit d'éclaboussement. Chiun avait réagi avant lui. Remo le rejoignit dans l'eau saumâtre.

Une balle creva la surface et passa entre eux deux ; une autre troua la coque du canot, qui se mit à couler.

Remo laissa son ouïe le guider vers le Maître de Sinanju. Il était encore incapable d'ouvrir ses yeux, qui lui donnaient l'impression d'avoir été transpercés par des aiguilles rougies au feu. Tels deux mérours sous un banc de corail, ils attendirent, s'abstenant de respirer et n'exhalant que de petites bulles d'oxyde de carbone, invisibles dans l'obscurité.

Quand la douleur eut diminué et qu'il put se fier de nouveau à ses réflexes, Remo se propulsa vers la surface, pareil à un missile sous-marin.

Il émergea tout près du rivage escarpé, resta suspendu en l'air un bref instant, et, avant que la pesanteur ait repris ses droits, se posa tout bonnement sur la corniche en carton-pâte.

Il n'y voyait toujours rien. Mais il entendait.

La marionnette qui ressemblait tellement à l'Oncle Sam Beasley était encore là, l'arme au poing. Le bruit de soufflet de forge et l'odeur de poudre noire le disaient clairement.

Le pirate l'aperçut et son visage se fendit d'un sourire hideux ; il pointa le canon de son antique pistolet sur la poitrine de Remo.

Celui-ci donna un coup de pied dans le sol, qui se déchira. Le promontoire rocheux bascula, entraînant avec lui le pirate à la jambe d'acier, jurant comme un beau diable. Remo n'entendit pas de *plouf*, mais le bruit de soufflet de forge avait cessé. Il se dit que la mécanique avait dû se casser.

Il plongea à nouveau et aida Chiun à regagner la rive. Ils longèrent la berge à tâtons ; quand ils distinguèrent une lueur rose sous leurs paupières, ils surent qu'ils étaient dehors et qu'ils retrouvaient progressivement la vue.

— Je crois que je l'ai eu, déclara Remo.

— Ce n'était pas l'Oncle Sam, marmonna Chiun.

— C'est ce que je vous répète depuis le début !

— L'Oncle Sam ne chercherait pas à nous tuer.

Un bruit résonna au-dessus d'eux et Remo leva la tête. Ils se trouvaient sous la poupe du galion. Et toute la ménagerie était penchée sur le bastingage.

Chiun regarda à son tour ; sa bouche s'arrondit et il agita un poing vengeur.

— Disparaissez, vermine ! Hors de ma vue, ou je vous fais couper la tête à tous !

Une tortue épaula son fusil, et le mit en joue. Ses mouvements n'étaient pas saccadés, mais fluides ; c'était un homme déguisé, pas un automate.

Le Maître de Sinanju disparut sous les vagues et la tortue dirigea alors son arme vers Remo.

— Il ne plaisantait pas, tu sais, prévint Remo.

Avant d'avoir pu faire feu, le reptile bascula par-dessus bord, pour atterrir dans les bras de Remo. Celui-ci se laissa couler avec la tortue et lui maintint la tête sous l'eau, tout en lui décochant un grand coup de genou. Le masque de la tortue se craquela et laissa échapper un nuage de sang.

Comme Remo refaisait surface, une pluie de personnages de dessins animés dégringola dans le lagon : le galion était en train de chavirer.

Remo se mit à l'ouvrage, brisant des cous et fracassant des colonnes vertébrales. Satisfait de constater que le bateau coulait, après les quelques dommages qu'il lui avait infligés, le Maître de Sinanju rejoignit Remo. Sa technique était des plus simples : il demeurait sous l'eau et tirait les créatures par les pieds. Une à une, elles remontaient ensuite vers la surface, flottant sur le ventre.

— Je crois que c'est tout, fit Remo, quand Chiun émergea à nouveau.

— Je ne vois pas le chef des pirates, déplora Chiun.

— Il n'était pas réel, lui rappela Remo.

— Ceux-là non plus, mais ils saignent comme des humains, dit Chiun, en montrant les cadavres.

— Je vois ce que vous voulez dire. Et si nous attaquions le château ?

— Non.

— Non ? s'étonna Remo.

— Nous entrerons dans *mon* château comme les conquérants que nous sommes.

## CHAPITRE 19

La voix courroucée grésilla dans le haut-parleur.

— Rapport immédiat sur les dégâts subis, bordel !

— Le galion a été sabordé.

— Je sais, espèce d'andouille ! J'étais à bord. J'ai eu tout juste le temps de m'enfuir par l'écouille de secours.

— Trois de nos attractions principales sont hors d'usage, et ils se dirigent vers le Château du Magicien. Nous n'avons plus aucun homme valide.

L'échange fut interrompu par un silence lourd.

— Ordonnez l'évacuation, fit le Directeur d'une voix rauque.

— Nous n'ouvrons pas, monsieur ?

— Nous partons ! L'existence de la base va être dévoilée, et nous devons nous regrouper. Le jour J est avancé de vingt-quatre heures.

— Je comprends, monsieur. Je vais sonner la retraite. Et Drake ?

— Dites-lui de jouer le bouc émissaire.

— Tout de suite, monsieur le Directeur.

Le capitaine Maus appuya sur une des touches d'un téléphone à mémoire.

— Ici Drake. Que se passe-t-il, bon dieu ?

— Ne jurez pas. Vous connaissez les sentiments du Directeur à ce sujet.

— Excusez-moi.

— Vous avez vu ce qui s'est passé ?

— J'ai observé de loin, avec mes jumelles. C'est une catastrophe. La moitié des attractions sont démolies.

— Le Directeur a donné l'ordre de battre en retraite.

— Alors, tout est fini ?

— Non, l'opération continue. Mais nous devons gagner du temps.

— Que puis-je faire ?

— Vous devez protéger la souris.

— Vous ne parlez pas sérieusement !

— Protégez la souris. Le Directeur vous le demande expressément.

— Il... il ne peut pas exiger de moi une chose pareille ! Je l'ai servi loyalement !

— Désolé, mais ce sont les ordres.

— Mais... mais, pleurnicha Drake, j'étais son plus fervent admirateur !

— Et aujourd'hui, il vous demande d'accomplir pour lui l'ultime sacrifice. Vous devriez en être fier.

— Je... je le suis !

Un sanglot retentit dans le haut-parleur ; puis la communication fut interrompue, et le silence régna à nouveau.

## CHAPITRE 20

Une herse de fer barrait l'accès au Château du Magicien ; le pont-levis était à demi baissé, et les douves grouillaient d'alligators en chair et en os, fouettant l'eau de leur queue.

— Le plus simple serait de sauter par-dessus, dit Remo en se tournant vers le Maître de Sinanju.

— Il ne sera pas dit que j'ai sauté pour entrer dans mon propre château ! répondit Chiun d'un air buté. Mais toi, tu vas sauter, et abaisser le pont-levis, afin que je puisse faire mon entrée comme il sied à un souverain.

Haussant les épaules, Remo fit un pas en arrière et prit son élan ; arrivé au bord du fossé, il décolla littéralement et atterrit sur le bord du pont en équilibre précaire. Sans s'arrêter, il assena, du tranchant de la main, un coup sec sur la chaîne. Le pont oscilla, mais tint bon. Remo saisit alors l'autre chaîne dans sa main, la tordit, et le pont s'abaissa avec fracas.

Remo, qui était resté suspendu à la chaîne, se laissa alors tomber souplement sur les planches vibrantes.

— Qu'en pensez-vous ? fit-il en s'inclinant devant Chiun, l'invitant à entrer.

— Était-il nécessaire de briser mes chaînes ? fit le vieux Coréen, en se renfrognant.

Ils pénétrèrent dans une antichambre aux parois de pierre et n'y trouvèrent que des armures encastrées dans des niches murales.

— Je ne me fie pas à ces gardiens, Remo. Assure-toi de leur loyauté.

Remo s'exécuta et souleva une à une les visières des heaumes ; les armures étaient toutes vides.

— Satisfait ? interrogea-t-il.

— Non, répliqua le Maître de Sinanju. Ces armures sont affreuses et devront être remplacées.

Il s'avança vers l'escalier en colimaçon et commença à le gravir, d'un pas silencieux et assuré. Remo le suivit.

En haut, ils découvrirent une multitude de salles disposées en



rayons. Remo s'approcha prudemment d'une porte entrouverte. Prudemment, car il avait senti l'odeur âcre d'excréments humains tout frais.

Un corps affalé sur une longue table de conférence se révéla être à l'origine de cette pestilence.

Remo s'approcha, et le redressa sur son siège.

— C'est lui ! s'exclama-t-il.

— Qui, lui ? fit Chiun en examinant le visage du mort.

— Le PDG de Beasley... je n'arrive jamais à me rappeler son nom.

Dans la bouche béante du cadavre, il aperçut une boulette rose collée contre une molaire. Un paquet de chewing-gums Mongo Mouse était posé sur la table, à côté d'un dictaphone de poche.

— Reniflez ça, dit Remo.

Chiun se pencha sur la bouche du mort et huma délicatement.

— Ça sent l'amande, déclara-t-il.

— Du cyanure. Zorilla s'était sûrement empoisonné de la même façon, dit Remo en s'emparant du dictaphone.

Il rembobina la bande, puis appuya sur la touche de lecture. La voix tremblante du président de la compagnie Beasley s'éleva de l'appareil.

« Ceci est la confession d'Eider Drake, président-directeur général de la société Sam Beasley. Tout a commencé au troisième trimestre de l'année fiscale 1991... »

— Il a enregistré des aveux complets, fit Remo en arrêtant la bande. Il vaut mieux appeler Smith.

Le jour se levait sur Long Island, et Harold W. Smith était en train de se changer, dans son bureau spartiate de Folcroft. Il n'était pas rentré chez lui, et n'avait pratiquement pas dormi. Sur l'écran de télévision dansait la mire aux couleurs du drapeau cubain, et le logo de TeleRebelde. La Havane continuait à pirater les ondes de Floride.

Smith savait, parce que le Président l'en avait informé, qu'il était fortement question au Pentagone de lancer une opération contre une station émettrice cubaine. D'ici l'après-midi, au plus tard dans la soirée, un nouveau pas aurait été franchi dans l'escalade.

Et Smith n'avait aucune nouvelle de Remo et Chiun.

Comme il se faisait cette réflexion, le téléphone bleu sonna.

— Remo ? Votre rapport.

— Ultima Hora n'est plus que de l'histoire ancienne. Zorilla est mort, ainsi qu'Eider Drake.

— Qui est Eider Drake ?

— Posez donc la question à votre ordinateur, suggéra Remo.

Au bout d'un moment, Smith reprit d'un ton incrédule :

— Le seul Eider Drake figurant dans mes fichiers est le président de la société Beasley... Remo ! J'ai promis Beasleyworld à Maître Chiun ! ajouta-t-il d'une voix consternée.

— Ne vous bilez pas pour ça, Smitty. Nous avons pris possession des lieux.

— Et la mission, Remo ? questionna Smith d'une voix tendue.

Ses lèvres minces s'étaient pincées davantage et ses yeux gris avaient pris une expression hagarde.

— Hé, doucement ! répondit Remo. Après le travail que nous avons accompli, ne méritons-nous pas une petite visite à Beasleyworld ?

— Ce n'est pas drôle ! fulmina Smith.

— Ce que j'ai à vous dire ne l'est pas davantage. Accrochez-vous, Smitty. La nuit a été mouvementée.

— Allez-y.

— Ce n'est pas nous qui avons éliminé les hommes d'Ultima Hora, mais Zorilla lui-même. Il avait dû en recevoir l'ordre de ses supérieurs. Nous l'avons suivi et il nous a menés jusqu'à une sorte de base militaire souterraine, qui semble être le quartier général de l'organisation.

— Bien, fit Smith en exhalant un soupir de soulagement.

— Ce n'est peut-être pas si bien que ça, parce que cette base clandestine se trouve située juste en dessous de Beasleyworld.

— Impossible !

— Mais vrai. Et quand nous avons débouché à la surface, les souris et les canards ont essayé de nous faire la peau.

— Qu'est-ce que vous dites ?

— Le parc n'était qu'un vaste piège ; toutes les attractions nous explosaient à la figure et toutes les bestioles étaient armées jusqu'aux dents. Vous allez devoir fournir à Chiun pas mal d'explications.

— Ne vous occupez pas de ça, coupa Smith. Qu'est-il arrivé à

Zorilla ?

— Nous l'avons trouvé mort. Peut-être s'agissait-il d'un suicide, ou peut-être pas. Pour Drake, ça ne fait pas de doute. Il a enregistré ses aveux avant de se donner la mort et de prouver ainsi, s'il en était encore besoin, que le chewing-gum Mongo Mouse est mauvais pour la santé.

— Remo, je ne comprends rien à ce que vous racontez.

Remo lui exposa plus clairement les faits. Smith se tut un instant, pour essayer d'assimiler ce déluge d'informations inattendues.

— Remo, êtes-vous sûr de ce que vous avancez ? Vous pouvez affirmer que la société Beasley est à l'origine de ce complot ?

— Vous n'avez pas oublié le fil conducteur de toute cette histoire ? L'Oncle Sam ? Eh bien, réfléchissez deux secondes.

— L'Oncle Sam Beasley ! s'exclama Smith. Mon Dieu !

— Drake a laissé une confession enregistrée, que je vais vous expédier. Reste le problème de la base clandestine. Il faut la nettoyer. Chiun veut que toute la vermine en ait été éliminée d'ici le coucher du soleil. Et il ne supporte pas de voir le parc dans un tel état ; beaucoup d'attractions ont été endommagées dans la bagarre.

— Remo, demanda Smith d'une voix pressante, tenez cette cassette contre le combiné et faites-la-moi écouter.

— O.K. C'est parti.

Harold Smith écouta, et ses yeux menacèrent de jaillir hors de leurs orbites. La cassette s'arrêta brusquement et la voix de Remo s'éleva à nouveau dans l'écouteur.

— C'est dingue, non ?

— C'est incroyable, fit Smith, d'une voix étranglée, mais je suis obligé de me rendre à l'évidence. Remo, ne perdez pas cette bande. Nous devons déposer cette preuve devant le Conseil de sécurité des Nations unies.

Une explosion assourdie parvint aux oreilles de Smith à travers le combiné, suivie d'un bruit de verre brisé.

— Que se passe-t-il ? interrogea-t-il, inquiet.

— Je n'en sais rien. Un instant, je vais voir.

Quelques minutes après, Remo revint en ligne.

— Le Domaine du Futur vient de sauter ! Tout est en feu !

— Mon parc ! gémit Chiun, en fond sonore.

— Du calme. Vous n'aimiez pas cette attraction, de toute manière, lui lança Remo, avant de commenter pour Smith : Je crois que quelqu'un a appuyé sur la touche autodestruction. Que faisons-nous ?

— Remo ! Prenez la cassette et déguerpissez aussi vite que vous le pouvez ! Rappelez-moi quand vous serez en sûreté.

— Pigé, fit Remo. Nous...

La ligne fut coupée et Harold W. Smith devint blanc comme un linge. Il se maîtrisa et tendit la main vers le téléphone rouge. Le président des États-Unis devait être levé, maintenant. Mais il allait avoir du mal à lui expliquer tout cela...

Remo lâcha le combiné devenu muet et se tourna vers le Maître de Sinanju.

— Smith nous demande de décamper, et vite !

— Mais, et mon beau royaume ? On est en train de le détruire !

— Nous n'y pouvons rien. Peut-être Smith vous donnera-t-il Beasleyland, comme lot de consolation ?

— C'est beaucoup moins bien, répondit Chiun avec dédain. Remo ! Regarde ! Ces scélérats sont en train de s'enfuir ! s'écria-t-il, pointant le doigt.

Remo se pencha par la fenêtre aux vitres brisées. Au fond du parc, un convoi de camions et de voitures quittait les lieux en trombe, sortant manifestement de l'issue secrète par laquelle Chiun et lui avaient pénétré dans le souterrain.

— Venez ! cria-t-il à Chiun.

Comme ils dévalaient l'escalier, le sol se mit à trembler et des fissures apparurent sur les murs. Un grondement sourd résonna dans les entrailles de la terre et le château tout entier se mit à vibrer.

Dans le vestibule, les armures s'écroulaient en tas de ferraille, heaumes, jambières et gantelets mélangés.

Ils franchirent comme des bombes le pont-levis, au-dessus des douves où l'eau bouillonnait de l'agitation des alligators.

Sous leurs pieds, le sol semblait vivant. Chiun regarda autour de lui, horrifié.

— Que se passe-t-il ? glapit-il.

— Un tremblement de terre, on dirait, répondit Remo.

À cet instant, juste au milieu du parc, la terre s'ouvrit.

— Mon royaume ! gémit Chiun. La terre avale mon royaume !

— Une faille ! hurla Remo. Vite, filons !

Ils foncèrent vers l'entrée. Les pavillons explosaient et flambaient autour d'eux. Ils zigzaguaient entre les éclats de verre, les arbres déracinés, les wagons du monorail qui brûlaient comme du papier.

Derrière eux, la faille s'élargissait, lancée à leurs trousses comme une bête affamée.

Ils parvinrent à franchir les grilles juste au moment où elles s'effondraient.

L'immense parking – il semblait y en avoir des kilomètres carrés – ne contenait que quelques voitures. Remo en choisit une dont la couleur lui plaisait et il ne lui fallut que quelques secondes pour déclencher l'allumage.

La voiture sortit en rugissant du parking, talonnée par la faille qui commençait à engloutir l'asphalte dans ses entrailles.

— Si quelqu'un est resté dans le souterrain, il ne doit plus être très présentable, murmura Remo.

## CHAPITRE 21

Quand ils se furent suffisamment éloignés de la faille grandissante, il était trop tard pour arrêter les fuyards.

— Mais ils sont responsables de cette mascarade ! ragea Chiun, en agitant son poing minuscule.

— Nous ne pouvons rien faire. Smith a besoin de cette cassette comme preuve.

— Et mon royaume est en train de brûler !

— Il est assuré pour plusieurs millions de dollars, ne vous inquiétez pas, le consola Remo.

Le Maître de Sinanju parut se rasséréner.

— Dans ce cas, on pourra le reconstruire entièrement à mon goût, déclara-t-il, subitement radouci.

— Nous devons trouver un hôtel où nous arrêter un moment, dit Remo.

— En voici un bon, fit Chiun, en pointant le doigt vers l'est.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ? questionna Remo, en regardant le grand immeuble blanc.

— Il y a un canard sur la façade. C'est de bon augure.

— Vous n'avez pas vu assez de canards comme ça ?

— Je me sens d'humeur à déguster un caneton bien cuisiné.

— Comme vous voudrez, soupira Remo, en quittant l'autoroute.

Le hall du *Podbury Hôtel* s'enorgueillissait d'une mare artificielle où pataugeaient une douzaine de canards. Remo alla remplir les fiches à la réception, tandis que Chiun, très concentré, contemplait les palmipèdes.

Quand ils furent dans l'ascenseur, Remo annonça la mauvaise nouvelle :

— Pas de canard au menu.

— Comment est-ce possible ?

— D'après le réceptionniste, cela choquerait les clients qui viennent donner du pain aux canards dans le hall.

— Stupide, grommela Chiun.

— Voyez avec la direction. Moi, je dois transmettre cette cassette à Smith.

Chiun appuya brusquement sur un bouton. L'ascenseur s'immobilisa.

— Notre chambre n'est pas à cet étage, fit remarquer Remo.

— Je redescends. Je vais demander que les malles que j'ai laissées dans le dernier hôtel soient réexpédiées jusqu'ici.

— Mais nous serons repartis avant qu'elles n'arrivent, objecta Remo.

— Hors de question. Je dois superviser la reconstruction de mon Village Enchanté, qui sera bientôt connu sous le nom de Monde des Assassins.

— Vous feriez mieux de renoncer, Petit Père ; ce n'est plus qu'un cratère, à présent.

— Jamais !

— À votre guise, fit Remo, en refermant la porte de la cabine, qui reprit son ascension.

Quand il pénétra dans leur suite, le téléphone sonnait.

— Remo, fit la voix acide de Smith, restez où vous êtes. J'arrive.

— Comment avez-vous su que nous étions ici ?

— L'ordinateur de l'hôtel l'a dit à mon ordinateur.

Harold W. Smith arriva à onze heures trente précises, portant l'attaché-case usagé dont il ne se séparait jamais.

— Où est Chiun ? interrogea-t-il, en voyant Remo seul dans la pièce.

— Il est allé manger un morceau, je crois, répondit Remo. La cassette est là, ajouta-t-il, en montrant une table basse.

Smith mit le dictaphone en marche, désireux de réentendre la confession de Drake à tête reposée.

« Ceci est la confession d'Eider Drake, président-directeur général de la société Sam Beasley. Tout a commencé au troisième trimestre de l'année fiscale 1991, quand nous nous sommes aperçus que la baisse de nos revenus, l'augmentation des impôts et les frais imprévus entraînés par le lancement d'EuroBeasley menaçaient les fondements mêmes de notre compagnie. Il fallait trouver une solution. C'est alors

que je songeai à Cuba. C'était, je le savais, l'emplacement idéal pour la création d'un nouveau parc d'attractions, à condition de pouvoir renverser le gouvernement en place. À cette fin, je nouai des contacts dans la communauté des exilés cubains. Je me rends compte à présent qu'en agissant ainsi, j'ai outrepassé mes pouvoirs, provoqué la ruine de la compagnie, et nui gravement à la mémoire et à l'image de Sam Beasley. Ce dernier point me chagrine plus que tout. Je regrette. L'idée était de moi, la responsabilité m'incombe entièrement. Je dois donc payer. Les autres n'ont fait qu'obéir à mes ordres. Adieu. »

La bande s'arrêtait là. Sans un mot, Smith rangea le dictaphone dans son attaché-case, qui contenait aussi un terminal portable et un téléphone cellulaire.

— J'ai parlé au président, dit-il en refermant la mallette.

— Ah oui ? fit Remo.

— Il a beaucoup de mal à croire à la véracité de ces faits. Mais nous sommes convenus que, pour le bien de la nation, et pour préserver la mémoire de Sam Beasley, ce... euh, cette initiative que Drake a cru devoir prendre ne doit jamais être portée à la connaissance du public.

— Smitty, à la place de Beasleyworld il y a une faille plus grande que Rhode Island. Comment allez-vous camoufler ça ?

— Vous venez de fournir vous-même l'explication : une faille, un tremblement de terre, un phénomène naturel.

— Ouais ? Vous avez écouté la cassette. C'est parfaitement dégueulasse ; ils voulaient transplanter Beasleyworld à Cuba, nom de nom !

— Ce n'est pas si absurde. Cuba était un lieu de plaisirs très fréquenté, autrefois.

— Mais, Smitty, tous ces gens sont morts pour quoi ? *Pour un parc d'attractions !* Et Castro cherche à faire sauter une de nos centrales nucléaires, tout ça parce qu'un tordu ne voulait pas payer d'impôts !

— Nous nous occuperons de la société Beasley un peu plus tard, dit Smith en se rembrunissant. La crise n'est pas finie ; un troisième Mig a été abattu ; nous ne pouvons pas ignorer éternellement ces provocations.

— C'est dingue, fit Remo en regardant par la fenêtre.

— Vous paraissez troublé.

— C'est le cas. Quand j'étais même, je ne ratais jamais les émissions de Sam Beasley à la télé. En agissant comme il l'a fait, en



pervertissant l'esprit de Beasley, Drake a trahi des millions de gamins. Que penserait l'Oncle Sam de tout ça, s'il était encore en vie ? Voilà ce que je me demande.

— Aucune importance, trancha Smith.

— Alors, c'est tout ? fulmina Remo, les yeux brillants de colère. Vous prenez la bande, et vous en faites un joli nœud ?

— Non, ce n'est pas vraiment tout. Nous devons fouiller de fond en comble la base secrète et détruire toutes les preuves du complot.

À ce moment, le Maître de Sinanju fit son entrée, les mains dissimulées dans ses amples manches.

— Salut, ô empereur Smith, pourvoyeur de châteaux en ruine, dit-il.

Sans s'arrêter, il passa dans l'autre pièce et claqua la porte.

— Vous voilà à nouveau en disgrâce, commenta Remo, ironique.

— Ça lui passera.

— Aviez-vous vraiment l'intention de lui offrir Beasleyworld ?

— Non, avoua Smith. Mais il fallait bien le calmer. La situation était désespérée et Chiun peut se montrer parfois d'une rare obstina...

Un *couac* étouffé interrompit sa phrase.

— Qu'est-ce que c'était ? demanda Smith.

— On aurait dit un canard, fit Remo. *Un canard !* répéta-t-il, en se ruant dans l'autre chambre.

Il y trouva le Maître de Sinanju en train d'étrangler un malheureux canard qui se débattait encore faiblement.

— Donnez-moi ça ! lui intima Remo.

— C'est à moi ! C'est mon dîner !

— Vous avez volé ce canard dans le hall !

— Il s'est offert à moi, protesta Chiun d'un ton offensé. En échange d'un épi de maïs.

— Donnez-moi cette bestiole, tout de suite, reprit Remo en tendant la main.

Le Maître de Sinanju céda en rechignant. Le canard se mit à tousser dès que son cou eut été libéré. Chiun tourna alors un regard morne vers Harold Smith.

— Voici à quoi en est réduit le chef de la plus illustre lignée d'assassins de toute l'histoire de l'humanité, lança-t-il d'un ton amer. À

la condition de vagabond, obligé de chaparder pour se nourrir.

— Je suis sûr que nous pourrons parvenir à un arrangement, Maître Chiun, dit Smith en rajustant son nœud de cravate.

— Je ne négocierai pas l'estomac vide. Avez-vous pensé à m'apporter la cassette vidéo des émissions de la belle Cheeta ?

— Oups, désolé, j'ai oublié.

— Une insulte de plus ! Mais je pourrais peut-être vous pardonner.

— Je vous en saurais gré, Maître Chiun.

— En échange de Beasleyland, termina Chiun.

— C'est hors de question !

— Alors, d'un château que je vous désignerai plus tard.

Smith hésita et tripota pensivement ses lunettes.

— Nous verrons, répondit-il, avant de poursuivre : Écoutez, Beasleyworld grouille de secouristes et de pompiers. Nous devons agir vite, si nous voulons mettre la main sur les preuves.

La police d'État barrait la principale voie d'accès à Beasleyworld. Harold Smith montra une carte à l'aspect authentique, où l'on lisait en gros caractères : AGENCE FÉDÉRALE DE GESTION DES CATASTROPHES NATURELLES.

— Combien de victimes ? interrogea-t-il.

— Il y a beaucoup de cadavres sous les décombres, monsieur, répondit respectueusement un policier. Aucun survivant, jusqu'ici.

— Nous allons inspecter les lieux.

— C'est dangereux, monsieur, prévint l'agent, avant de les laisser passer.

Ils laissèrent leur voiture dans un parking encore à peu près intact, à cause de son éloignement, puis se frayèrent un passage entre les crevasses et les éboulis.

— Pourriez-vous retrouver l'endroit où vous êtes ressortis à la surface ? questionna Smith.

Remo le guida jusqu'à l'édifice de collecte des ordures.

— Nous sommes passés par là, dit-il, en montrant l'entrée du conduit d'évacuation.

— Je ne crois pas être capable d'en faire autant, avoua Smith.

— Ne vous en faites pas, nous allons vous aider, fit Remo, en

prenant Harold Smith sous son bras, sans écouter ses protestations.

Smith ferma les yeux ; il éprouva la sensation d'une descente brève, puis fut remis sur ses pieds par un Remo souriant.

Smith rajusta ses vêtements et emboîta le pas à Remo, d'un air guindé. Il faillit trébucher sur le cadavre de Zorilla, mais le Maître de Sinanju, qui fermait la marche, l'aida à contourner l'obstacle. À l'extrémité du tuyau, il dut encore subir l'ignominie d'être descendu à bout de bras jusqu'au sol dallé de blanc. De son inséparable attaché-case, il sortit alors une lampe-stylo et promena le mince faisceau lumineux autour du tunnel. Quelque chose avait dû mal tourner dans l'autodestruction car, ici, tout semblait intact.

— Remarquable, déclara Smith.

Ils arrivèrent devant une porte d'acier blindé. Le pinceau lumineux de la torche de Smith éclaira une fente destinée à recevoir des cartes magnétiques. Remo posa ses mains contre la porte, se cala sur ses pieds et poussa.

D'abord, il ne se passa rien. Puis Remo déplaça ses paumes vers le haut.

Smith couvrit ses oreilles avec ses mains pour leur épargner l'interminable hurlement du métal torturé. Le portail se souleva, mû apparemment par la seule tension de surface des paumes de Remo. Quand le panneau fut à mi-hauteur, Remo se retourna et dit :

— Glissez-vous là-dessous ; je ne vais pas pouvoir retenir ce truc jusqu'à la fin des temps.

Quand Smith et Chiun furent passés, Remo donna une dernière poussée et roula sous le battant qui redescendait déjà.

La pièce où ils se trouvaient était remplie de matériel électronique : moniteurs vidéo aux écrans brouillés ou aveugles, rouleaux de bandes magnétiques, consoles, mais pas une âme en vue, pas même de cadavres.

Smith avança jusqu'à une autre porte, portant l'inscription : Animation.

— J'ignorais que les dessinateurs travaillaient sous terre, dit-il.

La porte s'ouvrit sans difficulté, révélant une pièce qui ressemblait plus au P.C. d'une base militaire qu'à un atelier d'artiste.

Au centre d'une longue table trônait une maquette de l'île de Cuba.

— Voici vos preuves, Smitty, dit Remo, en montrant les murs.

Le front de Smith se plissa, quand il contempla ce qu'éclairait sa torche. Chaque centimètre carré de mur était couvert de feuilles de

papier. Sur chaque feuillet, un dessin, en continuité avec celui qui le précédait.

— Bizarre, fit Smith. On dirait un *story-board*.

— Un quoi ?

— Un *story-board*. Avant de passer à l'animation proprement dite, on dessine l'histoire plan par plan, un peu comme une bande dessinée, expliqua Smith.

— Je ne comprends pas cette histoire-là, dit Chiun, examinant les dessins d'un œil critique.

— Il s'agit tout simplement de l'invasion de Cuba, rétorqua Smith. Mmm... très brillant. Au lieu de mettre leurs plans par écrit, ils les ont dessinés étape par étape.

— Complètement délirant, commenta Remo.

— Pas tant que ça, objecta Smith. Durant la Seconde Guerre mondiale, Sam Beasley prêta un grand nombre de ses dessinateurs au gouvernement, pour soutenir l'effort de guerre. Ils conçurent des maquettes des îles du Pacifique tombées aux mains des Japonais, qui servaient à planifier les opérations ; ils décorèrent aussi des bombardiers et réalisèrent des décors de camouflage. Beasley était un vrai patriote.

Smith longea un mur, en inspectant une rangée de dessins.

— Ceci représente un débarquement amphibie à... au marais de Zapata ! s'étrangla Smith. Dans la baie des Cochons !

— Ça explique pourquoi les hommes d'Ultima Hora s'entraînaient dans des marécages, opina Remo. Mais pourquoi les personnages sont-ils habillés en pirates ? interrogea-t-il, en montrant un dessin.

— Remo, intervint la voix flûtée de Chiun, si un animateur est un dessinateur de personnages animés, qu'est-ce qu'un réanimateur ?

— Hein ? fit Remo, en découvrant la pancarte apposée sur une autre porte et où on lisait : Réanimation.

Cela tenait plus de la cloison étanche d'un sous-marin que d'une simple porte. Et on ne pouvait visiblement l'ouvrir qu'à l'aide d'une carte magnétique. Ou, à la rigueur, d'un poing transformé en massue, comme le démontra Remo.

La salle de Réanimation avait tout d'une salle d'opérations : la table, l'autoclave pour stériliser les instruments, le défibrillateur, et tous les autres accessoires médicaux. Et elle était brillamment éclairée.

— Il doit y avoir un générateur auxiliaire, murmura Smith, en éteignant sa lampe.

L'œil fureteur, il s'avança jusqu'à une capsule oblongue, en acier inoxydable, posée dans un coin. Ça ressemblait à un vieux poumon d'acier, mais complètement fermé, et en position verticale. Près du sommet, il y avait un hublot de la taille d'un visage humain.

— Une bombe ? interrogea Remo.

Sans répondre, Smith contempla longuement les tubes qui partaient de la capsule pour se rattacher à des cylindres métalliques ; l'un d'eux portait la mention : Oxygène, un autre : Azote liquide. Différents cadrans indiquaient la pression et la température ; leurs aiguilles étaient toutes à zéro.

— Ça va, Smitty ? s'inquiéta Remo, devant ce silence prolongé.

— Remo, croassa Smith, en se retournant, le visage défait. Avez-vous rencontré, à un moment quelconque de votre intervention, un individu présentant une ressemblance avec Sam Beasley ?

— Bien sûr, répondit Remo d'un ton enjoué. Sauf que ce n'était pas un individu, mais une marionnette. Enfin, une sorte de robot, vous voyez ?

Smith laissa échapper un profond soupir de soulagement, fermant les yeux comme s'il venait de frôler un abîme.

— Ce n'était pas une machine, rectifia Chiun d'une voix résolue. C'était l'Oncle Sam en personne.

À ces mots, Harold W. Smith tomba en syncope.

## CHAPITRE 22

Le Dr Osvaldo Revuelta était très, agité. Il ne comprenait pas ce qui se passait. Tout ce qu'il savait, c'était qu'il avait rendez-vous avec l'Histoire. Et avec sa destinée.

Tout avait débuté par un appel téléphonique émanant de celui qu'on appelait « Maus ».

— Soyez prêt à agir, avait annoncé Maus. Aujourd'hui est le jour J.

— Je ne comprends pas. De quoi parlez-vous ?

— Vous nous avez prêté vos hommes.

— J'ai prêté mes *soldados* à Zorilla, le patriote.

— Zorilla est mort.

— C'est triste. Il était *muy Cubano*, un grand Cubain.

— Mais vous l'êtes encore plus, avait répliqué la voix flatteuse. Vous êtes *Cubanissimo*, le plus cubain de tous les Cubains.

Le Dr Revuelta avait alors su qu'il parlait à un frère d'armes.

La voiture l'avait conduit sur un quai, où attendait un immense yacht, dont la poupe s'ornait d'un nom célèbre : *L'Aventure de Beasley*. Il monta à bord, et deux hommes l'escortèrent jusqu'à une luxueuse cabine. Ils portaient des uniformes blancs et un insigne représentant trois cercles noirs dans un cercle blanc. Leurs visages lui parurent familiers. C'étaient des hommes d'Ultima Hora. *Son Ultima Hora*. Mais ils se comportaient comme s'ils étaient désormais au service de quelqu'un d'autre.

Il faisait incroyablement chaud dans la cabine. Quelqu'un était assis derrière un modeste bureau ; le dos tourné à Revuelta, il fixait le ciel bleu à travers le hublot.

— Vous êtes Osvaldo Revuelta ? demanda l'inconnu d'une voix râpeuse.

— *Sí*.

— Le futur président de Cuba ?

— Qui a dit ça ? interrogea sèchement Revuelta.

L'homme se retourna. Il était vieux, et son visage n'était qu'un réseau de rides ; sa moustache blanche scintilla dans la lumière. L'un

de ses yeux était dissimulé sous un bandeau blanc, et il arborait un haut-de-forme à rayures rouges et blanches.

— Vous êtes le *señor* Oncle Sam ! s'écria Revuelta. Mais, *Madre de Dios*, vous êtes mort !

L'homme se leva. Il portait une redingote qui semblait taillée dans un drapeau américain.

— Vous savez, dit l'Oncle Sam d'un ton à la fois doctoral et familier, certains se sont moqué de moi quand j'ai créé Beasleyland. Mais je savais ce que je faisais. Je savais ce que voulaient les gens. Ils voulaient de l'évasion, du rêve... Et je le leur ai donné. Aussi simple que cela.

— Je ne comprends pas comment vous pouvez ne pas être mort, murmura Revuelta d'une voix blanche.

Le vieillard poursuivit, comme s'il ne l'avait pas entendu :

— Un visionnaire. Voilà ce que je suis. Prenez mes recherches sur les robots. Un vieux rêve, que je suis parvenu à réaliser. Oui, j'ai toujours été un futuriste ; le problème, c'est qu'un futuriste ne vit jamais assez longtemps pour voir toutes ses idées se concrétiser. Aussi, en 65, quand on m'a dit que mon cœur faiblissait, j'ai refusé de lâcher prise. J'ai convoqué mes Concepteurs – c'est le nom que je donne à ceux qui mettent mes idées en application – et je leur ai exposé le problème. Au début, ils ont refusé de s'en occuper. Cela les dépassait, prétendaient-ils. Mais j'en ai licencié quelques-uns et les autres se sont vite ralliés à mes projets. C'est alors que j'ai entendu pour la première fois le terme « cryogénie », qui signifie « production des basses températures ». On m'a expliqué que, si j'acceptais d'être congelé vivant dans un bain d'azote liquide, je pourrais être décongelé plus tard, quand on aurait trouvé un remède aux maladies cardiaques, et entièrement remis à neuf. L'idée m'a plu. Mais je ne suis pas homme à attendre indéfiniment. Je leur ai dit : ça marche, mais vous, mettez-vous au boulot tout de suite. On ne peut pas compter sur les scientifiques. Et j'ai bien fait, car, un an après, crac, ça y était : infarctus du myocarde.

— Et vous êtes resté congelé pendant tout ce temps ? interrogea Revuelta, abasourdi.

— C'est exact.

— Mais... mais je n'ai jamais entendu dire qu'on avait trouvé un remède contre les maladies cardiaques.

D'un seul geste, l'Oncle Sam ouvrit sa redingote et sa chemise, dénudant une poitrine glabre et ridée, où courait une longue cicatrice

violacée.

— Une transplantation ? demanda Revuelta, d'une voix étranglée.

— Approchez-vous... Plus près, je ne mords pas !

Réticent, le Dr Osvaldo Revuelta obéit, et posa sa tête contre le torse balaféré.

— Je n'entends pas de battements, s'étonna-t-il.

— Un cœur animatronique [\[3\]](#) ; le premier cœur artificiel portable, expliqua fièrement le vieil homme. Il paraît qu'il fonctionnera bien au-delà de mon centième anniversaire.

— Un cœur animatronique ? haleta le Dr Revuelta.

— Entièrement réalisé dans mes studios, opina l'Oncle Sam Beasley.

Et il partit de son rire débonnaire, si familier aux oreilles des téléspectateurs. Mais, aux oreilles de Revuelta, il sonna comme un rire de dément.



## CHAPITRE 23

Harold Smith rouvrit brusquement les yeux et les posa tour à tour sur le visage amical de Remo Williams, puis sur celui, plus sévère, de Chiun.

— Vous avez vu Sam Beasley ? croassa-t-il.

— Non, fit Remo en secouant la tête. C'était seulement un automate habillé en pirate, avec les traits de Beasley. Il avait même une jambe de bois !

— C'était Beasley, s'entêta Chiun.

— Je crains que Maître Chiun n'ait raison, déclara Smith d'une voix morne. Aidez-moi à me relever.

Remo s'empessa d'accéder à sa demande. Smith, chancelant, s'adossa à la capsule cryogénique.

— Vous rappelez-vous l'histoire qui courait sur le compte de Beasley ? demanda-t-il d'une voix rauque.

— Qu'il dessinait lui-même tous ses dessins animés ?

— Et c'est vrai, glissa Chiun. Tout le monde sait ça.

— Non. Qu'à sa mort, la compagnie avait fait congeler son corps, pour le préserver jusqu'au jour où on aurait trouvé un remède aux insuffisances cardiaques.

— Oui, mais c'était un bobard, non ? Les gens racontaient que le corps était conservé dans le parc, sous le Mont de l'Étoile.

— Eh bien, si je ne me trompe, nous nous trouvons en dessous de ce qui subsiste du Mont de l'Étoile. Et en ce moment même, je suis appuyé contre une chambre cryogénique, destinée à abriter un corps humain en état de vie suspendue.

— Vous ne parlez pas sérieusement ! s'exclama Remo, horrifié.

— Remo, reprit Smith, combien de camions avez-vous vu quitter la base ?

— Pour l'amour du ciel, fit Remo d'une voix plaintive. C'est de *l'Oncle Sam Beasley* dont vous êtes en train de parler !

— Combien ? répéta Smith.

— Six ou sept.

— Hmmm. Combien de soldats d’Ultima Hora ont-ils été tués dans le marais de Big Cypress ?

— Oh, une vingtaine, à peu près, pas davantage.

Smith regagna la salle d’Animation, Remo et Chiun sur ses talons ; il éclaira les dessins accrochés au mur.

— D’après ces plans, fit-il, c’est une compagnie entière qui devait débarquer à Zapata, c’est-à-dire cent hommes.

Il posa son attaché-case sur la table, l’ouvrit et s’empara du téléphone cellulaire.

— Monsieur le Président, ici Smith. Je crains d’avoir de mauvaises nouvelles à vous apprendre...

Quand il eut terminé, il tourna vers Remo et Chiun un visage de pierre.

— Le président partage mon point de vue sur la situation. Vous allez vous rendre à la base aéronavale de Guantanamo. Immédiatement.

— Où est-ce ? s’enquit Remo.

— À Cuba.

— Vous nous envoyez dans une base cubaine ?

— Non, américaine.

— Depuis quand avons-nous une base aérienne à Cuba ?

— Depuis 1903, rétorqua Smith, d’un ton catégorique [4].

La base aéronavale de Guantanamo, dans la pointe Sud de Cuba, était entourée de filets anti-sous-marins côté mer, de clôtures électrifiées et de champs de mines côté terre.

De l’autre côté de la clôture, les forces d’élite des gardes-frontière cubains se tenaient en faction, vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Des avions patrouillaient le périmètre aérien en permanence. La seule voie d’accès était un corridor pratiqué entre les quelque cinquante mille mines antipersonnel enfouies autour de la base.

Ce jour-là – le deuxième depuis le début de la crise – il n’y avait personne dans cet étroit passage.

Le capitaine Bob Brown, de la Marine américaine, accueillit ses hôtes à leur descente du cargo C-130.

— Fidel est allé trop loin, cette fois, déclara-t-il. Je commande ici depuis dix ans. La situation n’a jamais été aussi grave. Jamais !

— Tout a l'air calme, pourtant, répondit Remo, en montant dans la jeep.

— Ils bloquent l'entrée principale ! s'exclama le capitaine, en démarrant. On ne peut ni sortir ni entrer. Et notre usine de dessalement est hors service. Depuis trois semaines, nous n'avons pas pu arroser le terrain de golf, et nous en sommes réduits à nous laver un jour sur deux seulement.

— Le terrain de golf ?

— Dix-huit trous. Comment veut-on que nous défendions la démocratie, si nous ne pouvons pas rompre un peu la monotonie en faisant quelques parcours de temps à autre ?

— Si nous revenions un peu à ce problème de sécurité ? proposa Remo.

— Problème ? Dites plutôt désastre, oui ! Ils avaient toujours laissé le personnel cubain circuler librement, jusqu'à maintenant. Non seulement nous n'avons plus d'eau douce pour la lessive, mais nous n'avons plus personne pour la faire ! Regardez mon uniforme ! Plus plissé que la figure de ma grand-mère. Et le terrain de golf ! Les arbres sont en train de sécher sur pied. Vous avez déjà essayé de faire un parcours de dix-huit trous sans arbres pour vous abriter du soleil ?

Remo posa son pied sur celui du capitaine et appuya sur le frein. La jeep s'immobilisa brutalement et Remo saisit le capitaine à la gorge.

— Écoutez, cracha-t-il, je ne vous le répéterai pas. Nous représentons les plus hautes autorités, pigé ? On nous a expédiés ici pour accomplir un boulot. De l'autre côté de la clôture. Vous me suivez ?

L'officier émit un gémissement étranglé.

— Bien. Nous n'avons pas beaucoup de temps. Conduisez-nous jusqu'à l'entrée principale et vous pourrez ensuite reprendre le cours de votre misérable existence.

Livide, le capitaine redémarrâ en trombe. Quelques minutes plus tard, il arrêta le véhicule devant une clôture hérissée de pancartes portant l'inscription :

DANGER/PELIGRO

MINES/MINAS

— C'est ça, la sortie ? interrogea Remo.

— Ils ont menacé d'abattre le premier qui mettrait le pied dans le corridor, prévint le capitaine.

— Ils n'ont rien dit sur ceux qui traverseraient le champ de mines ?

— Non. Mais ce serait s'exposer à une mort certaine.

— Seulement si on marche sur une mine, répliqua Remo. Vous venez, Petit Père ? fit-il en se tournant vers Chiun.

— Cette mission ne me plaît pas, ronchonna Chiun en descendant de la jeep.

— Vous répétez ça depuis le départ. Changez un peu de disque.

— Seriez-vous ici pour descendre Castro ? questionna le capitaine Brown, intéressé.

— Mon ami en meurt d'envie, mais nos ordres sont différents, répondit Remo. Nous sommes ici pour le protéger.

— Contre qui ?

— Vous dormirez mieux si vous ne le savez pas.

— Cette folie échappe à mon entendement, proclama Chiun, tandis qu'ils s'avançaient vers le champ de mines.

— Quelle folie ? interrogea Remo. Celle qui consiste à nous envoyer ici pour protéger Castro, ou celle dont est atteint le commandant de la base ?

— Les deux. Si ce tyran barbu gouverne cette île, pourquoi tolère-t-il la présence de ses ennemis ? Et s'il est assez faible pour permettre une telle chose, pourquoi l'Empereur Smith ne nous charge-t-il pas de l'éliminer, tout simplement ?

— La politique est une chose très compliquée.

Ils atteignirent une grille, dont Remo fit sauter le verrou d'un revers de la main.

— Prêt ? demanda-t-il à Chiun.

Ils pénétrèrent dans le champ de mines. Ce n'était pas si dangereux que ça le paraissait : pour poser des mines, il faut creuser le sol, puis recouvrir les mines ; mais on ne remet jamais toute la terre dans le trou. Et la pluie avait damé la terre meuble autour des mines. Ce n'était pas visible à l'œil nu, mais Chiun et Remo détectaient du bout du pied la consistance plus spongieuse de la terre retournée. Chaque fois que le sol présentait moins de résistance, ils effectuaient un détour. Et ainsi, tout en zigzaguant, ils atteignirent la clôture extérieure. Un bourdonnement s'en élevait : elle était électrifiée.

Remo résolut le problème en déterrando une mine, qu'il plaça dans la petite cavité que le Maître de Sinanju avait creusée sous la clôture.

Puis ils reculèrent à bonne distance et lancèrent une grosse pierre sur la mine.

Celle-ci produisit une détonation curieusement assourdie... et la clôture se déchira comme une feuille de papier.

Ils se faufilèrent sans difficulté par cette brèche.

Et les gardes-frontière cubains, qui avaient observé leur progression avec une fascination stupéfaite, ouvrirent alors le feu.

Ils firent bien, car les premières balles, si elles ratèrent complètement leurs cibles, firent sauter des mines placées à l'extérieur du champ.

— Cet abruti ne nous avait pas dit qu'il y avait un autre champ ! fulmina Remo.

— Ce sont peut-être des mines cubaines, dit Chiun.

— Ils vont nous tirer comme des perdrix, murmura Remo.

— Non, si nous gardons notre sang-froid, répliqua Chiun, en se baissant pour exhumer une mine. L'engin ressemblait à une soupière munie d'antennes. Il la lança ; elle s'envola vers un palmier, sur lequel était perché un tireur isolé. L'arbre explosa, dans une pluie de feuilles, de fragments de fusil et de débris humains.

— Bien joué, applaudit Remo.

Ensemble, ils déterrèrent d'autres mines et les projetèrent vers tous les arbres susceptibles d'abriter des tireurs embusqués. Bientôt, ils eurent décapité tous les palmiers et largement débroussaillé le terrain.

Quand les tirs eurent complètement cessé, ils se frayèrent un passage entre les mines. Ce fut facile, car les Cubains en avaient déjà fait exploser la plupart.

Ils aperçurent une sorte de jeep de fabrication russe, et s'en emparèrent ; les clés étaient restées sur le contact. Personne ne tenta de les arrêter.

— Bon, en route pour le marais de Zapata, soupira Remo.

— Je ne suis pas pressé d'arriver, fit Chiun.

— Je sais ce que vous ressentez, approuva Remo.

— Je n'ai aucun désir de mettre fin aux jours de l'illustre Sam Beasley, poursuivit Chiun.

Remo ne dit rien, mais il pensait la même chose. Et il savait que, avant la fin de la journée, il se verrait peut-être contraint de tuer le héros de son enfance, au nom de la patrie. Il en était malade d'avance.

## CHAPITRE 24

Le président de Cuba tirait rageusement sur son cigare, tout en regardant par la fenêtre de son bureau, quand un adjudant arriva, tout essoufflé.

— Un autre Mig a été abattu !

— Bah ! Envoyez-en un autre.

— Mais, *el Lider*, nous n'avons plus de carburant !

— Alors siphonne celui qui se trouve dans le réservoir de mon hélicoptère privé, crétin !

— Tout de suite, *el Lider* ! répondit le sous-officier en saluant.

Une ordonnance entra quelques instants plus tard.

— *El Présidente* ! haleta l'homme.

— Quoi encore ?

— On a repéré un navire se dirigeant vers le port de La Havane. Un navire américain, *el Présidente*.

— Un navire de guerre ?

— Non, un yacht de plaisance, avec un nom bizarre : *L'Aventure de Beasley*.

— Beasley ! Tu veux dire Sam Beasley ?

— *Sí, el Présidente*.

— Il a fait de bons dessins animés, en son temps, fit *el Lider Maximo*, avec un sourire féroce.

— *Sí, el Présidente* ; personnellement, je suis un fan de Ringard le Canard.

— Peuh ! Ce canard n'est rien à côté de Mongo Mouse. Ça, c'est une souris selon mon cœur ! Bon, en ce qui concerne le bateau, son imbécile de capitaine a dû se tromper de route. Capturez ce yacht, et nous demanderons une rançon.

Au large du port de La Havane, des avisos-torpilleurs encerclèrent *L'Aventure de Beasley*, tels des vairons autour d'un requin. Le commandant de la flottille porta un mégaphone à sa bouche et hurla :

— Laissez-nous monter à bord, ou nous vous torpillons !

C'était un bluff colossal ; jamais le commandant ne s'y serait hasardé, s'il n'avait pas risqué le peloton d'exécution pour désobéissance.

À sa surprise, un capitaine en uniforme blanc se pencha par-dessus le bastingage et répondit, dans un mégaphone si puissant que la casquette de l'officier cubain faillit s'envoler :

— Nous nous rendons !

— Suivez-nous jusqu'au port ! ordonna le commandant.

Et pareil à un Moby Dick apprivoisé, l'immense yacht blanc suivit les petits torpilleurs. À bord des bateaux cubains, des salves d'artillerie saluèrent cette éclatante victoire. Mais le commandant ne partageait pas cette liesse.

— C'était trop facile, marmonna-t-il en se léchant les lèvres d'un air soucieux.

## CHAPITRE 25

Le soleil se couchait sur les eaux turquoise de la baie des Cochons quand les premières embarcations se dessinèrent sur l'horizon.

Faustino Barranca, milicien des troupes territoriales, les aperçut comme dans un rêve, dans la lueur cramoisie du crépuscule. Il était en train de se faire griller de la viande d'alligator pour son dîner. Ce n'était pas particulièrement bon, mais c'était toujours mieux que le ragoût de rat palmiste.

Il avait entendu parler de l'invasion ratée, bien sûr. Tout Cuba était au courant. Et la population était extrêmement inquiète, parce que Castro avait sauté sur ce prétexte pour attaquer la Floride. Sans succès, il est vrai ; mais on disait qu'il ne renoncerait pas avant d'avoir porté un coup mortel au Colosse du Nord. Chacun savait que le résultat de cette folle entreprise ne faisait aucun doute : un petit cratère dans le sol de Floride – et Cuba tout entier plongé en enfer.

Mais le régime s'effondrait et Castro n'était pas homme à s'effacer de bonne grâce. Il préférait voir Cuba entièrement détruit, plutôt que d'accepter la défaite.

Aussi, quand les chalands de débarquement apparurent sur la mer des Caraïbes, Faustino jeta-t-il du sable sur son feu de bois et ramassa-t-il son fusil.

Si c'étaient des Américains, cela signifiait que Fidel avait réussi son coup – et que Cuba était perdu. Il se mit à pleurer en silence.

Les embarcations devinrent de plus en plus nombreuses, jusqu'à former un chapelet tout autour de la baie. Des sortes d'antennes paraboliques pivotaient au sommet de leurs superstructures. Stupéfait, Faustino reconnut soudain le symbole formé par les trois disques accolés.

— Mongo Mouse ? fit-il, sans en croire ses yeux.

Soudain, dans les bateaux, les soldats assis sur les bancs se redressèrent d'un même mouvement et, en parfaite synchronisation, épaulèrent leurs fusils. Comme si on avait appuyé sur une seule détente, un feu meurtrier balaya le marais.

Faustino se jeta dans la mangrove. Il n'avait pas d'autre choix que de riposter. Et il était bon tireur. L'œil collé au viseur, il choisit sa



cible et tira.

La tête du soldat explosa littéralement. Faustino eut un large sourire. Puis il riva de nouveau son œil au viseur... et vit que l'homme qu'il avait abattu, l'homme sans tête, continuait à tirer !

Il fut si abasourdi par ce spectacle qu'il se redressa pour mieux voir.

Une grêle de balles lui troua la poitrine et Faustino Barranca s'effondra dans la mangrove, où il ne tarderait pas à servir d'en-cas aux alligators.

Les chalands aux radars en forme d'oreilles de souris accostèrent, sans cesser le feu.

Le tir continua même quand arrivèrent les tanks T-64 des forces armées cubaines, qui ripostèrent avec férocité.

— Mais qu'est-ce que c'est que ces *soldados* ? s'écria le commandant de l'unité de tanks car – ce qu'il distinguait dans ses jumelles, c'étaient des hommes sans bras, sans tête, des hommes en morceaux, qui n'en continuaient pas moins à tirer.

— Ce sont des machines, pas des *hombres* ! conclut-il, sidéré.

## CHAPITRE 26

*El Lider Maximo* était hors de lui.

Les premiers rapports qui lui étaient parvenus du marais de Zapata étaient invraisemblables. Une armada accostant dans la baie. Des soldats qui continuaient à tirer, alors même que les courageux défenseurs de Cuba les avaient mis en pièces.

Il aurait volontiers fait fusiller l'homme qui lui avait apporté ce message, pour le punir de s'être enivré, mais le seul alcool disponible sur toute l'île se trouvait en sécurité, dans sa cave particulière.

— Nos forces vont être décimées, *el Jefe* ! s'écria le major. Seule votre héroïque présence pourra leur redonner courage !

— Bien pensé. Qu'on prépare mon hélicoptère privé, celui qui est équipé d'un bar.

— Mais, *el Jefe*, il n'y a plus de carburant ! On l'a transvasé dans le réservoir du Mig, selon vos instructions !

— Alors, dites au Mig de faire demi-tour, s'emporta *el Lider*. Nous bombarderons la centrale nucléaire plus tard.

— Trop tard, *el Jefe* ! Le Mig a été abattu !

— Alors, nous nous rendrons sur le champ de bataille en voiture ! mugit le président.

— À vos ordres, *el Jefe* !

Un autre homme arriva en courant, pour annoncer que *L'Aventure de Beasley* avait été conduit au bassin.

— Bien, dit Fidel. Je veux être le premier à monter à bord.

— Mais, *el Jefe*, interrogea le major, et l'invasion dans le marais de Zapata ?

— Ordonnez à toutes les forces mobilisées de repousser cette lâche attaque. Rejetez les *Yanquis* à la mer. J'ai des choses plus importantes à faire.

Se tournant vers l'ordonnance, il siffla :

— Mongo Mouse se trouve-t-il à bord ?

— Je ne l'ai pas vu, *el Présidente*.

— Il y sera forcément, puisqu'il est partout. J'ai hâte de le rencontrer. Partons, dit-il en redressant sa casquette.

Sa jeep personnelle emporta Castro vers les docks. La circulation, d'ordinaire clairsemée en raison de la pénurie d'essence, était aujourd'hui très dense. Les véhicules étaient essentiellement des camions militaires, en route vers le marais de Zapata.

Tout à ses pensées, le président cubain ne prêta pas attention à cette démonstration spectaculaire de sa toute-puissance. Un sourire radieux transparaissait derrière sa barbe broussailleuse. Il était pressé d'arriver à destination.

Après tout, n'était-il pas le plus fervent admirateur de Mongo Mouse ?

## CHAPITRE 27

Harold W. Smith avait donné à Remo une carte de Cuba extrêmement détaillée ; tous les grands axes et les routes principales y étaient signalés, ainsi que les installations militaires. Un cercle rouge désignait la base aéronavale de Guantanamo, un autre le marais de Zapata, et un gros trait rouge reliait les deux endroits.

— Avec cela, avait déclaré Smith, en rangeant son stylo, vous ne pouvez pas vous tromper.

Malheureusement, il ignorait que cette carte était le produit d'un bref flirt de la nation américaine avec le système métrique : les distances étaient indiquées en kilomètres et non en miles.

— Nous nous sommes perdus, grommela Remo, qui n'aurait pas su distinguer un kilomètre d'une kilotonne.

— Comment pouvons-nous nous être égarés, fit Chiun d'une voix plaintive, alors que tu disposes d'une carte annotée par l'Empereur en personne ?

— Les distances sont en kilomètres et je ne connais que les miles.

— Je t'ai déjà dit que tu devrais étudier les langues étrangères, le sermonna Chiun.

— Oh, lâchez-moi un peu, je vous en prie ! Le kilomètre n'est pas un verbe, c'est une unité de mesure. Une unité de mesure aussi stupide qu'inutile. D'après moi, nous avons parcouru environ trente miles ; ce que je voudrais savoir, c'est combien cela fait, en kilomètres ?

Il regarda en direction de la ville proche.

— Si c'est bien Sancti Spiritus, nous devrions prendre la route de gauche. Mais je ne vois aucun panneau portant le nom de la ville.

— Même s'il y en avait un, persifla Chiun, cela ne servirait à rien, tu ne sais pas lire l'espagnol.

— Je peux quand même lire un panneau routier ! protesta Remo.

— Dans ce cas, pourquoi n'arrives-tu pas à déchiffrer une simple carte, sur laquelle on a porté des indications au stylo ? Un enfant y arriverait.

Ils roulaient à vive allure et ne passaient pas inaperçus. Les autochtones agitaient le bras à leur passage.

Remo décida de courir le risque et s'arrêta.

— Sancti Spiritus ? demanda-t-il, en montrant la route de gauche à une grosse femme qui portait un ballot de linge humide sur la tête.

— *Sí, Sí*, répondit-elle aimablement.

Remo la remercia et s'engagea avec confiance sur la route de gauche.

— Les indigènes sont extrêmement accueillants, remarqua Chiun.

— Ou stupides, marmonna Remo. Nous pourrions aussi bien être Schwarzkopf et Colin Powell, qu'est-ce qu'ils en savent ?

Derrière eux, ils entendirent un rugissement, de plus en plus fort, de plus en plus proche. Ils se retournèrent et virent une colonne de véhicules militaires arrivant à toute allure.

— Oh-oh, fit Remo, en se rangeant sur le bas-côté.

Il se gara derrière des broussailles et ils attendirent que le convoi fût passé.

C'était un convoi important, composé de tanks T-64, de blindés BMP, et de jeeps russes semblables à la leur. Il y avait aussi un nombre considérable de vélos.

— Ils ont l'air pressés, commenta Chiun.

— Je me demande... fit Remo. Se peut-il qu'ils aillent au même endroit que nous ?

— S'il en est ainsi, cela veut dire que l'attaque a déjà commencé.

— Suivons-les, décida Remo, en redémarrant.

Heureusement, la route était en terre, et l'épais nuage de poussière soulevé par le convoi les dissimulait efficacement.

À un croisement, la colonne motorisée en rencontra une autre, et, après une brève discussion pour savoir qui prendrait la tête, les deux convois fusionnèrent.

Au-dessus d'eux, un hélicoptère solitaire volait vers le nord, dans un crachotement de moteurs.

— Nous arriverons peut-être trop tard, dit Remo d'un air sombre.

Quand l'odeur fétide du marais commença à chatouiller désagréablement leurs narines sensibles, ils perçurent des tirs d'armes automatiques, ponctués par le boum-boum-boum opiniâtre des pièces d'artillerie et des canons de 125 mm qui équipaient les tanks.

— Nous arrivons trop tard ! s'écria Remo.

Debout sur son siège, il essayait de distinguer ce qui se passait à travers la fumée épaisse.

— Que vois-tu ? interrogea Chiun, qui se dressait en vain sur la pointe des pieds.

— Des embarcations qui essaient d'accoster. Elles sont pilonnées par l'artillerie cubaine.

— Est-ce une bonne ou une mauvaise chose ? s'enquit Chiun.

— C'est une bonne chose pour notre mission, je pense, répondit Remo, après un temps de réflexion, mais une mauvaise chose pour Cuba.

— Est-ce une bonne chose pour le tyran barbu ?

— Oui, hélas, répondit Remo, en plissant le front.

— Il n'y a pas de justice, s'indigna Chiun.

— Voyons un peu si nous pouvons mettre notre grain de sel dans cette pagaille, dit Remo, en se rasseyant et en relançant le moteur.

Des multitudes de crabes rouges fuyaient devant la jeep, éclatant sous les roues avec des bruits de pneus crevés.

Parvenus au bord d'un vaste marécage, Remo et Chiun quittèrent leur véhicule et grimpèrent sur une butte, d'où ils eurent une vue panoramique de la baie des Cochons. Les embarcations y étaient aussi nombreuses que les icebergs dans l'océan Arctique. Des hommes habillés en pirates arrosaient les forces cubaines d'un tir nourri, en proférant force jurons en espagnol.

Certains chalands s'étaient échoués, et avaient été projetés par les obus dans le fouillis inextricable de la mangrove. Ils étaient jonchés de têtes, de membres, et autres parties de corps humains. Mais il n'y avait aucune trace de sang.

Remo et Chiun remarquèrent les antennes radar en forme de tête de Mongo.

— Pourquoi ont-ils besoin de radars ? s'étonna Remo.

— Parce qu'ils sont aveugles, répondit Chiun.

— Redites-moi ça, Petit Père ? fit Remo, interloqué.

Chiun lui fit signe de le suivre et Remo obéit. Ils redescendirent la butte, sous une pluie de balles et d'obus, puis se glissèrent jusqu'au marais éclairé par la lune, et avancèrent en pataugeant dans la mangrove. Ils parvinrent enfin devant un des chalands à demi immergés.

— Vois ! s'écria Chiun, en tirant un cadavre de corsaire hors de

l'eau.

Le corps, sectionné à la taille, révélait une fiche électronique mâle de la taille d'une bouche d'incendie.

— Hé, mais c'est un robot ! s'exclama Remo.

— Comme tous les autres, expliqua Chiun. C'est pour cela qu'ils ont besoin de têtes de souris pour diriger leurs tirs.

Remo contempla la baie obscurcie par le soir. Dans les embarcations, les pirates, certains debout, d'autres assis, tiraient par salves précises et régulières, s'arrêtant pour recharger leurs armes avec les gestes saccadés et mesurés de robots industriels mettant des pêches en boîte dans une conserverie.

— Je ne vois pas d'êtres vivants parmi eux, dit Remo.

— Il n'y en a pas.

Un véhicule amphibie, ayant échappé au déluge d'obus, atteignit le rivage et se dirigea vers eux ; ils s'enfoncèrent dans l'eau fétide jusqu'au ras des cils de la paupière inférieure.

Les pirates continuaient à décharger leurs armes de façon mécanique, tandis que le radar – qui avait perdu une de ses oreilles – continuait sa rotation.

— Ils ne débarquent pas, chuchota Remo, en sortant la tête hors de l'eau.

— Ils n'ont pas été conçus pour cette tâche, répliqua Chiun. Ils n'ont pas de jambes.

— Alors, à quoi servent-ils ? Ils ne peuvent pas prendre la plage, je veux dire, le marécage ; or, la règle première de toute invasion, c'est d'occuper le terrain, et de tenir la position.

— Ce n'est pas une invasion, fit Chiun, en fronçant les sourcils.

— Non ? Alors, c'est drôlement bien imité.

— C'est une diversion, reprit Chiun.

— Ils veulent peut-être affaiblir les Cubains, en attendant l'arrivée du gros de la flotte, suggéra Remo. Rappelez-vous Ultima Hora.

— Il existe un moyen d'en avoir le cœur net. C'est de mettre fin tout de suite à cette pantomime.

Sur ces mots, le Maître de Sinanju plongea avec l'agilité d'un marsouin et nagea vers le chaland échoué. Remo l'imita.

Chiun passa sous l'embarcation et, d'un ongle effilé, perça un trou dans le fond plat. L'eau s'infiltra rapidement et le chaland s'enfonça.

Les pirates continuèrent à tirer ; quand l'eau atteignit leurs organes électroniques, ils émirent des étincelles bleu-vert, et leurs armes crachotèrent, puis se turent.

Le dernier poussa un dernier « *Tu madre !* » avant de couler.

— C'est du gâteau, déclara Remo. Bon, mettons-nous au boulot.

Ils nagèrent vers la baie. Les balles ne les gênaient pas : dès qu'elles touchaient l'eau, elles déviaient et tombaient vers le fond. L'eau était étrangement chaude.

Remo et Chiun se séparèrent et passèrent à l'attaque. Chiun creusait les trous avec ses ongles. Remo, qui avait toujours refusé, malgré l'insistance de son mentor, de se laisser pousser les ongles, se servait du bout de son index, aussi efficace qu'une perceuse électrique.

Les militaires cubains accroupis le long de la plage ou piétinant dans la vase du marais de Zapata eurent enfin l'impression de l'emporter sur l'ennemi. Une à une, les embarcations donnaient de la gîte, chaviraient, ou coulaient tout simplement à pic.

On ordonna le cessez-le-feu et les soldats, muets de stupeur, contemplèrent les pirates qui continuaient à tirer alors qu'ils étaient en train de sombrer.

Puis le silence retomba sur la baie des Cochons.

Et les crabes sortirent de leurs cachettes, et les vautours au long cou s'abattirent sur les charognes humaines.

Remo et Chiun regagnèrent le rivage baigné par la pleine lune.

— On dirait qu'il n'y a pas d'autres forces d'intervention, murmura Remo. Vous parlez d'une invasion !

À ce moment, ils entendirent derrière eux des cris surexcités en espagnol.

— Que disent-ils ? demanda Remo à Chiun.

— Ils disent que La Havane ne répond plus aux appels radio. Ils craignent que la capitale n'ait été attaquée.

Le convoi s'ébranla à nouveau ; mais beaucoup de véhicules avaient été endommagés et d'autres avaient épuisé leur ration annuelle d'essence pour se rendre dans la zone de combat, créant un énorme bouchon qui immobilisa les engins encore en état de marche. Des jurons résonnèrent et l'on se battit pour les bicyclettes.

— Si c'est ça, la cavalerie cubaine, marmonna Remo, Fidel est dans le pétrin.

— Nous aussi, car nous devons nous rendre sur-le-champ à La



Havane.

Remo regarda autour de lui, et aperçut l'hélicoptère posé sur une petite colline, telle une libellule aux ailes repliées.

— S'il reste du carburant dans ce coucou, nous avons une chance d'y arriver, dit-il.

## CHAPITRE 28

*El Lider Maximo* gravit la planche d'embarquement du yacht immaculé. Quel magnifique bateau ! songeait-il. Et d'une propreté étincelante, comme s'il avait été astiqué par des fées.

Du coup, il décida de ne pas rançonner ce palace flottant, mais seulement son équipage et ses passagers. Il garderait le yacht pour son usage personnel. C'était un butin digne du plus grand soldat des Amériques, c'est-à-dire lui-même.

Sur le pont, il fut accueilli par deux stewards vêtus de blanc, au garde-à-vous. Ils n'étaient pas armés et exécutèrent même un salut impeccable quand il s'avança, suivi de ses gardes du corps.

— Pourquoi le capitaine n'est-il pas venu m'accueillir, comme l'étiquette l'exige ? voulut savoir le président cubain.

— Le capitaine vous attend dans la salle à manger, monsieur, répondit poliment un steward.

— Soit, j'irai donc le voir ! rétorqua *el Lider*.

Il fit signe à ses hommes de le suivre et partit à grands pas, évaluant au passage la beauté de sa prise de guerre, qui deviendrait bientôt le navire amiral de la flotte cubaine. Peut-être le ferait-il équiper de missiles mer-air. Les gens de chez Beasley en seraient sûrement malades, mais, dans le combat idéologique, on ne faisait pas de quartier.

Deux autres stewards étaient postés devant l'entrée de la salle à manger. Ils le saluèrent tout en lui ouvrant les portes. La démarche conquérante, Castro entra dans la pièce, qui lui parut d'un luxe à couper le souffle.

Il se retourna en entendant des détonations assourdies et son cigare lui échappa des lèvres.

Chacun des stewards venait de loger une balle dans la tête des deux premiers gardes du corps. Ceux-ci s'effondraient au sol tandis que, dissimulés derrière des ventilateurs d'un blanc étincelant, d'autres hommes ouvraient le feu sur le reste de son contingent.

— *Mierda !* rugit Castro.

Et les portes se refermèrent sèchement devant son visage barbu.

— Bienvenue, dit une voix.

Le président cubain fit volte-face, d'un air résolu.

À l'autre bout de la pièce, un capitaine en uniforme blanc était calmement assis à la table principale.

Serrant les poings, *el Lider Maximo* se rua vers lui. Si c'était nécessaire, il briserait à mains nues le cou de cette espèce de dandy.

Des soldats surgirent de dessous les tables. Tous portaient des combinaisons blanches et des fusils automatiques AR-15, portant le même insigne que celui qui était cousu sur leurs uniformes : la silhouette mondialement célèbre de Mongo Mouse.

Toutes les armes étaient pointées sur lui et il s'immobilisa.

— Yé vois, yé vois, grommela-t-il. C'est oune, comment dites-vous... oune cheval dé Troie ?

— Pas exactement, répliqua une voix froide derrière lui. Bien que ce navire soit effectivement rempli de jeunes gens n'attendant que mon signal pour marcher sur La Havane. Mais ce que vous voyez ici serait plutôt un tribunal.

*El Lider Maximo* se retourna, et découvrit la dernière personne au monde qu'il se serait attendu à voir.

— Oncle Sam ?

Le pilote de l'hélicoptère cubain n'aurait été que trop heureux d'emmener le *gringo* et le vieil Asiatique jusqu'à La Havane. Mais il y avait un petit problème.

— Il n'y a plus de carburant, *señores* !

— Est-ce qu'il en reste assez pour décoller ? interrogea le *gringo* ? en continuant à le secouer.

— *Sí*. Mais jusqu'où pourrions-nous aller, personne ne le sait !

— Chaque chose en son temps, déclara l'Américain.

Et, comme le *gringo* avait été assez bon pour lui remettre les épaules en place, le pilote fit décoller son appareil.

Ils durent s'arrêter à deux reprises pour remplir le réservoir. Le carburant était une chose rare dans l'armée cubaine et, comme telle, jalousement gardée. Le pilote l'avait bien expliqué aux deux hommes, mais cela les avait laissés tout à fait froids.

Maintenant, il comprenait pourquoi. Ils s'étaient posés à côté d'un tank hors d'usage et, sous la surveillance des deux inconnus, l'équipage s'évertuait à siphonner le carburant de leur engin dans le

réservoir de l'hélicoptère.

Étonnant, les choses que l'on arrivait à faire avec les épaules déboîtées !

Durant la dernière partie du trajet, le *gringo* se tourna vers le vieil Asiatique et cria, par-dessus le vrombissement du moteur :

— Apprenez-moi quelques mots d'espagnol, Petit Père.

— Pourquoi ?

— Parce que je veux dire à Castro ma façon de penser, dans sa propre langue !

Le président cubain arborait l'expression d'un zébu qu'on vient d'assommer d'un coup de merlin.

Une silhouette étrange se dressa derrière la longue table de banquet. Elle était vêtue de la redingote et du haut-de-forme de la figure emblématique de l'impérialisme américain – l'Oncle Sam. Même le bandeau sur son œil gauche était assorti à son costume : bleu, constellé d'étoiles blanches.

Mais cet Oncle Sam-là n'était pas un personnage de bandes dessinées ; c'était un dessinateur mondialement célèbre.

— Mais, vous... vous êtes *mort* ? Oncle Sam Beasley !

L'homme sourit derrière sa moustache neigeuse.

— Vous savez, dit-il d'un ton pensif, quand je leur ai parlé pour la première fois de l'Île de Beasley, mes collaborateurs ont pensé que j'étais resté trop longtemps dans le congélateur.

— L'Île de Beasley ?

— Cuba fait un peu trop... folklorique. Les gens qui fréquentent mes parcs n'ont que faire de la culture locale. C'est d'ailleurs pour cette raison que j'ai baptisé ma base française EuroBeasley. C'est nettement plus vendeur... Enfin, quoi qu'il en soit, l'idée m'est venue juste après qu'on m'a sorti de cette foutue glacière.

— Glacière ?

— Tout avait changé, y compris la base d'imposition. Nos revenus étaient en baisse. Le nombre de visiteurs aussi. Mais les impôts, eux, crevaient le plafond. J'avais des parcs dans le monde entier, mais partout, les pays d'accueil nous sucrèrent nos bénéfices avec leurs taxes sur la valeur ajoutée et toutes leurs maudites inventions. Alors, je me suis posé la question : comment m'assurer que la société Beasley passera le cap du *xxi*<sup>e</sup> siècle, comme je semble destiné à le faire moi-même ?

— Yé né sais pas, fit *el Lider* d'une voix épaisse, essayant encore de comprendre par quel prodige l'Oncle Sam Beasley pouvait se tenir devant lui en chair et en os.

— Je vais vous le dire. Je me suis dit que Beasley était trop important pour n'être qu'une société. Il fallait que cela devienne une nation. Songez un peu ! Une île entière transformée en un parc d'attractions plus grand que tous les autres parcs réunis. On viendrait du monde entier pour voir ça ! Et ensuite, je fermerais les autres parcs. Plus d'impôts. Plus de lois sur les salaires minimum. Plus besoin de se conformer à toutes ces stupides réglementations. Et peut-être qu'un beau jour, quand les choses se seraient un peu tassées, et que nous aurions été admis au sein des Nations unies, je pourrais décrocher un siège au Conseil de sécurité et accomplir de grandes choses !

— Vous voulez transformer Cuba en parc d'attractions ? rugit *el Lider*.

— Je pensais bien que vous seriez impressionné, fit l'Oncle Sam, en montrant ses dents blanches.

— Cela né sé produira jamais. Jamais !

— Si, grâce à Léo Zorilla.

— Ce nom me dit quelque chose, murmura le président, en se grattant la barbe.

— Commandant de l'armée de l'air cubaine. Diabétique. Recueilli en mer par le yacht où nous nous trouvons, il y a quelques mois. Malheureusement, les services de l'immigration ont mis la main sur lui avant moi. Mais je l'ai contacté et je lui ai offert un travail, en échange de tous les secrets militaires qu'il pourrait divulguer.

— Le traître ! Yé lé ferai fousiller !

— Trop tard. Il appartient désormais à l'histoire. Comme vous n'allez pas tarder à le faire, mon ami.

— Vous êtes *loco* !

Une lueur pétilla dans l'œil unique de l'Oncle Sam.

— Vous savez ce que m'a dit Léo ? Que le point faible dans la défense côtière de Cuba, c'était l'endroit que tout le monde pensait être le mieux protégé.

— La Playa Giron ?

— Exactement. Ça m'a paru logique. Personne n'avait envie de voir se répéter le fiasco de la baie des Cochons. Vous n'aviez donc pas besoin d'y installer un dispositif important.

— Ah ! Vous vous trompez ! Cet endroit est désormais bien défendou ! L'élite de mon armée révolutionnaire protège ce lieu historique !

— C'est vrai. Le gros de vos troupes s'y trouve en ce moment même, très occupé à tirer sur des soldats animatroniques.

— Animatroniques ?

— Des robots. Vous ne pouvez pas les abattre, mais eux, ils peuvent vous tuer. Une nouvelle manière d'éliminer l'adversaire sans perdre un seul homme.

— Oune diversion ? haleta *el Lider*, suffoqué.

— Je crois que vous avez employé l'expression « Cheval de Troie », il y a quelques instants.

— Et vous, vous avez parlé d'oun tribunal, fit le président cubain, en frappant sa vaste poitrine. Mais yé souis au-dessus dé vos lois. Au-dessus de l'histoire. Vous né pouvez pas mé jouer pour crimes dé guerre. Yé n'en ai commis aucun. Yé souis oun révolutionnaire. Mes interventions dans d'autres pays né sont pas différentes dé celles des autres grandes puissances mondiales. Et les actes commis dans mon pays ne concernent que Cuba, et Cuba seulement. Vous né pouvez pas me juger pour cela.

— Je n'en ai pas l'intention, fit l'Oncle Sam d'une voix glaciale.

Le président cubain continua, comme s'il n'avait pas entendu. Quand il était lancé, rien ne pouvait l'arrêter. Il se mit à énumérer, en comptant sur ses doigts :

— Vous né pouvez pas mé juger pour crimes contre les États-Unis, vous né pouvez pas mé juger pour crimes contre mon propre peuple, vous né pouvez pas...

— Et pour infraction aux lois sur le copyright ? interrogea l'Oncle Sam.

— Le copy... répéta *el Lider*, médusé.

— Vous avez piraté mes programmes, et ça ne me plaît pas du tout. J'ai mis beaucoup de moi-même dans ces émissions.

Sur ces mots, l'Oncle Sam s'empara d'un marteau, et frappa à deux reprises sur la table.

Surgissant de derrière des rideaux, apparurent Mongo la Souris, Ringard le Canard, Toc-Toc l'Écureuil et une pléiade d'autres personnages. Ils prirent place de chaque côté de l'Oncle Sam, qui se rassit.

— La séance est ouverte, proclama-t-il.

Le président cubain cligna furieusement des paupières. Certes, il savait que tôt ou tard il serait renversé et traîné devant un tribunal quelconque. Mais il ne s'était pas attendu à un tribunal de ce genre...

Il avait répété le discours qu'il prononcerait à cette occasion. Il défendrait avec ferveur chacun de ses actes révolutionnaires. Il avait rêvé de ce moment. Il l'avait même attendu avec une certaine impatience, sûr que son esprit et son éloquence sauraient le justifier aux yeux du monde.

Mais il n'avait jamais envisagé qu'on puisse l'accuser d'infraction aux lois sur le copyright. Et aujourd'hui, il comparaissait devant les bizarres représentants des plus féroces défenseurs de copyright au monde.

Accablé, *el Lider Maximo* se força à redresser les épaules.

— Yé demande à être joué par mes compatriotes. Seuls des Cubains ont le droit de me jouer.

— Puisque vous y tenez... dit Beasley. Docteur Revuelta, poursuivit-il en élevant la voix, voulez-vous vous joindre à nous, s'il vous plaît ?

Un rideau s'écarta, et le président découvrit un Cubain qu'il ne connaissait que trop bien.

— Toi ! Espèce de *terrorista* ! fulmina-t-il.

— Le D<sup>r</sup> Revuelta sera nommé président par intérim, expliqua l'Oncle Sam. Avec un des leurs à la tête du gouvernement, les Cubains ne broncheront pas.

Le D<sup>r</sup> Revuelta s'assit à côté de Loufdingue le Loup.

— Je crois que vous étiez avocat, avant de devenir révolutionnaire, fit l'Oncle Sam d'une voix douceuse. Je vous permets donc d'assurer vous-même votre défense.

— Yé relève ce défi.

— Je m'en doutais, gloussa l'Oncle Sam. Connaissez-vous ce vieux dicton : Un homme qui plaide pour lui-même a un imbécile pour client ?

— Peuh !

— Plaiderez-vous coupable, ou non coupable ?

*El Lider Maximo* contempla l'étrange tribunal réuni devant lui. Sa pensée se reporta à son premier procès, il y avait bien longtemps de cela. Il avait alors inventé une formule qui était restée une de ses favorites, et qu'il aimait encore hurler aux masses. Elle lui avait permis d'échapper aux conséquences de toutes les erreurs politiques et

stratégiques qu'il avait commises. Il la répéta donc une fois de plus.

— Il ne vous appartient pas de juger de mon innocence ou de ma culpabilité ! tonna-t-il, en brandissant un doigt menaçant. L'histoire me donnera raison !

Puis il se lança dans un discours, qui, il y comptait bien, resterait dans les annales comme le plus long de toute sa carrière.

Car, plus longtemps il parlerait, plus il aurait de chances d'être libéré par ses loyaux soldats.



## CHAPITRE 29

Le président cubain s'adressait à Mongo Mouse quand il perçut le ferraillement assourdi des pales d'un hélicoptère. Le bruit se rapprochait. Il éleva la voix pour le couvrir : c'était sans doute son régiment d'élite, les marines du bataillon Guevara, en train d'atterrir sur le pont.

— Mongo, mon frère, déclama-t-il en marchant de long en large, j'en appelle à ton sens bien connu de l'équité. Toi et moi sommes *mucho hombres*. Je suis un homme entre tous les hommes, comme tu es une souris entre toutes les souris.

Mongo fixait sur lui un regard sans expression, les yeux aussi ronds que ses oreilles. Impossible de dire si l'infatigable rongeur était touché par son discours ; aussi *el Lider* continua-t-il :

— Les enfants de Cuba t'adorent, tout comme moi. Comment moi, leur bien-aimé *Lider Maximo*, aurais-je pu les priver de tes aventures, simplement parce que nos capitales n'entretiennent pas de bonnes relations ?

La souris pencha une oreille de côté. Le canard entrouvrit imperceptiblement son bec orangé. Et, encore mieux, l'Oncle Sam lui-même commençait à avoir l'œil vague. Ça marchait. Ils devenaient semblables à de la pâte à modeler entre les mains de l'incomparable orateur qu'il était. Confiant, il poursuivit sa plaidoirie.

Et les portes s'ouvrirent avec fracas.

Fidel se retourna, un large sourire transparaissant dans la broussaille qui lui couvrait le visage :

— Pourquoi avez-vous mis si longtemps à... ?

Les mots s'étranglèrent dans sa gorge.

Un seul homme s'encadrait sur le seuil. Il était vêtu de noir et sans arme. Pourtant, il paraissait extrêmement sûr de lui.

— Qu'est-ce que c'est que ce bordel ! tonna l'Oncle Sam.

— Encore vous ! s'exclama Revuelta.

— *Qué ?* hoqueta Fidel Castro.

— *Que será, será*, répondit Remo, étalant sa science toute neuve de la langue espagnole.

*El Lider Maximo* contempla le *gringo* aux yeux sombres, aux pommettes hautes et aux poignets épais, et interrogea d'une voix âpre :

— Qui es-tu, *Yanqui* ?

— *Yo soy soldado de las Americas*, répondit Remo en souriant.

*El Lider Maximo* se sentit brûler d'une telle colère que sa barbe en roussit presque. Qui était ce *gringo*, pour oser se parer du titre sacré de révolutionnaire latino-américain ?

Avant qu'il ait pu formuler sa question, l'Oncle Sam tempêta :

— Que quelqu'un abatte cet emmerdeur !

Il aurait dû être plus précis, car la moitié des gardes crurent qu'il voulait parler du président cubain. Les autres interprétèrent correctement son ordre et pointèrent leurs armes sur l'homme en noir.

— Non, non ! Pas cet emmerdeur-là, l'autre ! vociféra Beasley.

Les soldats qui tenaient Remo en joue braquèrent leurs armes sur Fidel. Les autres exécutèrent la manœuvre inverse.

— Non ! Non ! Non ! hurlait l'Oncle Sam. Vous comprenez tout de travers ! Écoutez-moi, c'est moi le Directeur, merde ! À mon commandement ! Portez... armes !

Comme des marionnettes, les soldats portèrent leur AR-15 à leurs épaules vêtues de blanc et se mirent au garde-à-vous, le menton levé.

C'était le moment ou jamais ; Remo s'élança et saisit le président cubain par sa longue barbe grise. Du même mouvement, il donna un léger tour du poignet et, soudain, le géant cubain se mit à tourner autour de sa tête.

— Ne tirez pas ! Ne tirez pas ! glapit Beasley. Le procès n'est pas terminé !

Remo lâcha la barbe de Castro, et celui-ci s'envola en hennissant vers les soldats alignés, qui s'écroulèrent comme des quilles.

L'Oncle Sam aboyait à présent des ordres inarticulés.

Remo s'avança entre les tables, les projetant négligemment dans l'air comme de vulgaires frisbees ; elles emportèrent des têtes, brisèrent des fusils, et eurent vite expédié au tapis les quelques soldats encore debout.

Pas un coup de feu n'avait été tiré.

Remo se pencha et extirpa d'un enchevêtrement de bras et de jambes vêtus de blanc une forme kaki.

— Je n'en ai pas encore fini avec toi, le Barbu.

Il traîna *el Lider* gémissant jusqu'à la table de banquet, où divers personnages de dessins animés étaient assis, très, très calmes.

— Beau travail, fit l'Oncle Sam d'une voix un peu trop suave.

— Merci, répondit Remo, distraitement, en déposant brutalement le président cubain sur l'un des rares sièges encore intacts.

— Je le pense sincèrement, reprit Sam Beasley, en se levant.

— Bon, je vous crois, dit Remo, en évitant de le regarder. Je suis à vous dans une minute.

— Sérieusement, j'aimerais vous serrer la main, mon garçon.

Remo hésita.

— Allons, venez. Je ne mords pas. Je reconnais votre supériorité, et je suis assez grand pour m'avouer vaincu.

Remo regarda les mains de l'Oncle Sam. Elles étaient vides. Ses oreilles captèrent le bruit de soufflet des poumons cacochymes ; il n'entendait aucun battement de cœur, mais un bourdonnement régulier montant de l'intérieur de la poitrine.

— Et puis zut, fit Remo, en tendant la main. J'étais un de vos plus grands admirateurs, autrefois.

— Et maintenant, vous êtes le plus grand imbécile de la terre, cracha l'Oncle Sam, en broyant la main offerte dans une poigne si puissante que Remo eut l'impression d'être pris dans un compacteur d'ordures.

Il fut tellement surpris qu'il fit une chose qu'il n'avait pas faite depuis des années : il cria de douleur.

Le Maître de Sinanju entendit son cri alors qu'il était occupé à mettre les soldats d'Ultima Hora hors de combat. Comme ce n'étaient pas de méchants hommes, il se contentait de leur déboîter les épaules.

Le hurlement de Remo était reconnaissable entre tous et inoubliable. Chiun avait maintes fois tiré de son élève des plaintes de ce genre, dans les premiers temps de son apprentissage, quand Remo s'obstinait encore à manger de la viande et à respirer de la mauvaise manière.

Il se rua hors des cales, dans lesquelles les hommes d'Ultima Hora s'étaient dissimulés en attendant de se lancer à l'assaut de La Havane, et fila comme un éclair dans la direction d'où provenait le cri.

Remo Williams n'était pas habitué à la douleur. D'une part, ses

nerfs aguerris sublimaient la souffrance ordinaire ; de l'autre, son corps tout entier était devenu hypersensible à tous les stimuli externes. Et il avait été pris en traître.

Une douleur atroce explosa dans son système nerveux. Tous ses sens furent paralysés, et des étincelles rouges dansèrent devant ses yeux. Il sentait ses phalanges et ses métacarpes malaxés par une main qui, il le comprit trop tard, était une puissante mécanique hydraulique dissimulée sous un revêtement imitant parfaitement la chair.

— Ma main droite est restée dans le congélateur, gloussa la voix familière, mais mes animateurs m'en ont donné une toute neuve. Elle vous plaît ?

Des ondes de souffrance traversèrent le cerveau engourdi de Remo. Ses réflexes de Sinanju lui disaient de se jeter sur son bourreau, mais son esprit se révoltait à l'idée de tuer Sam Beasley. L'Oncle Sam, ce bon vieil oncle qui lui racontait de si belles histoires il y avait bien, bien longtemps de cela, dans une autre vie – quand, assis devant un vieux téléviseur noir et blanc, il regardait des dessins animés avec les autres orphelins.

Et, tandis que Remo hésitait, la douleur s'intensifia, et il laissa passer l'occasion de riposter. Il perdit le contrôle de son corps et mit un genou à terre ; il grinça des dents et un voile noir obscurcit ses pensées.

Puis une autre voix lui parvint, aiguë, impérieuse.

— Tiens bon ! lui cria-t-elle.

C'était Chiun !

— Qui diable êtes-vous donc, tous les deux ? interrogea la voix de Beasley, emplie d'une colère froide.

— Je suis le Maître de Sinanju, dit Chiun de son ton le plus théâtral. Et c'est mon fils que tu es en train de torturer. Lâche-le immédiatement !

— Mon cul !

À travers le rugissement de souffrance qui lui emplissait les oreilles, Remo distingua l'exclamation offensée de Chiun.

— Tu n'es pas l'Oncle Sam !

— Foutre oui, je le suis !

— L'Oncle Sam n'emploierait jamais un tel langage.

— Drôlement bien renseigné, hein ? Qui êtes-vous donc, espèces de

clowns ? Des agents de la CIA ?

Chiun ignore sa question et haussa la voix de manière à se faire entendre de Remo :

— Remo, cet homme est un imposteur. Abats-le.

— Je... je ne peux pas ! haleta Remo.

— Repousse la douleur, insista Chiun.

— Ce n'est pas à cause de la douleur. C'est l'Oncle Sam, le vrai ! Je ne peux pas lui faire mal !

— Absurde.

— Il a un cœur animatronique !

— Radio-animatronique, rectifia l'Oncle Sam de sa voix pontifiante. Utilisez le terme exact, je vous prie.

— Radio ? fit la voix ahurie du président cubain.

La main relâcha un peu sa cruelle étreinte. Remo se força à ouvrir les yeux. Il leva la tête. L'Oncle Sam, vêtu des couleurs américaines, se dressait au-dessus de lui, un sourire féroce aux lèvres.

— Contrôlé et alimenté en permanence par un signal externe. Pas besoin de changer les piles, ou de remplacer les parties défectueuses. J'ai au moins quatre-vingt-dix autres années devant moi, à ce qu'on m'a dit.

— Tu es une machine, jeta Chiun d'un ton accusateur.

— Je suis aussi humain que n'importe qui. J'ai seulement été un peu amélioré.

— Chiun, hoqueta Remo, ne restez pas là à discuter. Faites quelque chose !

Les yeux du Maître de Sinanju se réduisirent à de simples fentes. D'une voix froide, il ordonna :

— Remo, relève-toi. Ne me fais pas honte devant ce tyran barbu. Montre-toi digne de l'enseignement que je t'ai dispensé.

— Je ne peux pas le tuer ! Vous savez qui il est !

— Tu dois le faire !

— Faites-le donc vous-même !

— Remo ! Je ne veux pas que les enfants de Sinanju pensent que j'ai supprimé leur Blanc préféré. Tu dois t'en charger toi-même.

Remo essaya de se redresser. La main hydraulique le cloua au sol.

— Encore une menace de ce genre, et je réduis la main de votre

fiston en purée ! prévint Sam Beasley.

— Encore une menace de ce genre, et mon disciple te réduira en poudre d'os, riposta Chiun.

— Je ne peux pas faire ça, Chiun ! s'écria Remo.

Campé à l'autre bout de la pièce, le Maître de Sinanju rentra ses mains à l'intérieur de ses manches. Ses yeux se posèrent sur son élève, qui se laissait humilier de façon si inconvenante devant Mongo Mouse et tous les autres.

Puis il aperçut le tyran barbu, qui se relevait avec effort.

— Vous, grogna *el Lider* à l'adresse de Chiun. Yé vous donnerai tout cé qué vous voudrez si vous me sauvez de ce *gringo loco*.

— As-tu de l'or ? interrogea Chiun, soudain intéressé.

— *Sí. Sí.* Autant que vous en voudrez.

— Cinq milliards, répondit vivement Chiun.

— *Qué ?*

— Cinq milliards en or. Tu paieras ?

— Non ! C'est déraisonnable. Pour qui vous prenez-vous ?

— Je suis le Maître de Sinanju, déclara Chiun d'un air hautain, en guettant la réaction de Castro.

— Par la barbe du Che ! J'ai entendu parler de vous !

— Je le pensais bien, fit Chiun avec un mince sourire.

— Vous êtes nord-coréen.

— Exact.

— Les derniers de mes fidèles alliés, reprit le président d'une voix sourde. Se sont-ils détournés de la voie socialiste, eux aussi ?

— Je ne suis pas l'instrument de Pyongyang, cracha Chiun...

— Alors, pour qui travaillez-vous ?

— Pour ton ennemi mortel.

— Dans ce cas, je suis un homme mort, gémit Castro.

— Seulement si tel est mon désir, répliqua sèchement Chiun.

Le Dr Osvaldo Revuelta en avait assez de cette mascarade. Chaque minute perdue retardait d'autant son accession à la présidence de Cuba, son île bien-aimée.

— Assez ! tonna-t-il en se levant soudain. Il est temps de juger le

tyran. Mort à Castro ! poursuivit-il en pointant son pouce vers le sol. Qu'en disent les autres membres du jury ?

L'un après l'autre, ils prononcèrent leur sentence. Mongo dirigea son pouce ganté de blanc vers le bas. Ringard abaissa sa main palmée, Loufdingue fit de même avec sa patte griffue, et tous les autres suivirent.

Le verdict était rendu à l'unanimité. Pas tout à fait cependant, car l'Oncle Sam Beasley avait la main prise.

— C'est moi qui vous dirai quand il faudra voter ! rugit-il.

— Nous perdons du temps, se plaignit Revuelta. Nous devons passer à l'attaque. Mes hommes sont impatients de libérer Cuba !

— Non, intervint Chiun. Ils se tordent de douleur dans les cales. J'ai accepté leur reddition.

— Conneries ! s'emporta Beasley, en serrant davantage la main de Remo, qui glapit de douleur.

— Écoutez, protesta Revuelta, je suis le futur président !

— Vous croyez ça, railla Beasley. Vous n'êtes qu'un pantin dont je tire les ficelles !

— Que dites-vous ? s'écria Revuelta, horrifié.

— Et si vous n'obéissez pas, continua Beasley, je demanderai à mes Concepteurs de fabriquer une réplique animatronique à votre image. Une réplique qui m'obéira.

— Vous n'êtes qu'un imposteur ! cria Revuelta, en sautant à la gorge de Beasley. Vous...

Mais Beasley était trop rapide pour lui. De sa main libre, il arracha le bandeau masquant son œil gauche. Le visage du D<sup>r</sup> Osvaldo Revuelta n'était qu'à une vingtaine de centimètres de l'œil électronique ; celui-ci explosa comme une énorme ampoule de flash.

Revuelta recula et hurla en se couvrant les yeux :

— Je suis aveugle ! Il m'a aveuglé !

Il tituba en direction du Maître de Sinanju, qui, froidement, lui fit un croc-en-jambe et lui broya le cou sous son talon. Un craquement se fit entendre, et Revuelta s'immobilisa, après d'ultimes convulsions.

Remo chassa la douleur transperçant son poignet droit en l'irradiant dans tout le reste de son corps, qui la dilua et l'absorba. Il serra les dents. Son front était couvert de sueur. Il retrouvait peu à peu le contrôle de lui-même. De sa main libre, il agrippa la nappe, qui

glissa au sol.

Et il vit une boîte noire dissimulée sous la longue table de banquet. Ça ressemblait à une grosse radiocassette, mais il n'y avait ni amplis ni lecteur de cassettes, seulement des lumières et des affichages digitaux. Sur l'un d'eux, les chiffres défilaient régulièrement ; arrivés à 26, ils se remirent à zéro, puis repartirent.

Un indicateur spectrographique montait et descendait le long d'une échelle graduée. Il était parfaitement synchronisé au bourdonnement émanant de la poitrine de l'Oncle Sam.

Remo se cuirassa contre la douleur, et tendit la main vers la boîte noire.

— Que diable fabriques-tu là-dessous ? rugit brusquement l'Oncle Sam.

Les doigts de Remo rencontrèrent quelque chose. Puis la douleur revint avec une violence accrue, et il fut soulevé du sol.

Mais il avait eu le temps de faire tourner un cadran.

Il fut brutalement hissé sur ses pieds, et se retrouva face à face avec Sam Beasley. Écœuré, il sentit sur lui l'haleine fétide du dément. Mais Remo avait déjà pris sa décision. Il savait ce qu'il devait faire.

Ce n'était pas l'Oncle Sam. En tout cas, pas l'Oncle Sam de son enfance. Peut-être cet Oncle Sam n'avait-il jamais vraiment existé. Peut-être était-il aussi imaginaire que Mongo Mouse. Quoi qu'il fût, Remo devait le tuer. Même si cet acte le hantait le reste de sa vie.

Il joignit en fer de lance les doigts de sa main libre, leur conférant une rigidité absolue. Il ignorait ce qu'ils devraient pénétrer – de la chair tendre ou de l'acier blindé. Il leva la main avec une lenteur délibérée. Il ne pouvait pas se permettre de rater son coup.

L'Oncle Sam découvrit ses dents dans une grimace menaçante. Puis il blêmit, sa bouche s'ouvrit et se referma spasmodiquement. Son œil valide roula dans son orbite. L'autre – la bille d'acier avec une lueur rouge au centre – commença à perdre de son éclat.

— Salaud ! siffla-t-il, et la lueur rouge se transforma en un rayon laser aveuglant.

Remo, percevant le dé clic d'un relais cybernétique, ferma les yeux juste à temps.

La lumière transperça ses paupières et un voile d'un rose éclatant veiné de rouge dansa devant ses yeux.

Sam Beasley émit un son étranglé, et se mit à souffler comme un accordéon asthmatique. L'étau qui retenait la main de Remo se



relâcha et Beasley porta son autre main à sa propre gorge.

Profitant de la situation, Remo desserra un à un les doigts hydrauliques qui l'enserraient ; l'un d'eux se brisa net.

Remo recula, en tenant ses doigts meurtris au creux de sa main indemne.

Le Maître de Sinanju courut vers lui, s'empara de sa main blessée et l'examina d'un œil critique.

— Je ne pense pas qu'elle soit cassée, murmura-t-il.

— Je suis incapable de le dire, haleta Remo.

— Il existe un moyen de le savoir, dit Chiun, en dépliant brusquement le poing serré de Remo.

Remo poussa un hurlement.

— Les os fonctionnent. Tout va bien, décréta Chiun, rayonnant.

On ne pouvait en dire autant de l'Oncle Sam, qui gisait sur le sol, secoué de soubresauts ; il ouvrait et refermait la bouche comme un poisson échoué sur la berge, claquait des dents et son visage virait au bleu.

Les personnages sortis de son imagination s'agitaient autour de lui en gémissant.

— Oncle Sam ! Oncle Sam ! Ne nous quittez pas ! Ne nous abandonnez pas à nouveau ! Nous avons besoin de vous !

Le Maître de Sinanju les dispersa sans ménagements en criant :

— Disparaissez, vermines !

Il se pencha sur l'Oncle Sam Beasley et, du bout de l'ongle, fit imploser l'œil laser.

L'Oncle Sam ne réagit pas ; il continua à se tordre dans les lentes affres de la mort. Son pilon métallique tambourinait sur le plancher. Sa voix n'était qu'un croassement :

— Maus... Maus... protégez... la Souris.

— Que dit-il ? interrogea Remo.

— Il appelle quelqu'un, répondit Chiun.

— Je crois l'avoir entendu prononcer « Mouse » ; il veut sans doute parler de Mongo. Où est-il, celui-là, au fait ?

Le Maître de Sinanju promena son regard froid sur le jury et pointa un doigt accusateur sur Mongo Mouse.

— Toi ! Reste où tu es, si tu tiens à ton scalp. Je connais la traîtrise

de ceux de ton espèce.

Mongo Mouse ouvrit les mains, dans un geste de soumission.

Le président cubain s'approcha prudemment. Montrant la boîte, il s'écria :

— C'est cet engin qui le maintient en vie. Détruisons-le !

Joignant le geste à la parole, il leva vers l'objet un pied chaussé d'un lourd brodequin militaire.

Rapide comme l'éclair, le Maître de Sinanju lui enfonça ses ongles dans la partie vulnérable, à l'arrière du genou.

Et *el Lider Maximo* s'écarta d'un bond, en se tenant la jambe et en braillant des invectives à travers sa barbe.

— Nous ne pouvons pas le laisser mourir, n'est-ce pas ? fit Remo en regardant Chiun.

— Non, répondit celui-ci.

Remo s'agenouilla et examina la boîte ; le compteur numérique grimpait seulement jusqu'à 7 avant de se remettre à zéro. Remo toucha le cadran qu'il avait tourné quelques instants plus tôt ; le compteur descendit à zéro, et Sam Beasley se mit à trembler et à suffoquer.

— Oups ! J'ai dû me tromper, fit Remo, en tournant le cadran à fond dans l'autre sens.

Beasley se remit à respirer plus régulièrement, et le compteur remonta à 15.

Remo tripota les cadrans contrôlant le rythme cardiaque, jusqu'à ce qu'il ait trouvé un réglage permettant à Beasley de respirer normalement, sans toutefois pouvoir se remettre debout.

— Je crois que ça ira, fit-il en se relevant.

Le président cubain s'avança en boitillant, l'air incrédule.

— Vous avez sauvé la Révolution, murmura-t-il. Ce fou voulait me juger pour des crimes imaginaires.

— Ne me parle pas de tes crimes, toi qui m'as privé de la beauté, dit Chiun d'une voix glaciale.

— *Qué ?*

— Il veut dire, expliqua sèchement Remo, que tu l'as empêché de voir son émission préférée, en piratant les ondes.

— Êtes-vous tous fous ? dit Castro en clignant des yeux. D'abord, cette espèce de dément qui se plaint que yé loui vole ses dessins

animés, et maintenant vous qui mé reprochez d'avoir interrompou ou simple programme télévisé !

— Ne dis pas ça, malheureux, l'avertit Remo.

— Cheeta Ching n'est pas une simple animatrice de télévision ! jeta Chiun avec superbe en se redressant de toute sa taille. Elle incarne tout ce qu'il y a de bon, de beau et de pur dans l'univers.

— Vous êtes *loco*. Y'ai réagi à l'agression, rien de plous.

— Tu reconnais donc ta culpabilité ! tonna le Maître de Sinanju.

— Y'en souis fier, riposta le président cubain en brandissant un doigt autoritaire. Yé froterai lé nez de ces *Yanquis* dans leur caca chaque fois que y'en aurai l'occasion.

— Alors, tu mourras de mille morts ! clama Chiun en s'avançant.

— Du calme, Chiun, intervint Remo. Vous savez ce que Smith a dit.

Chiun s'arrêta, et plissa les yeux.

— Puisque l'on m'interdit de te faire subir le sort que tu mérites si amplement fulmina-t-il, je dois te châtier d'une manière moins exemplaire que je l'aurais voulu.

Et, d'un air résolu, il accula le président cubain, terrorisé, le dos au mur.

Remo, handicapé par sa main meurtrie, ne put empêcher ce qui se passa ensuite.

Les cris d'*el Lider Maximo* s'élevaient par rafales saccadées, évoquant le bruit d'une mitrailleuse enrayée.

Le spectacle était tellement insoutenable que Remo dut se détourner.

Blottis dans un coin, Ringard le Canard, Loufdingue le Loup et tous les autres se cachaient le visage, tremblants de peur.

Nul ne s'aperçut que Mongo Mouse s'était furtivement éclipsé.

En bas, le capitaine Ernest Maus ouvrit un coffre d'où il sortit un pistolet automatique et une grande boîte de bonbons aux fruits. Quand il déchira l'emballage, une odeur d'amande amère monta dans l'air.

Maus trouva les rescapés d'Ultima Hora enfermés dans la cave et tournant en rond, leurs bras inertes pendant contre leurs flancs. Il n'eut guère de mal à leur faire avaler les bonbons ; certains résistèrent, cependant, et il dut les abattre.

Il s'en alla, ne laissant que des cadavres derrière lui.

Dans les autres parties du navire, le gymnase ou les cabines, beaucoup étaient déjà morts, ou inconscients. Les employés de Beasley acceptaient leur sort avec résignation – même si beaucoup ne pouvaient s'empêcher de pleurer. Et leurs derniers murmures étaient pour chanter les louanges de l'Oncle Sam.

Tout cela s'accomplit dans un laps de temps étonnamment court. Quand Maus échangea enfin son costume de souris contre un scaphandre autonome, il était le dernier survivant.

Il se pencha par-dessus le bastingage et se laissa glisser dans l'eau polluée du port de La Havane.

Personne ne l'entendit plonger. Personne ne le vit grimper à bord d'une barque de pêche pilotée par un vieil homme.

Maus s'approcha par-derrière et lui transperça le cœur au moyen d'un épissoir ramassé sur le pont. Puis il prit la barre, et redressa le cap.

Il éprouvait un profond dégoût de ce qu'il avait fait. Mais il avait obéi aux ordres. Il avait protégé la Souris. Les choses s'arrangeraient d'elles-mêmes.

Désormais, la société Beasley, c'était lui, et lui seul.

## CHAPITRE 30

Deux jours plus tard, Harold W. Smith escortait le Maître de Sinanju et Remo Williams dans le quartier de sécurité du sanatorium de Folcroft. Les pas de Smith résonnaient entre les murs d'une propreté aseptisée ; comme d'habitude, ceux de Remo et Chiun étaient parfaitement silencieux.

— Je ne voyais pas d'autre solution, expliqua Smith.

— Vous avez choisi la bonne attitude, approuva Chiun.

— Il aurait quand même mieux valu qu'il périsse en pleine action. Enfin, le monde n'a pas besoin de savoir qu'il était revenu d'entre les morts.

— Je n'aurais pas pu me résoudre à le descendre, fit Remo.

— Moi non plus, dit Chiun.

— Et nous ne pouvions décemment pas le livrer aux autorités cubaines, ajouta Remo.

Smith s'arrêta devant une lourde porte, et, à tour de rôle, ils regardèrent à travers un épais panneau de verre armé.

À l'intérieur de la pièce, un homme était assis sur le bord d'une couchette, vêtu d'un pyjama imprimé Ringard le Canard, un bloc-notes appuyé sur le genou rembourré de sa jambe métallique. Il portait un bandeau noir sur l'œil gauche. Sa main droite n'était qu'un moignon. L'homme se servait de sa main gauche pour dessiner sur le bloc-notes.

— Des bandes dessinées ? interrogea Remo.

— Non. Il travaille sur le *story-board* de son évasion, répondit Smith d'une voix ténue.

— Oh-oh.

— Cela n'arrivera pas, reprit Smith. Nous lui avons retiré sa main hydraulique, et son œil laser a été détruit.

— Vous n'avez pas découvert d'autres gadgets ?

— Nous l'avons passé aux rayons X : sa jambe est en argent massif. Le laser, soit dit en passant, est du même type que celui que le Pentagone est en train de mettre au point. Il est conçu pour immobiliser l'ennemi en endommageant le nerf optique de façon

permanente.

— Le démon ! s'indigna Chiun.

— Ouais, j'ai lu quelque chose là-dessus, fit Remo, en se dirigeant vers la porte voisine.

À l'intérieur de la cellule aux murs matelassés était assis un jeune homme aux longs cheveux blonds se balançant d'arrière en avant dans sa camisole de force.

— Je vois que vous l'avez logé à côté de Purcell, fit Remo.

— Peuh ! cracha Chiun. Une autre abomination à forme humaine, celui-là !

— Si ça continue, vous allez avoir une véritable galerie de monstres, ici, reprit Remo, se rappelant le danger que représentait Purcell le Hollandais avant de devenir fou : c'était le seul homme au monde à maîtriser l'art Sinanju, en dehors de Chiun et lui-même.

— Ils ne risquent plus de nous ennuyer à présent, déclara Smith.

Les trois hommes rebroussèrent chemin.

— Quelles sont les dernières nouvelles de Cuba ? interrogea Remo.

— Silence total, répondit Smith. Le président est satisfait. Le yacht a été rendu à la société Beasley sans autre commentaire. Dans la mesure où il semble n'y avoir que fort peu de survivants, tant parmi les hommes d'Ultima Hora que parmi les employés de Beasley, il devrait être facile d'étouffer cette affaire.

— N'oubliez pas que Mongo s'est échappé, après avoir rempli sa répugnante tâche, rappela Chiun.

— Ce n'était qu'un sous-fifre, et je ne pense pas qu'il puisse constituer une menace, le rassura Smith. Ce chapitre semble bel et bien clos. Il n'y a plus d'émissions pirates en provenance de Cuba, et l'observation par satellite nous a révélé que les Cubains sont en train de démanteler leur émetteur, comme ils l'avaient promis.

— C'est la condition que nous avons posée pour quitter La Havane sans faire de dégâts, remarqua Remo.

— Et vous avez fait preuve d'une grande sagacité. Il est à noter aussi que Castro n'a fait aucune apparition télévisée ou publique depuis ces événements.

— Il a une bonne raison pour cela, fit Chiun, la mine réjouie.

D'une de ses vastes manches, il sortit une casquette militaire kaki, qu'il tendit à Smith.

Ce dernier accepta cette offrande inattendue et regarda avec

curiosité l'intérieur de la coiffe : elle était remplie de quelque chose qui ressemblait à un nid de rats.

— Qu'est-ce que c'est ? interrogea Smith.

— Un cadeau, fit Chiun, radieux. J'aurais préféré vous offrir ses oreilles, mais c'était impossible.

— Ce que Chiun essaie de vous expliquer, intervint Remo, c'est qu'il s'écoulera longtemps avant que Fidel se montre à nouveau en public. Chiun lui a épilé complètement la barbe ; son visage est aussi glabre que le derrière d'un bébé, mais beaucoup moins joli.

Smith écarquilla les yeux, horrifié. Puis, après un instant de réflexion, une lueur amusée éclaira brièvement son regard froid.

— Maître Chiun, voilà un cadeau que je garderai précieusement, dit-il de sa voix dénuée de toute chaleur.

— Ce n'est qu'un simple gage de mon estime, rétorqua Chiun, en agitant la main. À présent que nous avons, une fois de plus, sauvé votre royaume, il est temps de nous pencher à nouveau sur le contrat en discussion.

— Euh, qu'avez-vous en tête, exactement ? s'enquit Smith, non sans inquiétude.

— Je crois qu'il était question d'un château.

— Beasleyland ne vous intéresse plus ?

— C'est bon pour les enfants, répliqua Chiun, en faisant la grimace. Et je ne regarde plus les souris avec les mêmes yeux innocents.

— Je ne peux rien vous promettre, mais il devrait être possible de trouver une solution.

— Pas question que j'aille habiter dans un de ces foutus châteaux, protesta Remo.

— Prévoyez un cabanon pour Remo, reprit Chiun à l'adresse de Smith.

— Vous voulez sans doute dire un pavillon, rectifia Remo.

— Oui, un pavillon pour mes invités, tels que la belle Cheeta Ching, dont le désir de maternité va bientôt être exaucé par mes œuvres. Et cela me rappelle qu'il va être l'heure du poème quotidien dont elle gratifie chaque soir l'Amérique.

Et, tandis que le Maître de Sinanju s'élançait dans les couloirs du sanatorium de Folcroft en fredonnant joyeusement, Remo Williams et Harold Smith échangèrent des regards horrifiés : à côté de la menace

potentielle que représentait Cheeta Ching, la catastrophe qu'ils venaient d'éviter n'était qu'une nuée passagère.

— Il est *vraiment* le père de ce bébé, dit Smith d'une voix scandalisée.

— Je refuse de vivre sous le même toit que ce Requin Coréen, déclara Remo d'un ton farouche. Vous entendez, Smitty ?

Harold Smith déglutit, et ne répondit rien, mais son visage gris vira lentement au vert.



*Achevé d'imprimer en mai 1994  
sur les presses de l'Imprimerie Bussière  
à Saint-Amand (Cher)*

— N° d'imp. 1310. —  
Dépôt légal : mai 1994.  
*Imprimé en France*

## Notes

[1] A.T.&T : American Telephone and Telegraph.

[2] Quartier cubain de Miami.

[3] Animatronique : technique utilisée au cinéma, consistant à animer un corps ou une partie d'un corps humain ou androïde à partir de dispositifs électroniques.

[4] La base de Guantanamo a effectivement été cédée aux États-Unis en 1903. (*N. d. T.*)